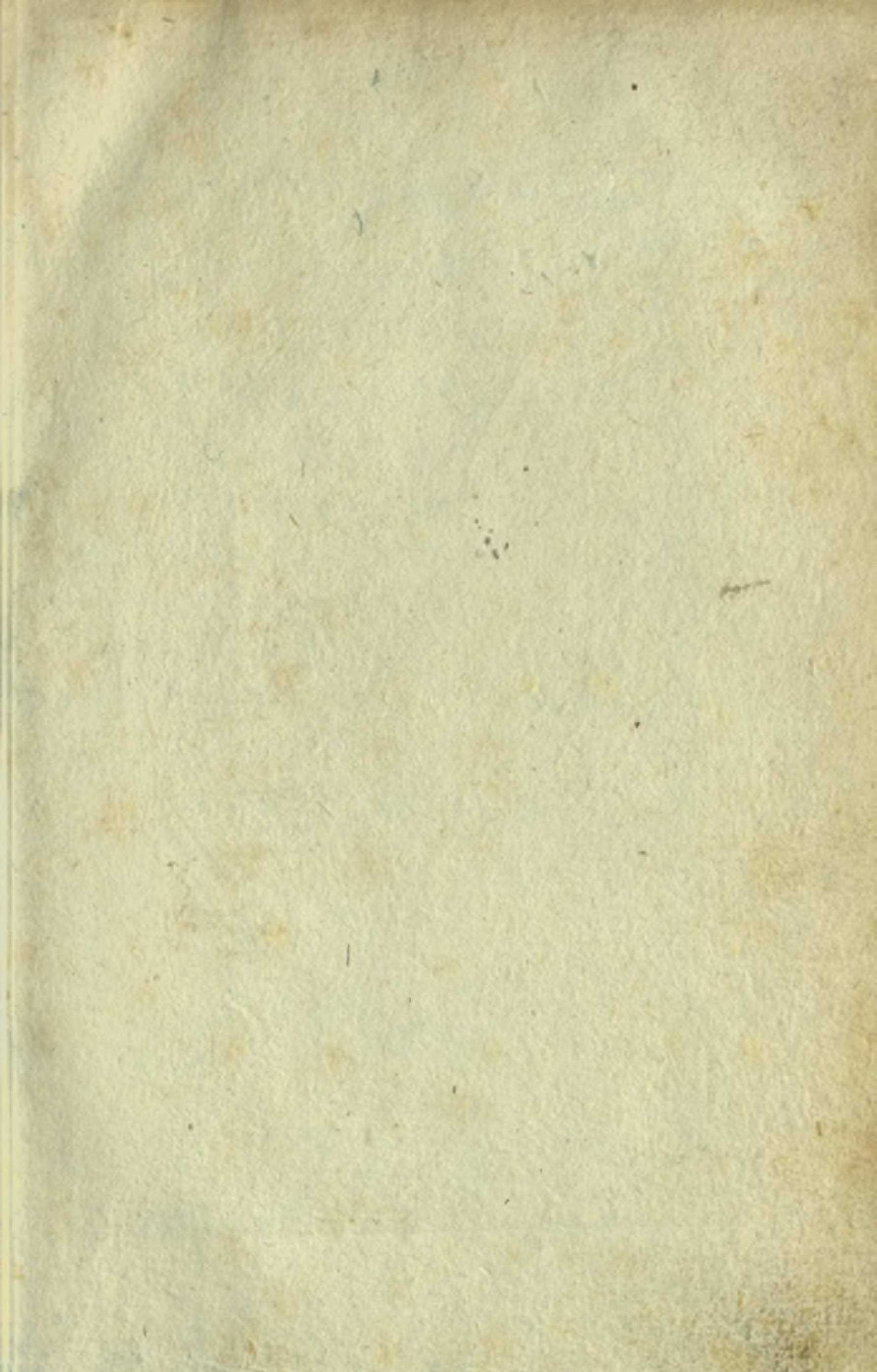
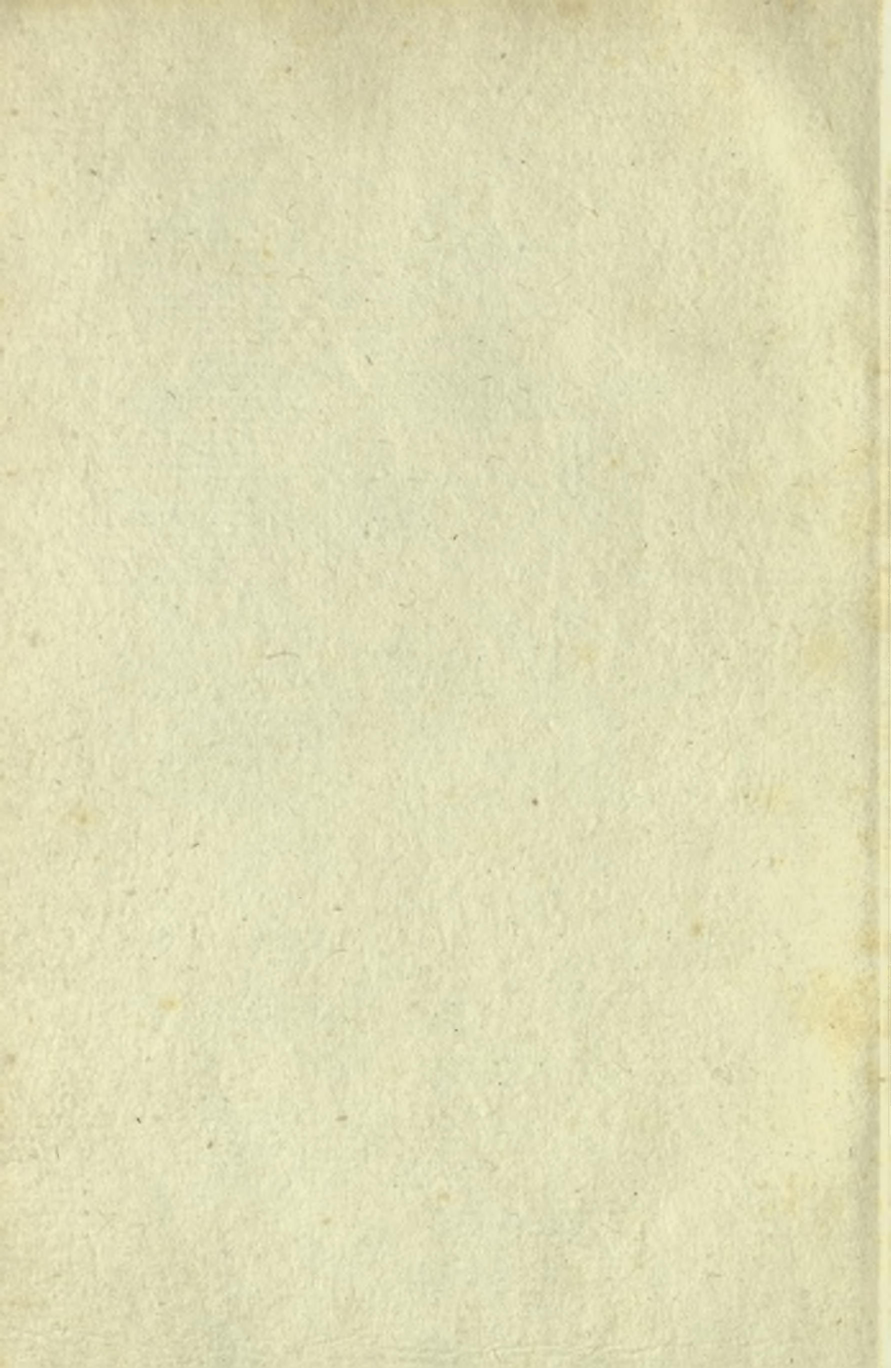


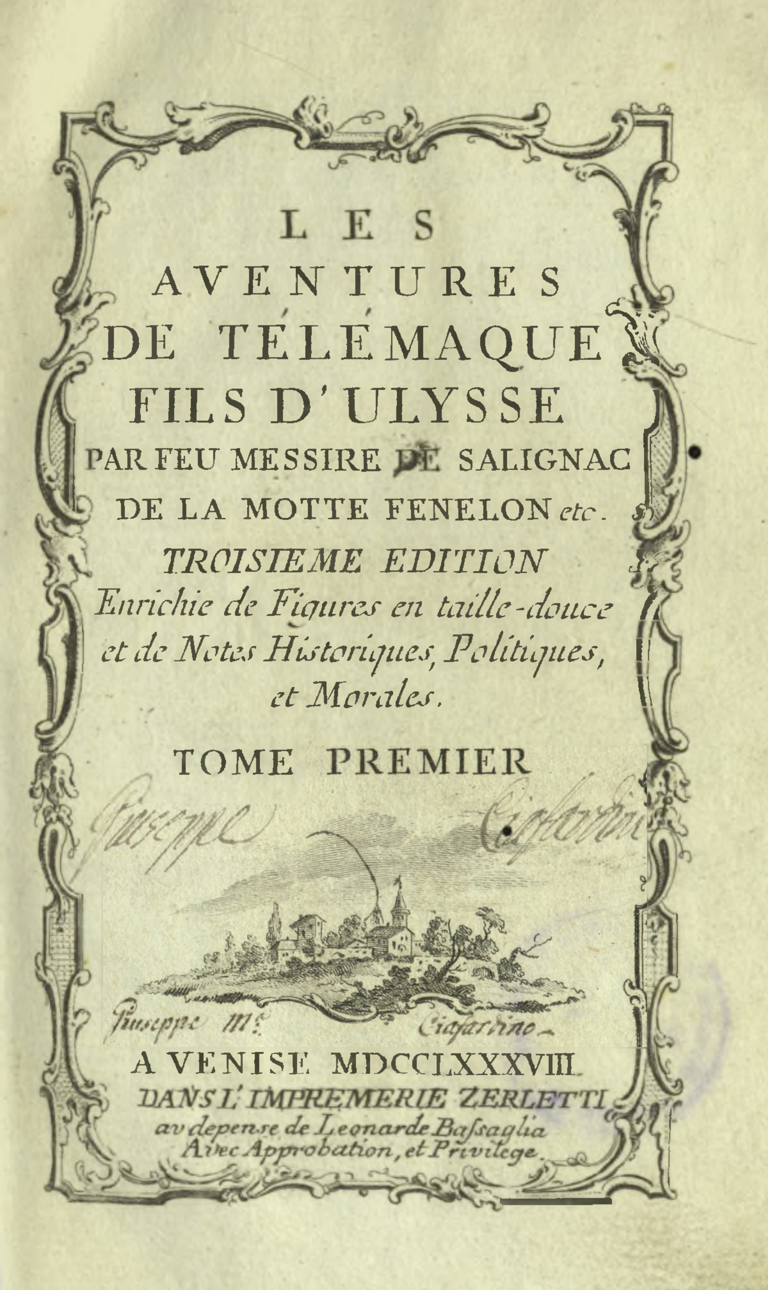











LES
AVENTURES
DE TÉLÉMAQUE
FILS D'ULYSSE
PAR FEU MESSIRE DE SALIGNAC
DE LA MOTTE FENELON etc.
TROISIEME EDITION
Enrichie de Figures en taille-douce
et de Notes Historiques, Politiques,
et Morales.
TOME PREMIER
A VENISE MDCCLXXXVIII.
DANS L'IMPREMERIE ZERLETTI
au depense de Leonarde Bassaglia
Avec Approbation, et Privilege.



A SON EXCELLENCE MONSIEUR

JERÔME VALLARESSO

NOBLE VENETIEN.

S*I l'Ouvrage, qui paroît maintenant pour la troisième fois chez nous dans sa propre langue n'étoit qu' un pur jeu d'immagination fait pour l'*

amuſement, & l'entretien des gens oiſifs, je ne ſerois pas aſſez hardi pour Vous le dedier. Mais ce n'eſt pas un de ces frivoles & inſipides tiſſus de fictions Romaneſques, qui depourvus également de bon ſens, & de vertu, gâtent à la fois l'eſprit & le cœur des Lecteurs; & que cependant notre Siecle, tout Philoſophe qu'il eſt, admire & recherche avec empreſſement. Quiconque connoit le Télémaque de Monſeigneur Fenelon ſçait, que ce Livre, qui dès qu'il parut a fait l'admiration de la France, & de toutes les Nations étrangeres, au milieu des fictions & ſous l'enveloppe des Fables de l'ancienne Grèce renferme la Politique la plus parfaite, & la plus ſublime Morale; & que compoſé d'abord par ſon ſçavant & pieux Auteur pour ſervir à l'inſtruction d'un jeune Prince confié à ſes ſoins, fut depuis choiſi par le ſuffrage univerſel comme le plus propre à former le cœur de la jeuneſ-

se, & à l'instruire dans ses devoirs.

Si je le dédiois à tout autre qu'à Vous, je le lui présenterois comme un Livre à étudier, pour y apprendre les principes & les maximes nécessaires pour régler sa conduite, & perfectionner ses mœurs; mais élevé & instruit comme Vous êtes, sa lecture ne peut avoir pour vous d'autre usage que de Vous raffermir dans ce que vous ont déjà appris les instructions de vos maîtres, & l'exemple de votre Père, cet illustre Citoyen, qui aux plus solides connoissances joint les plus sublimes vertus, & un zèle éclairé & infatigable pour sa Patrie.

Heureuses les Familles, où les enfans instruits à la fois par les préceptes & par l'exemple, deviennent héritiers non seulement du nom & de la noblesse de leurs Pères, mais aussi de leurs vertus & de leur merite! Et Vous heureux aussi, qui profitant de

cette rare & excellente education, allez vous rendre digne de l'estime publique, & de ces honneurs, où votre haute naissance vous appelle! Puissent mes voeux ne tarder à s'accomplir! & cependant je me tiendrai assez heureux, si vous ne dédaignez pas le petit témoignage qu'en vous offrant cet Ouvrage j'ose Vous donner de ma vive reconoissance & de mon profond respect.

De Votre Excellence

Le très-humble, très-obeissant & très-obligé Serviteur
Pierre Zerletti.

AVERTISSEMENT.

On donne ici une nouvelle édition des Aventures de Télémaque, sur un manuscrit original, qui s'est trouvé parmi les papiers de feu Monseigneur l'Archevêque de Cambrai, & qui a été avoué par la Famille même. C'est sur le même qu'a été faite l'edition *in* 4. de Paris 1730. Toutes celles qu'on avoit vûes jusqu'alors, avoient été très défectueuses, & faites sans l'aveu de l'Auteur. C'est une justice qu'on lui rend en faisant paroître son Ouvrege tel qu'il est sorti de ses mains.

Il l'avoit partagé en vingt-quatre Livres à l'imitation de l'Iliade. Outre cette division nouvelle, cette édition est différente en une infinité d'endroits, de toutes les autres qui ont paru. Souvent à la verité ces différences ne regardent que le style, & ne font qu'ajouter quelque grace aux discours, par un arrangement plus harmonieux des paroles. *Mais aussi l'on avoit omis des choses très précieuses & asses étendues*, qu'on a restituées *fidélement ici sur l'original.*

L'on a cru ne devoir pas laisser plus long-tems à la tête de cet Ouvrage une Préface qui y a paru, & que l'Auteur de Télémaque n'a jamais approuvée. On a mis en sa place le Discours suivant, où l'on tâche de développer les beatués de ce Poëme, sa conformité aux règles de l'art, & la sublimité de sa morale.

Un Lecteur judicieux & attentif peut découvrir par lui même ce que l'on doit penser du dessein de cet ouvrage. Car, ou l'Auteur inconnu des REMARQUES (qui par hazard nous sont tombées entre les mains, & dont on a cru devoir faire part au Public à l'occasion de cette nouvelle édition) s'est par-tout éloigné du but du principal Auteur, auquel cas ses Remarques sont purement chimériques: ou elles ont quelque fondement dans le bon sens, auquel on ne peut pas dire que l'intention de l'Auteur ait été contraire: ce qui suffit, pour ne les devoir pas rejeter. Peut-être que les peintures de cet illustre Ecrivain n'ont pas tout à fait autant de rap-

port avec les personnes, d'après lesquelles elles paroissent faites, que l'Auteur des Remarques se l'est imaginé.

Comme on y découvre presque à chaque page un dessein formé de combattre les vices & les défauts des hommes par-tout où ils sont, & que ces vices & ces défauts doivent être appliqués aux hommes corrumpus, en qui ils se trouvent; peut-être aussi que dans les Remarques qu'on en fait, du moins en quelques endroits, l'application aux personnes mêmes, à qui ils semblent convenir le mieux. Ainsi on les donne pour ce qu'elles sont, sans vouloir entrer plus avant dans une discussion assez inutile, & sans y prendre aucune part; c'est pourquoi on a ôté tous les termes odieux, laissant au Lecteur une pleine liberté d'en juger, & déclarant en même-tems, qu'on est bien éloigné, en les donnant au Public, de vouloir noircir les mémoires de ceux, pour lesquels, au contraire, on conserve beaucoup de respect & de vénération.

Tel est donc le dessein & l'occasion des Remarques qu'on a ajoutées ici au bas des pages. Les unes sont morales & politiques; les autres sont historiques, & regardent la fable ou l'historie ancienne, & tirent des caractères (ou plutôt des conjectures) particuliers de ceux que l'auteur n'a tracés qu'en général. Une énigme peut convenir à diverses choses: Il est permis à tout le monde de chercher à la deviner.

On a joint à la fin de cette édition une Ode de l'Auteur, composée dans sa jeunesse. Ella fera voir son talent naturel pour la versification.

Au reste on a cru devoir ôter l'Historie d'Aristonous: cette fable n'avoit aucun rapport au Poëme épique de Télémaque; & l'Auteur n'a jamais eu dessein de l'y joindre. Mais on a mis en sa place une Table généalogique de Télémaque,

DIS-

*DISCOURS DE LA POESIE EPIQUE, ET DE L'EXCELLENCE DU POEME DE TELEMAQUE.

Origine & fin de la Poesie.

SI l'on pouvoit gouter *la Vérité toute nue*, elle n'auroit pas besoin pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination: mais sa lumière pure & délicate ne flate pas assez ce qu'il y a de sensible en l'Homme; elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non seulment des Idées pures qui l'éclairent, mais encore des Images sensibles qui le frappent, & qui l'arrêtent dans une vûe fixe de la Vérité. Voilà la source de l'Eloquence, de la Poësie & de toutes les Sciences qui sont du ressort de l'Imagination. C'est la foiblesse de l'Homme, qui rend ces Sciences nécessaires. La beauté simple & immuable de la Vertu ne le touche pas tou-

* Ce Discours a été revu, changé & enrichi en plusieurs endroits, sur des corrections envoyées par Mr. de Ramsay, qui en est l'Auteur.

toujours; il ne suffit point de lui montrer la Vérité il faut la peindre aimable (*a*).

Nous examinerons le Poëme de Télémaque selon ces deux vues, d'instruire & de plaire: & nous tâcherons de faire voir que l'Auteur a instruit plus que les Anciens, par la sublimité de sa Morale; & qu'il a plu autant qu'eux, en imitant toutes leurs beautés.

Deux sortes de Poesies heroiques.

Il y a deux manieres d'instruire les Hommes pour les rendre bons. La première, en leur montrant la difformité du Vice & ses suites funestes; c'est le dessein principal *de la Tragèdie*. La seconde, en leur découvrant la beauté de la Vertu, & sa fin heureuse; c'est le caractère propre *à l'Epopèe*, ou Poëme Epique. Les Passions qui appartiennent à l'une, sont la Terreur & la Pitié; celles qui conviennent à l'autre, sont l'Admiration & l'Amour. Dans l'une, les Acteurs parlent; dans l'autre, le Poëte fait la narration.

Definition & division de la Poesie Epique.

On peut définir le Poëme Epique, *Une Fable racontée par un Poëte pour exciter l'admiration & inspirer l'amour de la Vertu, en nous représentant l'Action d'un Heros favorisé du Ciel, qui exècute un grand dessein triomphant de tous les obstacles qui s'y opposent*. Il y a donc trois choses dans l'Epopée; *l'action, la Morale, & la Poësie*.

I. DE L'ACTION E'PIQUE.

Qualités de l'Action Epique.

L'Action doit être *grande*, *une*, *entière*, *merveilleuse*, mais cependant *vraisemblable*, *d'une certaine durée*. Le Télémaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec lex deux Modèles de la Poësie Epique, Homère & Virgile, & nous en serons convaincus.

Nous

(*a*) *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci:*
Lectorem delectando, pariterque monendo.
HOR. ART. POET.

Dessein de l'Odyssée.

Nous ne parlerons que de l'Odyssée, dont le plan a plus de conformité avec celui de Télemaque. Dans ce Poeme, Homère introduit un Roi sage revenant d'une Guerre étrangère, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence & de sa valeur. Des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers Pais, dont il apprend les Mœurs, les Loix, la Politique. De là naissent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais sachant combien son abscence causoit de desordres dans son Royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie, l'Immortalité même ne le touche point: il renonce à tout, pour soulager son Peuple & revoir sa Famille (*a*).

Sujet de l'Enéide.

(*b*) Dans l'Eneide, un Héros pieux & vaillant, échapé des ruines d'un *Etat puissant*, est destiné par les *Dieux pour en conserver la Religion*, & pour établir un Empire plus grand & *plus glorieux de le premier*. Ce Prince, choisi *pour Roi par les restes* infortunés de ses Concitoyens, erre long-tems avec eux dans plusieurs Païs, où il apprend tout ce qui est *nécessaire* à un Roi, à un Legislateur, à un Pontife. Il trouve enfin un asile dans des Terres éloignées, d'où ses *Ancêtres* étoient sortis. Il défait plusieurs Ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les fondemens d'un Empire qui devoit être un jour le Maître de l'Univers.

Plan du Télémaque.

L'Action du Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces Poëmes. On y voit un jeune Prince animé per l'amour de la Patrie, aller chercher son Père, dont l'abscence causoit le malheur de sa Famille & de son Royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls; il se signale par des vertus heroïques; il renonce à la

(*a*) Voyez le Père Le Bossu Liv. I. chap. 10.
(*b*) Ibid. chap. 11.

à la Royauté & à des Couronnes plus considérables que la sienne; & parcourant plusieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d' Ulysse, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux; en sage Politique, en Prince religieux, en Heros accompli.

L'Action doit être une

L'Action de l'Epopée doit être *une*. Le Poeme Epique n'est pas une Histoire, comme la Pharsale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus; ni la Vie toute entière d'un Héros, comme l' Achilléïde de Stace: L' unité du Héros ne fait pas l'unité de l'Action. La Vie de l'Homme est pleine d'inégalités; il change sans cesse de dessein, ou par l'incostance de ses passions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'Homme, ne formeroit qu'un Tableau bizarre, un contraste de passions opposées, sans liaison & sans ordre. C' est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un Héros qu'on propose pour modèle, mais le récit d'une Action grande & illustre qu'on donne pour exemple.

Des Episodes.

Il en est de la Poësie comme de la Peinture: l' unité de l'Action principale n'empêche pas qu' on n'y insère plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poëme; le Héros en vient à bout en surmontant toutes les difficultés. C' est le récit de ces obstacles qui fait les Episodes; mais tous ces Episodes dépendent de l'Action principale, & sont tellement liés avec elle, & si unis entre eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul Tableau, composé de plusieurs Figures dans une belle ordonnance & dans une juste proportion.

L'unité de l'Action du Télémaque & la continuité des Episodes.

Je n'éxamine point ici, s'il est vrai qu'Homère noye quelque fois son Action principale dans la longueur & le nombre de ses Episodes; si son Action est double; s'il perd souvent de vue ses principaux Personages. Il suffit de remarquer, que l' Auteur du Télémaque à imité par-tout la ré-

regularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au Poëte Grec. Tous les Episodes de notre Auteur sont continus, & si habilement enclavés les uns dans les autres, que le premier amène celui qui suit. Ses principaux Personages ne disparoissent point, & les transitions qu'il fait de l'Episode à l'*Action* principale, font toujours sentir l'unité du dessein. Dans les six premiers Livres où Télémaque parle & fait le récit de ses aventures à Calypso, ce long Episode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'Action principale est demeurée parfaite. Le Lecteur y est en suspens, & sent dès le commencement, que le séjour de ce Héros dans cette Isle, & ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII, & XIV. Livre, où Mentor *instruit Idoménée*, Télémaque *n'est pas présent, il est à l'Armée*, mais c'est Mentor, un des principaux Personages *du Poëme, qui fait* tout en vue de Télémaque, & pour l'instruire après son retour du Camp. C'est encore un grand Art dans notre Auteur, de faire entrer dans son Poëme des Episodes qui ne sont pas des suites de sa Fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'Action. Ces Episodes y trovent place, non seulement comme des instructions importantes pour un jeune Prince (ce qui est le grand dessein du Poete), mais parce qu'il les fait raconter à son Héros dans le tems d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télémaque des Mœurs & des Loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation; & Philoctète lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune Prince est au Camp des Alliés, en attendant le jour du combat.

L'Action Epique doit être *entière*. Cette intégrité suppose trois choses: la Cause, le Nœud, & le Dénouement.

L'Actino doit être entière.

La Cause de l'Action doit être digne du Héros, & conforme à son caractère. Tel est le dessein du Télémaque. Nous l'avons deja vu.

Le Nœud.

Le Nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'Action. Dans l'Odyssée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Enéïde, c'est la colère de Junon. Dans le Télémaque, c'est la haine de Vénus. Le Nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur Mer, que la Mer même (*a*). L'opposition de Junon dans l'Enéïde, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune Prince qui méprise la Volupté par amour de la Vertu, & dompte ses Passions pas le secours de la Sagesse, est une Fable tirée de la Nature, qui renferme en même-tems une Morale sublime.

Le Dénouement.

Le Dénouement doit être aussi naturel que le Nœud. Dans l'Odyssée, Ulisse arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ses avventures; & ces Insulaires, amateurs de merveilleux & charmés de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui: le Dénouement est simple & naturel. Dans l'Enéïde, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce Héros, pour épargner le sang de ses Troyens, & celui des Latins, dont il sera bien-tôt Roi, vuide la querelle par un combat singulier (*b*). Ce Dénouement est noble. Celui du Télémaque est tout ensemble naturel & grand. Ce jeune Héros, pour obéïr aux ordres du Ciel, surmonte son amour pour Antiope, & son amitié pour Idomènée, qui lui offroit la Couronne & sa Fille. Il sacrifie les passions les plus vives, & les plaisirs même les plus innocens, au pur amour de la Vertu. Il s'embarque pour Ithaque sur des Vaisseaux que lui fournit Ido-mé-

(*a*) Voyez le Père Le Bossu, L. II. cap. 13. (*b*) ibid.

ménée, à qui il avoit rendu tant de services. Quand il est prés de sa Patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite Isle déserte, où elle se découvre à lui. Après l'avoir accompagné à son insu au travers de Mers orageuses, de Terres inconnues, de Guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'Homme, la Sagesse le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ses travaux & sa destinée heureuse; puis elle le quitte. Si-tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le Merveilleux cesse, l'Action héroique finit. C'est dans la souffrance que l'Homme se montre Héros, & qu'il a besoin d'un appui tout divin. Ce n'est qu'après avoir souffert, qu'il est capable de marcher seul, de se conduire lui-même & de gouverner les autres. *Dans le Poëme de Télémaque, l'observation des plus petites Régles de l'Art est accompagnée d'une profonde Morale.*

Qualités générales du Nœud & du Dénouement du Poëme Epique.

Outre le Nœud & le Dénouement géneral de l'Action principale, chaque Episode a son Nœud & son Dénouement propre; ils doivent avoir toutes les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romans modernes: la surprise seule ne produit qu'une passion très imparfaite & passagère. Le sublime est d'imiter la simple Nature, préparer les événemens d'une manière si délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détourné du but principal de la Poësie héroique, qui est l'Instruction, pour s'occuper d'un Dénouement fabuleux, & d'une Intrigue imaginaire: cela est bon, quand le seul dessein est d'amuser. Mais dans un Poëme Epique, qui est une espéce de Philosophie morale, ces Intrigues sont des jeux d'esprit au dessous de sa gravité & de sa noblesse.

Si

Si l'Auteur du Télémaque a évité les Intrigues des Romans modernes, il ne s'est pas jetté non plus dans le Merveilleux que quélques-uns reprochent aux Anciens; il ne fait ni parler des Chevaux, ni marcher des Trépieds, ni travailler des Statues. Ce n'est pas que ce Merveilleux choque la Raison, quand on suppose qu'il est l'effet d'une Puissance divine qui peut tout. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non seulement pour éxécuter, par leur entremise, de grands événemens, & unir la Vraisemblance & le Merveilleux; mais pour apprendre aux Hommes, que les plus vaillans & les plus sages ne peuvent rien sans le secours des Dieux. Dans notre Poëme, Minerve conduit sans cesse Télémaque. Par-là le Poëte rend tout possible à son Héros, & fait sentir que sans la Sagesse divine, l'Homme ne peut rien. Ce n'est pas-là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la Déesse sous une forme humaine. C'est *non seulement le Varisemblable, mais le Naturel qui s'unit ici au Merveilleux*. Tout est divin, & tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout: si Télémaque avoit su qu'il étoit conduit par une Divinitè, son mérite n'auroit pas été si grand; il en auroit été trop soutenu. Les Héros d'Homère savent presque toujours ce que les Immortels font poux eux. Notre Poëte, en dérobant à son Héros le merveilleux de la fiction, éxerce sa Vertu & son Courage.

L'Action doit être merveilleuse.

Quoique l'Action doive être *vraisemblable*, il n'est pas nécessaire qu'elle soit *vraie*. C'est que le but du Poëme Epique n'est pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun Homme en particulier, mais d'instruire & de plaire par le récit d'une Action qui laisse le Poëte en liberté de feindre des Caractères, des Personages & des Episodes à son gré, propres à la Morale, qu'il veut insinuer.

La vérité de l'Action n'est pas contraire au

Poe-

Poëme Epique, pourvu qu'elle n'empêche point la varieté des Caractères, la beauté des Descriptions, l'enthousiasme, le feu, l'invention & les autres parties de la Poësie; & pourvu que le Héros soit fait pour l'Action, & non pas l'Action pour le Héros. On peut faire un Poëme Epique d'une Action véritable, comme d'uue Action fabuleuse.

La proximité des tems ne doit pas gêner un Poëte dans le choix de son Sujet, pourvu qu'il y supplée par la distance des Lieux, ou par des Evénemens probables & naturels, dont le détail a pu echaper aux Historiens, & qu'on suppose ne pouvoir être connus que des Personages qui agissent. Cest ainsi qu'on peut faire un Poëme Epique & une Fable excellente d'une Action de Henri IV, ou de *Montézuma*, parce que l'essentiel *de l'Action Epique, comme* dit le Père Le Bossu, n'est pas *qu'elle soit vraie ou fausse, mais qu'elle soit morale & qu'elle signifie des Vérités importantes.*

De la durée du Poeme Epique.

La *Durée* du Poëme Epique est plus longue que celle de la Tragédie. Dans l'un, en raconte le triomphe successif de la Vertu qui surmonte tout: dans l'autre, on montre les maux inopinés que causent les Passions. L'Action de l'un doit avoir par conséquent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'Epopée peut renfermer les Actions de plusieurs années, mais, selon les Critiques, le tems de l'Action principale depuis l'endroit, où la Poëte commence sa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le tems d'une Action Tragique doit être au plus d'un jour. Aristote & Horace n'en disent rien pourtant. Homére & Virgile n'ont observé aucune règle fixe là-dessus. L'Action de l'Iliade toute entiere se passe en cinquante jours. Celle de l'Odyssée, depuis l'endroit où le Poëte commence se narration, n'est que d'environ deux mois.

mois. Celle de l'Enéïde est d'un an. Une seule Campagne suffit a Télémaque, depuis qu'il sort de l'Islé de Calypso, jusqu'à son retour en Ithaque. Notre Poëte a choisi le milieu, entre l'impétuosité & la véhémence avec la quelle le Poëte Grec court vers sa fin, & la démarche majesteuse & mesurée du Poëte Latin, qui paroît quelquefois lent & semble trop allonger sa narration.

De la Narration Epique.

(a) Quando l'Action du Poëme Epique est longue & n'est pas continue, le Poëte divise sa Fable en deux parties; l'une où le Héros parle & raconte ses aventures passées; l'autre où le Poëte seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son Héros. C'est ainsi qu'Homere ne commence sa narration qu'après qu'Ulisse est parti de l'Isle d'Ogygie; & Virgile la sienne, qu'après qu'Enée est arrivé a Carthage. L'Auteur de Télémaque a parfaitement imité ces deux grandes Modèles. Il divise son Action, comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il racconte, & elle comence où Télémaque finit le récit de ses aventures à Calypso. Il prend peu de matière, mais il la traite amplement: dix-huit Livres y sont employés. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems; mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances: elle ne contient que les six premiers Livres. Par cette division de ce que notre Poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter a Télémaque, il rapelle toute la Vie du Héros, il en rassemble tous les événemens, sans blesser l'unité de l'Action principale, & sans donner une trop grande durée à son Poëme. Il joint ensemble la variété & la continuité des aventures: tout est mouvement, tout est action dans son Poëme. On ne voit jamais ses Personages oisifs, ni son Héros disparoître.

II. DE

(a) Voyez la Père Le Bossu, *Liv.* II. chap. 18.

II. DE LA MORALE.

On peut recommander la Vertu par les Exemples & par les Instructions, par les Mœurs & par les Préceptes. C'est ici où notre Auteur surpasse de beaucoup tous les autres Poëtes.

I. Des Mœurs.

On doit à Homère la riche invention d'avoir personnalisé les Attributs divins, les Passions humaines, & les Causes physiques; source féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la Poësie. Mais sa Religion se réduit à un tissu de Fables, qui ne nous représentent la Divinité que sous des images peu propres à la faire aimer & respecter.

L'on sait le gout qu'avoit toute l'Antiquité sacrée & profane, Grecque & Barbare, pour les Paraboles & les Allégories. Les Grecs tiroient leur Mythologie de l'Egypte. Or les Caractères hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la *principale*, *pour ne pas dire la plus* ancienne manière d'ecrire. Ces Hiéroglyphes étoient des figures d'Hommes, d'Oiseaux, d'Animaux, de Reptiles, & des diverses productions dé la Nature, qui designoient, comme des Emblèmes, les attributs divins & les qualités des Esprits. Ce Stile symbolique etoit fondé sur une très-ancienne opinion, que l'Univers n'est qu'un Tableau représentatif des Perfections divines; que le Monde visible n'est qu'une Copie imparfaite du Monde invisible; & qu'il y a par conséquent une analogie cachée entre l'Original & les Portraits, entre les Etres spirituels & corporels, entre les propriétés des uns & celles des autres.

Cette manière *de peindre la parole*, *& de donner du corps aux pensées*, fut la véritable source de la Mythologie & de toutes les Fictions poetiques: mais dans la succession des tems, surtout lorsqu'on traduisit le Stile hiéroglyphique en

Stile alphabétique & vulgaire, les Hommes aiant oublié le sens primitif de ces symboles, tombèrent dans l'Idolatrie la plus grossiére. Les Poëtes dégradèrent tout en se livrant à leur imagination. Par le gout du Merveilleux, ils firent de la Théologie & des Traditions anciennes un véritable Chaos, & un mêlange monstrueux de fictions & de toutes les passions humaines. Les Historiens & les Philosophes des Siècles postérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Cicéron, qui ne remontoient pas jusqu'à l'idée de cette Théologie allégorique, prenoient tout au pied de la lettre, & se moquoient également des Mistères de leur Religion & de la Fable. Mais quand on consulte chez les Perses, les Phèniciens, les Grecs & les Romains, ceux qui nous ont laissé quelques fragmens imparfaits de l'*ancienne Théologie*, comme Sanchoniaton & Zoroastre, Eusèbe, Philon & Manéthon, Apulée, Damascius, *Horus Apollon*, Origène, St. Clément *d'Aléxandrie; ils nous* enseignent tous, que ces Caractères hiéroglyphiques & symboliques désignoient les Mystères du Monde invisible, les Dogmes de la plus profonde Théologie, *le Ciel & les Visages des Dieux*.

La Fable Phrygienne inventée par Esope, ou selon quelques uns par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puisque les Acteurs qu'on fait parler & raisonner, sont des Animaux privés de parole & de raison: pourquoi ne s'attacher qu'à la lettre, dans la Fable Egyptienne & dans la Mythologie d'Homère? La Fable Phrygienne exalte la nature de le Brute, en lui donnant de l'esprit & des vertus. La Fable Egyptienne paroît à la vérité dégrader la Nature Divine, en lui donnant du corps & des passions. Mais on ne sauroit lire Homère avec attention, sans être convaincu, que l'Auteur étoit pénétré de plusieurs grandes véri-

vérités, qui ſont diamétralement oppoſées à la Religion inſenſée que la lettre de la fiction nous préſente. Ce Poëte établit pour principe dans pluſieurs endroits de ſes Poëmes (*a*), que c'eſt une folie de croire que les Dieux reſſemblent aux Hommes, & qu'ils paſſent avec inconſtance d'une paſſion à une autre (*b*); que tout ce que les Dieux poſſèdent eſt éternel, & tout ce que nous avons, paſſe & ſe détruit (*c*); que l'état des Ombres après la mort eſt un état de punition, de ſouffrances & d'expiation; mais que l'Ame des Héros ne s'arrête point dans les Enfers; qu'elle s'envole vers les Aſtres & qu'elle eſt aſſiſe à la table des Dieux, où elle jouit d'une immortalité heureuſe; qu'il y a un Commerce continuel entre les Hommes & les Habitans du Monde inviſible; que ſans la Divinité, les Mortels ne peuvent rien (*d*); que *le vraie Vertu eſt une force divine qui deſcend du Ciel, qui transforme les Hommes les plus cruels & les plus paſſionnés, & qui les rend humains, tendres & compatiſſans*. Quand je voi ces vérités ſublimes dans Homère, inculquées, détaillés, inſinués par mille Exemples différens & par mille Images variées, je ne ſaurois croire qu'il faille entendre ce Poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroît attribuer à la Divinité ſuprême, des Préjugez, des Paſſions & des Crimes.

Je ſai que pluſieurs Modernes, à l'imitation de Pythagore & de Platon, ont condamné Homère d'avoir ravalé ainſi la Nature Divine, & ont déclamé avec beaucoup d'eſprit & de force contre l'abſurdité qu'il y a de repréſenter les Myſtères de la Théologie par des actions impies attribuées aux Puiſſances céleſtes, & d'enſeigner la Morale par des Allégories dont la lettre ne montre que le

(*a*) Odyſſ. Liv. 3. (*b*) Ibid. Liv. 4. (*c*) Ibid.
(*d*) Iliad. Liv. 2.

le Vice. Mais, sans blesser les égards qu'on doit avoir pour le jugement & le gout de ces Critiques, ne peut-on pas leur représenter avec respect, que cette colère contre le gont allégorique de l'Antiquité, est peut-être portée trop loin ?

Au reste, je ne prétens pas justifier Homère dans le sens outré de ses aveugles admirateurs: il vivoit dans un tems où les anciennes Traditions sur la Théologie Orientale commençoient déjà à être oubliées. Nos Modernes ont donc quelque sorte de raison, de ne pas faire grand cas de la Théologie d'Homère; & ceux qui veulent le justifier tout à fait sous prétexte d'une Allégorie perpétuelle, montrent qu'ils ne connoissent point assez l'esprit de ces véritables Anciens, en comparaison de qui le Chantre d'Ilion n'est lui-même qu'un Moderne.

Sans continuer plus long tems cette discussion, on se contentera de remarquer que l'Auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les Fables du Poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les Attributs divins, & en fait des Divinités subalternes, mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui meritent leur présence. Il ne les fait jamais parler, ni agir que d'une manière digne d'elles. Il unit avec art *la Poësie d'Homère & la Philosophie de Pythagore*. Il ne dit rien que ce que les Payens auroieint pu dire, & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la Morale Chrétienue, & a montré par-là que cette Morale est écrite en caractères ineffaçables dans le cœur de l'Homme, & qu'il les y découvriroit infalliblement, s'il suivoit la voix de la pure & simple Raison, pour se livrer totalement à cette Verité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclare tous les corps, & sans laquelle toute Raison particuliere n'est que ténèbres & égarement.

Les

Les idées que notre-Poëte nous donne de sa Divinité, sont non seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'Homme. Tout inspire la confiance & l'amour; une piété douce, une adoration noble & libre, due à la perfection absolute de l'Etre infini; & non pas un Culte superstitieux, sombre & servile, qui saisit & abat le cœur, lorsqu'on considère Dieu seulement comme un puissant Législateur qui punit avec rigueur le violement de ses Loix.

Ses Idés de la Divinité.

Il nous représente Dieu comme amateur des Hommes, mais dont l'amour & la bonté pour nous ne sont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une Destinée fatale, ni mérités par les pompeuses apparences d'un Culte exterieur, ni sujets aux caprices bizarres des Divinités Payennes; mais toujours réglés par la Loi immuable de la Sagesse, qui ne peut qu'aimer la Vertu & traiter les Hommes, non selon le nombre des *Animaux qu'ils immolent*, mais des passions *qu'ils sacrifient*.

Des Mœurs des Héros d'Homère.

On peut justifier plus aisément les Caractères qu'Homère donne à ses Héros, que ceux qu'il donne à ses Dieux. Il est certain qu'il peint les Hommes avec simplicité, force, variété & passion. L'ignorance où nous sommes de coutumes d'un Païs, des cérémonies de sa Religion, du génie de sa Langue; le défaut qu'ont la plupart des Hommes, de juger de tout par le gout de leur Siècle & de leur Nation; l'amour du faste & de la fausse magnificence, qui a gâté la Nature pure & primitive: toutes ces choses peuvent nous tromper, & nous dégouter mal à propos de ce qui étoit le plus estimé dans l'ancienne Grèce.

Il y a, selon Aristote, deux sortes d'Epopée, l'une *pathètique*, l'autre *morale*; l'une, où les grandes passions règnent; l'autre, où les grandes Vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyssée donnent des exemples de ces deux espèces. Dans l'une, Achil-

le eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts, tantôt comme emporté juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colère: tantôt comme furieux juſqu'à ſacrifier ſa Patrie à ſon reſſentiment. Quoique le Héros de l'Odyſſée ſoit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux & trompeur. C'eſt que le Poëte peint les Hommes avec ſimplicité, & ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La Valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une violence furieuſe & brutale. La Politique eſt preſque toujours jointe avec le Menſonge & la Diſſimulation. Peindre d'après nature, c'eſt peindre comme Homère.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade & de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art avec le quel notre Auteur réunit dans ſon Poëme ces deux ſortes d'Epopées, la pathétique, & la morale. On voit un *mélange* & un *contraſte admirable* de Vertus & de *Paſſions dans* ce merveilleux Tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous repréſente également l'excellence & la baſſeſſe de l'Homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'une ſans l'autre; & rien n'eſt plus utile que de nous faire voir les deux enſemble; car la Juſtice & la Vertu parfaites demandent qu'on s'eſtime & ſe mépriſe, qu'on s'aime & ſe haïſſe. Notre Poëte n'élève pas Télémaque au deſſus de l'Humanité; il le fait tomber dans les foibleſſes qui ſont compatibles avec un amour ſincère de la Vertu; & ces foibleſſes ſervent à le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi-même & de ſes propres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible, en lui donnant une perfection ſans tache; mais il excite notre émulation en nous mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les

plus

plus nobles & les plus vertueuses. Il a uni ensemble dans le Caractère de son Héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulisse, & le naturel tendre d'Enée. Télémaque est colère comme le premier, sans être brutal; politique comme le second, sans être fourbe; sensible comme le troisième, sans être voluptueux.

J'avoue qu'on trouve une grande variété dans les Caractères d'Homère. Le courage d'Achille & celui d'Hector, la valeur de Dioméde & celle d'Ajax, la prudence de Nestor & celle d'Ulysse, l'amour d'Hélène & celui de Briséïs, la fidélité d'Andromaque & celle de Pénélope, ne se ressemblent point. On trouve un jugement & une finesse admirables dans les Caractères du Poëte Grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans les Caractères si variés & toujours si bien soutenus de *Sésostris* & de Pygmalion, d'*Idoménée* & d'*Adraste*, de Protésilas & de Philoclès, de Calypso & d'Antiope, *de Télémaque & de Boccoris? J'ose* dire même qu'il se trouve dans ce Poëme salutaire, non seulement une varieté de nuances des mêmes Vertus & des mêmes Passions, mais une telle diversité de Caractères opposés, qu'on rencontre dans cet Ouvrage l'Anatomie entière de l'Esprit & du Cœur humain: c'est que l'Auteur connoissoit *l'Homme, & les Hommes*. Il avoit étudié l'un au dedans de lui même, & les autres au milieu d'une florissante Cour. Il partageoit sa vie entre la Solitude & la Société; il vivoit dans une attention continuelle à la Verité qui nous instruit au-dedans, & ne sortoit de là que pour étudier les Caractères, afin de guérir les Passions des uns, ou de perfectioner les Vertus des autres. Il savoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, & prendre toutes sortes de formes sans changer jamais son Caractère essentiel.

Une autre manière d'instruire, c'est par les

Des Préceptes & des Instructions morales.

préceptes. L'Auteur du Télémaque joint ensemble les grandes Instructions avec les Exemples héroïques, la Morale d'Homère avec le Mœurs de Virgile: Sa Morale a cependant trois qualités, qui ne se trouvent au même dégré dans aucun des Anciens, soit Poëtes, soit Philosophes. Elle est *sublime* dans ses Principes, *noble* dans ses Motifs, *universelle* dans ses Usages.

Qualités de la Morale du Télémaque.

1. Elle est sublime dans ses Principes.

1. Sublime dans ses Principes. Elle vient d'une profonde connoisance de l'Homme: on l'introduit dans son propre fond; on lui dévelope le rossorts secrets de ses Passions, les replis cachés de son Amour-propre, la différance des Vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'Homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir par-tout, que l'Etre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux; qu'il est la source immédiate de toutes nos Lumières & de toutes nos Vertus; que nous ne tenons pas moins de lui la Raison que la Vie; que la Vérité souveraine doit être notre unique lumière, & sa Volonté suprême regler tous nos amours; que faute de consulter cette Sagesse universelle & immuable, l'Homme ne voit que des fantômes séduisans; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses Passions; que les solides Vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous; qu'élles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une Puissance supérieure à l'Homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne distinguons pas toujours l'action à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin, que sans cette Puissance première & souveraine, qui élève l'Homme au-dessus de lui-même, les Vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un Amour-propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa Divinité, & devient en même

tens

tems & l'Idolâtre & l'Idole. Rien n'eſt plus admirable que le potrait de ce Philoſophe que Télémaque voit aux Enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été amoureux de ſa propre Vertu.

C'eſt ainſi que la Morale de notre Auteur tend à nous faire oublier nous-mêmes, pour tout rapporter à l'Etre ſouverain & nous en rendre les adorateurs: comme le but de ſa Politique eſt de nous faire préférer le Bien public au Bien particulier, & de nous faire aimer le Genre humain. On ſait les ſyſtèmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux Auteurs plus modérés, Puffendorf & Grotius. Les deux premiers établiſſent pour ſeules maximes dans l'Art de gouverner, la fineſſe, les artifices, les ſtratag`mes, le deſpotiſme, l'injuſtice & l'irrèligion. Les deux derniers Autres ne fondent leur Politique que ſur des Maximes de Gouvernement, qui même *n'égalent ni celles de la Republique de Platon, ni celles des Offices de Cicéron*. Il eſt vrai que ces deux E-*crivains modernes ont travaillé dans le deſſein d'*être utiles à la Société, & qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'Homme conſidéré ſelon le Civil. Mais l'Auteur du Télémaque eſt original, en ce qu'il a uni la Politique la plus parfaite avec les idées de la Vertu la plus conſommée. Le grand principe ſur lequel tout roule, eſt que le Monde entier n'eſt qu'une même République dont Dieu eſt le Père commun, & chaque Peuple comme une grande Famille. De cette belle & lumineuſe idée naiſſent ce que les Politiques appellent les *Loix de Nature & des Nations*, équitables, généreuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque Païs comme indépendant des autres; mais le Genre humain comme un Tout indiviſible. On ne ſe borne plus à l'amour de ſa Patrie; le cœur s'étend, devient immenſe, & par une amitié univerſelle embraſſe tous les Hommes. De-là naiſſent l'amour des

Etran-

Etrangers, la confiance mutuelle entre les Nations voisines, la bonne foi, la *justice*, & la paix parmi les Princes de l'Univers comme entre les particuliers de chaque Etat. Notre Auteur nous montre encore, que la gloire de la Royautè est de gouverner les Hommes pour le rendre bons & heureux; que l'autorité du Prince n'est jamais mieux affermie, que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des Peuples; & que la véritable richesse de l'Etat consiste à retrancher tous les faux besoins de la vie, pour se contenter du necessaire & des plaisirs simples & innocens. Par-là, il fait voir que la Vertu contribue non seulement a préparer l'Homme pour une felicité future, mais qu'elle rend la Societé actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut-être.

2. La Morale du Télémaque est noble dans ses Motifs.

2. La Morale du Télémaque est noble dans ses Motifs. Son grand Principe est, qu'il faut préférer l'amour du *beau* à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon; *l'honnète* à *l'agréable*, selon l'expression de Cicéron. Voilà la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les Vertus héroïques. C'est par ces idées pures & élevées, qu'il détruit d'une manière infiniment plus touchante, que par la dispute, la fausse Philosophie de ceux *qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain*. Notre Poëte montre par la belle Morale qu'il met dans la bouche de ses Héros, & par les actions généreuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour pur de la Vertu sur un cœur noble. Je sai que cette Vertu héroïque passe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination se sont déchainés contre cette Vérité sublime & solide par plusieurs pointes d'esprit frivoles & méprisables. C'est que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentimens, ils concluent que l'Humanité en est incapable. Ce sont des Nains qui jugent de la force des

Géants

Géants par la leur. Les esprits qui rampent sans cesse dans les bornes de l'Amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une Vertu qui élève l'Homme au dessus de lui-même. Quelques Philosophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philosophie, se sont laissés entraîner par leurs prejugés, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'Ordre & l'amour du Plaisir, & à nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement *par la vue claire de la Vérité*, que *par le gout naturel du Plaisir*.

On ne peut lire attentivement le Télémaque, sans revenir de ces préjugés. L'on y voit le sentimens généreux d'une ame noble qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur desintéressé qui s'oublie sans cesse; d'un Philosophe qui ne se borne ni à soi, ni à sa Nation, ni a rien de particulier, *mais qui rapporte tout au bien commun du Genre humain, & tout le Genre humain à l'Etre suprême.*

3. La Morale du Télémaque est universelle dans ses Usages, étendue, féconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les nations & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui est tout ensemble Roi, Guerrier, Philosophe & Législateur. On y voit l'art de conduire des Nations différentes, la manière de conserver la paix au dehors avec ses voisins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du Royaume une Jeunesse aguerrie prête à le défendre; d'enrichir ses Etats, sans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excès d'un Pouvoir despotique & les desordres de l'Anarchie. On y donne des préceptes pour l'Agriculture, pour le Commerce, pour les Arts, pour la Police, pour l'Education des Enfans. Notre Auteur fait entrer dans son Poème non seulement les Vertus héroïques & royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le

3. La Morale du Télémaque est universelle dans ses Usages.

cœur

cœur de son Prince, il n'instruit pas moins chaque Particulier de ses devoirs.

L'Iliade a pour but de montrer les funestes suites de la desunion parmi les Chefs d'une Armée. L'Odyssée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence jointe avec la valeur: Dans l'Enéïde ou dépeint les actions d'un Héros pieux & vaillant. Mais toutes ces Vertus particulières ne font pas le bonheur du Genre humain. Télémaque va bien au delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ses Vues morales; de sorte qu'on peut dire avec le Philosophe critique d'Homère: * *Le don le plus utile que les Muses aient fait aux Hommes, c'est le Télémaque; car si le bonheur du Genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.*

* *L'Abbé Terrasson.*

DE LA POE'SIE.

C'est une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poësie doit réunir ce que la Musique, la Peinture & l'Eloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poësie ne differe de l'Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme; on aime mieux dire que la Poësie emprunte son harmonie de la Musique, sa passion de la Peinture, sa force & sa justesse de la Philosophie.

L'Harmonie du Stile dans le Télémaque.

Le Stile du Télémaque est poli, net, coulant, magnifique; il a toute la richesse d'Homère, sans avoir son abondance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; quand il parle des mêmes choses, il ne rapelle point les mêmes images. Toutes ses périodes remplissent l'oreille par leur nombre & leur cadence: rien ne choque; point de mots durs, point de termes abstraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire: toutes ses paroles font penser, & toutes ses pensées tendent à nous rendre bons.

Les

Excellence des Peintures du Télémaque.

Les Images de notre Poëte sont aussi parfaites, que son Stile est harmonieux. Peindre, c'est non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances, d'une manière si vive & si touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur de Télémaque peint les Passions avec art : il avoit étudié le cœur de l'Homme, & en connoissoit tous les ressorts. En lisant son Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler : il échauffe, il remue, il entraîne; ou sent toutes les Passions qu'il décrit.

Des Comparaisons & Descriptions du Télémaque.

Les Poëtes se servent ordinairement de deux sortes de peintures, les Comparaisons & les Descriptions. Les Comparaisons du Télémaque sont justes & nobles. L'Auteur n'élève pas trop l'esprit au dessus de son sujet par des métaphores outrées; il ne l'embrasse pas non plus par une trop grande foule d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les Descriptions des Anciens, *les Combats, les Jeux, les Naufrages, les Sacrifices*, &c. sans s'étendre sur les minuties qui font languir la narration; sans rabaisser la majesté du Poëme Epique par la description des choses basses & au dessous de la dignité de l'Ouvrage. Il descend quelquefois dans le détail : mais il ne dit rien qui ne mérite attention & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il suit la Nature dans toutes ses variétés. Il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalités; tantôt sublime, sans être guindé; tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux gout, de vouloir toujours embellir. Ses Descriptions sont magnifiques, mais naturelles, simples & cependant agréables. Il peint non seulement d'après nature, mais ses Tableaux sont toujours aimables. Il unit ensemble la vérité du Dessein & la beauté du Coloris; la vivacité d'Homère & la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout : les Descriptions de ce Peëme

sont

ſont non ſeulement deſtinées à plaire, mais elles ſont toutes inſtructives. Si l'Auteur parle de la Vie Paſtorale, c'eſt pour recommander l'aimable Simplicité des Mœurs. S'il décrit des Jeux & des Combats, ce n'eſt pas ſeulement pour célébrer les funérailles d'un Ami ou d'un Père c'eſt pour choiſir un Roi qui ſurpaſſe tous les autres par la force de l'eſprit & du corps & qui ſoit également capable de ſoutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous repréſente les horreurs d'un Naufrage, c'eſt pour inſpirer à ſon Héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces Deſcriptions, & y trouver de ſemblables beautés. Je me contenterai de remarquer, que dans cette nouvelle Edition, la ſculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télémaque, eſt pleine d'art, & renferme cette Morale ſublime: Que le bouclier d'un Prince & le ſoutien d'un Etat ſont les bonnes Mœurs, les Sciences & l'Agriculture: Qu'un Roi armé par la ſageſſe cherche toujours la paix, & trouve des reſſources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un Peuple inſtruit & laborieux dont l'eſprit & le corps ſont également accoutumés au travail.

Philoſophie du Télémaque.

La Poëſie tire ſa force & ſa juſteſſe de la Philoſophie. Dans le Télémaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable; & néanmoins un eſprit juſte & profond. Ces deux qualités ſe rencontrent rarement dans un Auteur. Il faut que l'Ame ſoit dans un mouvement preſque continuel, pour inventer, pour paſſionner, pour imiter; & en même tems dans une tranquillité parfaite, pour juger en produiſant, & choiſir entre mille penſées qui ſe préſentent, celle qui convient. Il faut que l'Imagination ſouffre une eſpèce de tranſport & d'entouſiaſme; pendant que l'Eſprit, paiſible dans ſon empire,

la *retient* & *la* tourne où il veut. Sans cette *Passion* qui anime tout, les discours deviennent *froids*, languissans, abstraits, historiques. *Sans* ce Jugement qui règle tout, ils sont sans *justesse* & sans vraie beauté.

Compa-raison de la Poësie du Télémaque avec Homère & Virgile.

Le feu d'Homère, sur-tout dans l'Iliade, est impétueux & ardent comme un tourbillon de flâme qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur; il luit toujours uniment & également. Celui du Télémaque échauffe & éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader, ou passionner. Quand cette flâmme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la Politique, & de Télémaque sur le sens des Loix de Minos, &c. Ces idées pures remplissent l'Esprit de leur paisible lumière. Là l'Enthousiasme & le feu *poëtique seroient nuisibles*, comme les *rayons* trop ardens du Soleil qui éblouissent. *Quand il n'est plus question* de raisonner, *mais d'agir; quand on a vu clairement la Vérité; quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution*, alors le Poëte excite un feu & une passion qui détermine, & qui emporte une Ame affoiblie qui n'a pas de courage de se rendre à la Vérité. L'Episode des Amours de Télémaque dans l'Isle de Calypso est plein de ce feu.

Ce mêlange de lumière & d'ardeur distingue notre Poëte d'Homère & de Virgile. L'Enthousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'Art, négliger l'Ordre & passer les bornes de la Nature. C'étoit la force & l'effort de son grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile, dégènèrent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt Historien que Poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poëtes Philosophes & modernes, que le premier. N'est-ce pas qu'ils sentent

tent qu' on peut imiter plus facilement par *Art* le grand jugement du Poëte Latin, que le beau feu du Poëte Grec, que la *Nature* seule peut donner?

Notre Auteur doit plaire à toutes sortes de Poëtes, tant à ceux qui sont Philosophes, qu' à ceux qui n' admirent que l' Entousiasme. Il a uni les lumiéres de l' Esprit avec les charmes de l' Imagination. Il prouve la Vérité en Philosophe; il fait aimer la Vérité prouvée, par les sentimens qu' il excite. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion; ni jeux d' esprit, ni pensées brillantes, qui n' ont d' autre but que de faire admirer l' Auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon, qui dit, qu' en écrivant on doit toujours se cacher, disparoître, se faire oublier, pour ne produire que les Vérités qu'on veut persuader, & les Passions qu' on veut purifier.

Dans le Télémaque tout est raison, tout est sentiment. C' est ce qui le rend un Poëme de toutes les Nations & de tous les Siècles. Tous les Etrangers en sont également touchés. Les Traductions qu' on en a faites en des Langues moins délicates que la Langue Françoise, n'effacent point ces beautés originales. Le savant Apologiste d' Homère nous assure, que le Poëte Grec perd infiniment par une Traduction; qu' il n' est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse & l' ame de sa Poesie. Mais on ose dire que le Télémaque conservera toujours en toutes sortes de Langues sa force, sa noblesse, son ame & ses beautés essentielles. C' est que l' excellence de ce Poëme ne consiste pas dans l' arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l' Imagination; mais dans un gout sublime de la Vérité, dans des sentimens nobles & élevés, & dans la maniére naturelle, déli-

délicate & judicieuſe de les traiter. De pareilles beautés ſont de toutes les Langues, de tous les tems, de tous les Païs, & touchent également les bons eſprits, & le grandes ames, dans tout l'Univers.

Premiè-re objeċtion contre le Télé-maque.

On a formé pluſieurs Objections contre le Télémaque. 1. Qu'il n'eſt pas en Vers.

RE'PONSE

La Verſification, ſelon Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, & Strabon, n'eſt pas eſſentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en Proſe, comme on écrit des Tragédies ſans rimes. On peut faire des Vers ſans Poëſie, & être tout poëtique ſans faire des Vers par art: mais il faut naître Poëte. Ce qui fait la Poéſie, n'eſt pas le nombre fixe & la cadence réglée des ſillabes; mais le ſentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'eſt l'Enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, la force; un je ne ſai quoi dans les paroles & les penſées, que la Nature ſeule peut donner. On trove toutes ces qualités dans le Télémaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée: *Il a imité parfaitement la Poëſie, en rompant ſeulement la meſure; mais il a conſervé toutes les autres beautés poëtiques.*

Notre Age retrouve un Homère
Dans ce Poëme ſalutaire,
Par la Vertu même inventé;
Les Nymphes de la double Cime
Ne l'affranchirent de la Rime.
Qu'en faveur de la Vérité (*a*)

De plus, je ne ſai ſi la gêne des rimes & la régularité ſcrupuleuſe de notre conſtruction Européenne, jointe à ce nombre fixe & meſuré

(a) *Ode à Meſſieurs de l'Academie, par M. de la Motte.* Première Ode.

ſuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'eſſor & la paſſion de la Poëſie heroïque. Pour bien émouvoir les Paſſions, on doit ſouvent retrancher l'ordre & la liaiſon. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & gout, uſoient des inverſions de phraſes; leurs mots n'avoient point de place fixe, ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe ſont un composé du Latin & des Jargons de toutes les Nations barbares qui renverſèrent l'Empire Romain. Ces Peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de Syntaxe. Il ne comprenoient point cette belle variété de longues & de brèves, qui imite ſi bien les mouvemens dèlicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Eſpagnols ont tâché d'affranchir leur Verſification de la gêne des rimes. Un Poëte Anglois y a réuſſi merveilleuſement, & a commencé même avec ſuccès d'introduire les inverſions de phraſes dans ſa Langue. Peut-ètre que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Quelques uns, par une ignorance groſſière de la noble liberté du Pcëme Epique, ont reproché au Télémaque qu'il eſt plein d'Anachroniſmes.

Seconde Objection contre le Télémaque

L'Auteur de ce Pcëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion du Télémaque, frère de cette Didon; Séſoſtris qu'on dit avoir vêcu vers le même tems, &c. ne ſont pas plus des fautes que l'Anachroniſme de Virgile. Pourquoi condamner un Pcëte de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puiſque c'eſt une beauté de manquer quelquefois

RÉPONSE

a l'or-

à l'ordre de la Nature? Il ne ſeroit pas permis de contredire un point d'Hiſtoire d'un tems peu éloigné: mais dans l'Antiquité reculée, dont les Annales ſont ſi incertaines & enveloppées de tant d'obſcurités, il eſt permis d'accommoder les Traditions anciennes à ſon ſujet. C'eſt l'Idée d'Ariſtote, confirmée par Horace. Quelques Hiſtoriens ont écrit que Didon étoit chaſte; Pénélope, impudique; qu'Hélène n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homère & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'Hiſtoire, pour rendre les Fables plus inſtructives. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à l'Auteur du Télémaque, pour l'inſtruction d'une jeune Prince, de raſſembler les Héros de l'Antiquité, Télémaque, Séſoſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même Tableau les différens Caractères des Princes bons & mauvais, dont il falloit imiter les Vertus & éviter les Vices?

Troiſiéme Objection contre le Télémaque.

On trouve à redire que l'Auteur du Télémaque ait inſéré l'Hiſtoire des Amours de Calypſo & d'Eucharis dans ſon Poëme, & pluſieurs Deſcriptions ſemblables, qui paroiſſent (dit-on) trop paſſionnées.

RE'PONSE.

La meilleure Réponſe à cette Objection eſt l'effet qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élévation & l'autorité expoſent ceux qui ſont deſtinés à régner. Si notre Poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces Deſcriptions lui auroient été moins néceſſaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le gout des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne, n'eſt occupé qu'à le ſéduire; pour un tel Prince,

 dis-je,

dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours ſéduiſans de l'Amour inſenſé; que de lui peindre le Vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa difformité réelle; & que de lui montrer l'abîme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber & l'eloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre Auteur, de précautionner ſon Elève contre les folles Paſſions de la jeuneſſe par la Fable de Calypſo; & de lui donner dans l'Hiſtoire d'Antiope, l'exemple d'un Amour chaſte & légitime. En nous repreſentant ainſi cette Paſſion, tantôt comme une Foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une Vertu digne d'un Héros, il nous montre que l'Amour n'eſt pas au deſſous de la majeſté de l'Epopée; & réunit par-là dans ſon Poëme les Paſſions tendres des Romans modernes, avec les Vertus héroïques de la Poëſie ancienne.

Quatrième Objection contre le Télémaque.

Quelques-un croient que l'Auteur du Télémaque épuiſe trop ſon ſujet, par l'abondance & la richeſſe de ſon génie. Il dit tout, & ne laiſſe rien à penſer aux autres. Comme Homère, il met la Nature toute entière devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui comme Horace renferme un grand ſens en peu de mots, & donne le plaiſir d'en développer l'étendue.

REPONSE.

Il eſt vrai que l'Imagination ne peut rien ajoûter aux peintures de notre Poëte: mais l'eſprit en ſuivant ſes idées, s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes Tableaux ſont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut inſtruire, ſes lumières ſont fécondes, & nous y développons une vaſte éten-

due

due de pensées. Il ne laisse rien à imaginer; mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractère du Prince, pour qui seul l'Ouvrage a été fait. On démêloit en lui au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuse, un génie élevé & étendu, qui le rendoient sensible aux beaux endroits d'Homère & de Virgile. Ce fut ce qui inspira à l'Auteur le dessein d'un Poëme qui renfermeroit également les beautés de l'un & de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images étoit necessaire, pour occuper l'imagination & former le gout du Prince. On voit assez, que ces beautés n'auroient pas plus couté a supprimer qu'à produire; qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abbondance, pour répondre aux besoins du Prince & aux vues de l'Auteur.

Cinquième Objection contre Télémaque.

On a objecté, *que le Héros & la Fable de ce Poëme n'ont point de rapport à la Nation Françoise: Homère & Virgile ont intéressé les Grecs & les Romains, en choisissant des actions & des Acteurs dans les Histoires de leurs Païs.*

RE'PONSE.

Si l'Auteur n'a pas intéressé particulièrement la Nation Françoise; il a fait plus, il a intéressé tout le Genre humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un & de l'autre des deux Poëtes anciens. Il est plus grand d'instruire tous les Hommes ensemble, que de borner ses préceptes à un Païs particulier. L'Amour propre veut qu'on rapporte tout à soi, & se trouve même dans l'amour de la Patrie. Mais une ame généreuse doit avoir des vues plus étendues.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un Ouvrage, qui lui avoit formé un Prince si propre à la gouverner un jour, selon ses besoins & ses desirs, en Père

des Peuples & en Héros Chrétien ? Ce qu'on a vu de ce Prince, donnoit l'espérance & les prémices de cet Avenir ; les Voisins de la France y prenoient déjà part, comme à un bonheur universel. La Fable du Prince *Grec* devenoit l'Histoire du Prince *François*.

L'Auteur avoit un dessein plus grand que celui de plaire à sa Nation ; il vouloit la servir à son insu, en contribuant à lui former un Prince, qui jusques dans les jeux de son enfance paroissoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguste Enfant aimoit les Fables & la Mythologie : il falloit profiter de son gout, lui faire voir dans ce qu'il estimoit, le Solide & le Beau, le Simple & le Grand, & lui imprimer par des faits touchans, les principes généraux qui pouvoient le précautionner contre les dangers de la plus haute naissance & de la puissance suprême. Dans ce dessein, un Héros Grec & un Poëme d'après Homère & Virgile, les Histoires des Païs, des tems, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite & peut-être unique pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre avec vérité & force tous les écueils qui menacent les Souverains dans toute le suite des Siècles.

Il arrive par une conséquence naturelle & nécessaire, que ces vérités universelles peuvent quelquefois paroître avoir du rapport aux Histoires du tems, & aux situations actuelles ; mais ce ne sont jamais que des rapports généraux, indépendans de toute application particulière : il falloit bien que les fictions déstinées à former l'enfance du jeune Prince, renfermassent des préceptes pour tous les momens de sa vie.

Cette convenance de moralités générales à toutes sortes de circostances, fait admirer la fécondité, la profondeur & la sagesse de l'Auteur. Mais elle n'excuse pas l'injustice de ses

Enne-

Ennemis, qui ont *voulu trouver dans son Télémaque* certaines allégories odieuses, & changer *les desseins* les plus sages & les plus modérés en des Satyres outrageantes contre tout ce qu'il respectoit le plus. On avoit renversé les Caractères, pour y trouver des rapports imaginaires & pour empoisonner les intentions les plus pures. L'Auteur devoit-il supprimer ces maximes fondamentales d'une Morale & d'une Politique si saine & si convenable, parce que la manière la plus sage de les dire, ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le gout d'une basse malignité.

Notre illustre Auteur a donc réuni dans son Poëme les plus grandes beautés des Anciens. Il a tout l'enthousiasme & l'abondance d'Homère, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le Poëte Grec, il peint tout avec force, simplicité *& vie, avec variété dans la Fable & diversité dans les* Caractères, *ses* Réflé*xions sont morales, ses Descriptions vives*, son Imagination féconde; par-tout ce beau feu que la Nature seule peut donner. Comme le Poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'Action, l'uniformité des Charactères, l'ordre & les règles de l'Art. Son jugement est profond, & ses pensées élevées; tandis que le naturel s'unit au noble, & le simple au sublime. Par-tout l'Art devient Nature. Mais le Héros de notre Poëte est plus parfait que ceux d'Homère & de Virgile; sa Morale est plus pure, & ses sentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'Auteur du Télémaque a montré par ce Poëme que la Nation Françoise est capable de toute la délicatesse des Grecs & de tous les grands sentimens des Romains. L'Eloge de l'Auteur est celui de sa Nation.

F I N.

ADDITION GENERALE.

RIen n'eſt plus poëtique que le Télémaque; par rapport à l'ordonnance & à la conduite, aux fictions, aux figures, & à tous les autres ornemens qui ne touchent point à la Verſification. Feu Mr. de Cambray ſe propoſant de faire un Poëme épique en proſe, a pris de la Poëſie tout ce que la Proſe en pouvoit admettre. Comme il ſe bornoit à écrire en proſe, il s'eſt toujours tenu renfermé dans la Sphère d'une proſe vive, à la vérité, noble, ſublime & pompeuſe; mais qui ne ſort point du caractère de la proſe. *Le R. P. du Cerceau, dans les Réflèxions ſur la Poeſie Françoiſe.*

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre da Monseigneur le Chancellier cet Ouvrage, qui a pour titre Les Avventures de Télémaque, *avec un Discours qui en découvre toutes les beautés; & j'ai cru qu'il ne méritoit pas seulement d'être imprimé; mais encore d'être ttaduit dans toutes les Langues que parlent ou qu'entendent les Peuples qui aspirent à être heureux. Ce Poëme Epique, quoiq'en Prose, met notre Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs & aux Romains. La Fable qu'on y expose, ne se borne point à amuser notre curiosité & à flatter notre orgueil. Lés récits, les descriptions, les liaisons & les graces du discours éboluissent l'imagination sans l'égarer; les réfléxions & les conversations les plus longues paroissent toujours trop courtes à l'esprit; qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caractères d'hommes si différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des Lecteurs, l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les mystères de la politique la plus saine & la plus sûre y sont dévoilés. Les passions n'y présentent qu'un joug aussi honteux que funeste; les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent aussi aimables que faciles. Avec Télémaque*

on apprend à s'attacher inviolablement à la Religion, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune; à aimer son Père & sa Patrie; à être Roi, Citoyen, ami, esclave même si le sort le veut. Avec Mentor on devient bientôt juste, humain, patient, sincère, discret & modeste. Il ne parle point qu'il ne plaise, qu'il n'intéresse, qu'il ne remue, qu'il ne persuadé: on ne peut l'écouter qu'avec admiration, & on ne l'admire point que l'on ne sente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuse la Nation pour qui cet Ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque & un Mentor! A Paris, ce premier Juin 1716.

DE SACY.

NOI RIFORMATORI

Dello Studio di Padova.

AVendo veduto per la Fede di Revisione, ed Approvazione del P. *Filippo Rosa Lanzi* Inquisitor General del Santo Officio di *Venezia* nel Libro intitolato *Les Aventures de Télémaque*, non v'esser cosa alcuna contro la Santa Fede Cattolica, e parimente per Attestato del Segretario Nostro, niente contro Principi, e buoni costumi, concediamo Licenza a *Guglielmo Zerletti* Stampator *di Venezia*, che possi essere stampato, osservando gli ordini in materia di Stampe, e presentando le solite Copie alle Pubbliche Librerie di Venezia, e di Padova.

Dat. li 13. Gennaro 1764.

(*Angelo Contarini Proc. Rif.*

(*Alvise Vallaresso Rif.*

(*Francesco Morosini Kav. Proc. Rif.*

Registrato in Libro a Carte 227. al Num. 2349.

Davvide Marchesini Segr.

5. Aprile 1765. Registrato.

Francesco Gadaldini Segr.

NOI

NOI RIFORMATORI

Dello Studio di Padova.

AVendo veduto per la Fede di Revisione, ed Approvazione del P. F. *Gio: Tommaso Mascheroni* Inquisitor General del Santo Offizio di *Venezia* nel Libro intitolato *Les Avventures de Télemaque Fils d'Ulisse &c. Ristampa*, *Tomi due stampato*, non esservi cosa alcuna contro la Santa Fede Cattolica, e parimente per Attestato del Segretario Nostro, niente contro Principi, e Buoni Costumi, concediamo Licenza al *Figlio del qu. Guglielmo Zerletti* Stampator di *Venezia*, che possi essere stampato, osservando gli ordini in materia di Stampe, e presentando le solite Copie alle Pubbliche Librerie di Venezia, e di Padova.

Dat. li 9. Febbraro 1786.

(*Andrea Querini Rif.*

(*Francesco Morosini 2do. Rif.*

(*Zaccaria Vallaresso Rif.*

Registrato in Libro a Carte 213. al Num. 1967.

Giuseppe Gradenigo Seg.

12. Febraro 1786.
Registrato in Libro nel Magistrato Ecclentiss. contro la Bestemia a C. 148.

Giuseppe Sanfermo. Segr.

TESTIMONIUM.

Celeberrimus Polyhiſtor Dn. BURCHARDUS GOTTHELFF STRUVIUS, in Bibliotheca Philoſophica. *Cap. VII. §.* 13.

INter recentiores, qui Principem Juventutis formare docent, æſtimantur *Les Aventures de Télémaque, fils d'Uliſſe, ou ſuite du quatrième Livre de l'Odyſſée d'Homère, par François de Salignac de la Mothe-Fenelon*. Hiſtoria eſt ex Uliſſe deprompta de Telemacho, Uliſſis filio, ſub quo perſonam Ducis Burgundiæ abſcondit, ſub Antiope vero ejuſdem uxorem. Propoſitum nullum eſt aliud, quam ut moralem diſciplinam, & reliqua, quæ Principe Juventutis digna, tradat, idque ſtylo Poetico. Inſcio primum atque invito auctore prodiit, poſt ſæpius recuſum.

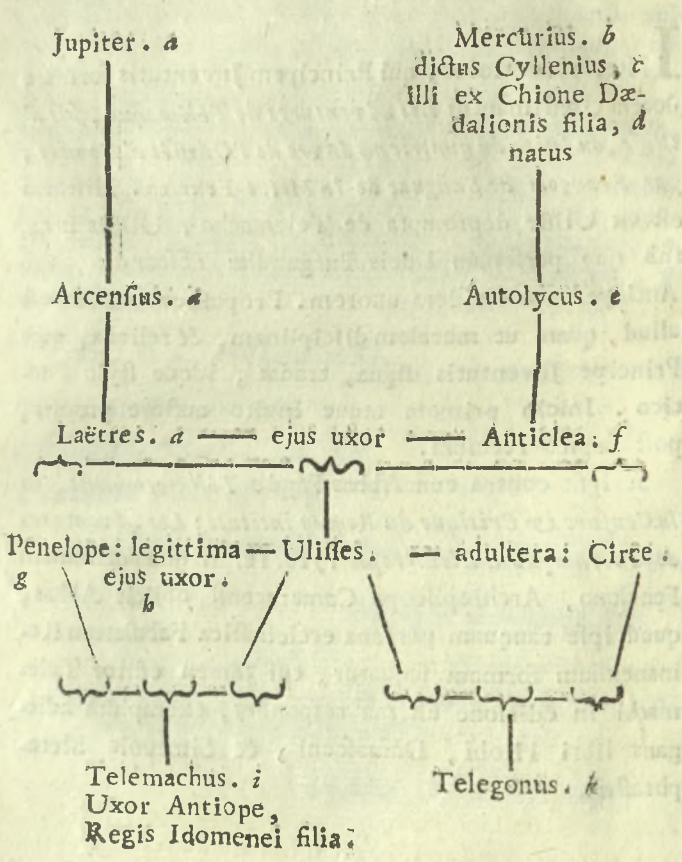
Scripſit contra eum Abbas Faydit *Télémacomanie, ou la Cenſure & Critique du Roman intitulé: Les Aventures de Télémaque à Eleutérople* 1720. 12. In quo potiſſimum Fenelono, Archiepiſcopo Cameracenſi objicit Abbas, quod ipſe tanquam perſona eccleſiaſtica Fabularum Romanenſium formam ſequatur, cui tamen editor Telemachi in editione ultima reſpondet, exemplum adlegans libri Hiobi, Damaſceni, & Simeonis Metaphraſtæ.

TABU-

TABULA GENEALOGICA

TELEMACHI,

Si fides fabulis habenda, antiquissimis documentis demonstrata.



a Ulisses Laërtius heros apud Ovidium loquitur:
Nam mihi Laërtes pater est, Arcesius illi,
Jupiter huic. *L.* 13. *Metam.* *v.* 144, 145.

b *Est* quoque per matrem Cyllenius addita nobis altera Nobilitas. Deus est in utroque parente; *Ibidem* *v.* 146. 147.

c A Cyllene Arcadiæ Monte; ubi Mercurius ipse natus esse fingitur.

d Nomine Dædalium, &c.

Nota erat huic Chione; quæ dotatissima formâ
Mille procis placuit, bis septem nubilis annis.
Ovid. L. II. Metam. *v.* 295, 301, 302.

e Alipedis de stirpe Dei versuta propago
Nascitur Autolycus, furtum ingeniosus ad omne,
Qui facere assueverat, patriæ non degener artis.
Ibid. *v.* 312, 313, 314.

f Αὐτολύκου Θυγάτηρ Μεγαλήτορος Ἀντίκλεια.
Autolyci magnanimi filia Anticlea.
Homer. Lib. XI. Odyss. *v.* 85.

g Hæc Amyre vel Arnea primum, dein Penelope dicta, ab ejusdem nominis avibus, quæ expositam à parentibus educaverunt.

Nomen inexstintum Penelopæa fides.
Ovid. L. V. Trist. El. 14. *v.* 36.

Alii tamen dixerunt, Penelopem ab Ulysse fuisse illo crimine damnatam, quod procos ultro invitasset, ac domo ejectam prius Spartam, deinde Mantineam illam adivisse; ubi vitam concluserit.
Vid. Natal. Com. Mythol. Lib. IX. c. 1.

h Felix, &c. Lectus Ulyssis,
Et quæcumque viri fœmina limen amat.
Propert. Lib. II. Eleg. VI. *v.* 23.

i Haud male Telemachus, proles patientis Ulissei,
Hor. I. Epist. 7. *v.* 40.

Τηλέμαχος Θεοειδής Telemachus divinus, five Deo ſimilis.

Hom. Odyſſ. L. XIV. v. 173.

Is poſt obitum patris Ulyſſis regnavit in regno Achaiæ, annis 70.

V. Gobellini Perſonæ Coſmodromium ætat. III. cap. 20. *pag.* 55.

k Patrem Ulyſſem anno vitæ ſuæ 103 viſurus Telogonus jaculo inopinate & per ignorantiam intremit. In regno matris ſuæ Circe regnavit 60 annis. *Idem dicto loco*. Telegoni Juga parricidæ.

Horat. Lib. III. Carm. od. 29. v. 8.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

SOMMAIRE DU LIVRE PREMIER.

Télémaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde ápres un naufrage dans l'Isle de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande ses Aventures. Il lui raconte son voyage à Pylos & à Lacédémone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchise; le secours que Mentor & lui donnèrent à Aceste dans une incursion de Barbares, & le soin que ce Roi eut de reconnoître ce service en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.



LES AVENTURES DE TELEMAQUE (a) FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

CALYPSO (b) ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse. (c) Dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne resonnoit plus du

(a) *Télémaque, fils d'Ulysse, & de Pénélope. Son père, allant a la guerre de Troye, le laissa, pour tenir compagnie à sa mere: mais ayant été maltraité par les courtisans de sa mere, son père étant de retour, il lui prêta la main, afin de le venger des injures qu'il avoit souffertes.* Les Aventures de Télémaque *est un Poëme en prose des plus ingénieux, & des plus beaux, qui aïent été faits. C'est une instruction très sage, très-utile, & très-spirituelle d'un jeune Prince destiné à régner un jour.*

du doux chant de ſa voix. Les Nymphes qui la ſervoient, n'oſoient lui parler. Elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gazons fleuris, dont un printems éternel bordoit ſon Isle. (*d*) Mais ces beaux lieux loin de mo-

(*b*) *Calypſo, Déeſſe, fille d'Atlas & de Thétis;* d'ailleurs, *fille d'Océan & de Thétis, étoit Reine de l'Isle Ogygie, où elle reçut Ulyſſe après ſon naufrage. Son nom vient du verbe* καλύπτειν cacher, *& ſignifie* Déeſſe du ſecret; *ce qui marque, ou qu'Ulyſſe s'eſt encore perfectionné chez Calypſo dans l'art de diſſimuler, qu'il poſſédoit déjà, ou ſimplement, qu'il y eſt demeuré caché longtems ſans qu'on ſçût ce qu'il étoit devenu.*

Homère (Odyſſ. l. 1. v. 50.) ſuppoſe que Calipſo deſcendue d'Atlas & qui retint Ulyſſe, étoit Reine d'une Isle.

--- ὅθι τ' ὀμφαλός ἐςι θαλάσσης,
Νῆσος ἐν ἀμφιρύτῃ.

C'eſt-à-dire, de l'Isle Atlante, proche du Golfe Méliaque, dans l'Euripe (Voy. VVells, Carte du milieu de l'ancienne Grece) vis-à-vis d'Opus, (Voy. Strabonis Geogr. l. 1. c. 9.) ville de Béotie, & ne doute pas que le lecteur ne trouve, qu'il y a peu de certitude ſur la ſituation de l'Isle de Calypſo. Solon dit qu'il y avoit réelement une telle Isle dans le tems qu'Homere écrivoit, mais qu'il ne pouvoit en marquer le lieu, parce que depuis elle s'étoit enfoncée dans la mer. Quelques Ecrivains l'ont placée proche de l'Egypte. Tout ce que je puis dire en faveur de la ſituation que je lui ai aſſignée, c'eſt que l'Isle Atlante, dans l'Euripe, répond plus exactement à la Deſcription d'Homere, ὀμφαλός ἐςι θαλάσσης, *qu'aucune autre Isle, & elle eſt proche du pays, ou Pauſanie nous apprend qu'Atlas Père de Calypſo demeuroit, & les voyages d'Uliſſe, tels qu'Homere nous les repréſente, s'accordent très-bien avec cette poſition.*

(*c*) *Ulyſſe, fils de Laërte & d'Anticlée, étoit Roi d'Ithaque. Il épouſa Pénélope, fille d'Icare, dont il eut Télémaque. Après le ſiege de Troye, il erra dix ans ſur les mers avant que de revoir ſa Patrie; & ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jetta contre les rochers de l'Isle Ogygie. Calypſo l'y retint ſept ans, ſouhaitant de l'avoir pour mari; mais un ordre ſupérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit ſe conſoler de ſon départ, dont elle attribuoit l'ordre à la jalouſie des autres Dieux.* Homer Odyſſ. Liv. V. Ovid. l. IV. Ep. x. ex Ponto v. 9. 10.

Exemplum eſt animi nimium patientis Ulyſſes,
Jactatus dubio per duo luſtra mari.

(*d*) *L'Isle Ogygie dans la Méditerranée, appellée auſſi* Gaulus, *Itals.* Gozo, *eſt un peu au deſſus de Mélite ou Malte, entre le rivage d'Afrique & le Promon-*

modérer sa douleur, lui faisoient rappeller le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avoit vû tant de fois auprés d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer qu'elle arrosoit de ses larmes, & elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en piéces, des rames écartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans sur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé; l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majesteuse. La Déesse comprit que c'étoit Télémaque fils de ce Héros, mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît: & Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor, (e) ne vouloit pas être connue de Calypso.

montoire de Sicile appellé Pachine. *Il ne faut pas la confondre avec l'Isle de* Caude *ou* Gaude, *qui est voisine de Crète Rudbecks, auteur Suédois, prétend que l'Ogygie d'Homere, est la Suède; si cela est, Ulysse étoit un Pilote bien habile, & sans exemple, de venir de Suède en Ithaque en dix-huit où dix neuf jours de navigation.*

(e) *Mentor étoit un des amis d'Homere, qui, pour eterniser son nom, l'a placé dans l'Odyssée par reconnoissance, parce qu'étant abordé à Ithaque à son retour d'Espagne, & se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui l'empêcha de continuer son voyage, il fut reçu chez ce Mentor, qui prit beaucoup de soin de lui. Homere en fait un des plus fidèles amis d'Ulysse, & celui à qui, en s'embarquant pour Troye, il avoit confié le soin de sa maison.*

L'Auteur du Telémaque continue la même fiction; & comme cet Ouvrage étoit destiné à l'instruction du Duc de Bourgogne, dont il étoit Précepteur, il dit que Mentor étoit Minerve elle même déguisée sous la forme de ce Vieillard, pour donner plus de poids à ses préceptes, qui sont dignes en effet de la plus haute sagesse.

lypso. Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage, qui mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, & sans faire semblant de savoir qui il est: D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon Isle? Sachez, jeune Etranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatoit, malgré elle, sur son visage.

Télémaque lui répondit: O vous, qui que vous soyez, mortelle ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui cherchant son père à la merci des vents & des flots, a vû briser son navire contre vos rochers? Quel est donc vôtre père que vous cherchez, reprit la Déesse? il se nomme Ulysse, dit Télémaque. C'est un des Rois qui, aprés un siège de dix ans, ont renversé la fameuse Troye. Son nom fut célèbre dans toute la Grèce & dans toute l'Asie, par sa valeur dans les combats, & plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils le plus terribles. Sa Patrie semble fuir devant lui. Pénélope sa femme, & moi qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est: mais, que dis-je! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; & si vous savez, ô Déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse & d'éloquence, (1) ne pouvoit

(1) Comme cet Ouvrage est tout allégorique, ce trait renferme en passant un éloge abrégé des grandes qualités du Duc de Bourgogne, qui dans la plus vive jeunesse faisoit déjà paroitre tant de sagesse & de prudence, qu'on ne pouvoit douter qu'il ne devint un jour un Prince très-accompli. Il se nommoit Louis, comme le Roi son grand-père, & fut Dauphin de France

voit rassasier ses yeux en le regardant, & elle demeuroit en silence. Enfin elle lui dit: Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à vôtre père, mais l'histoire en est longue. Il est tems de vous délasser de tous vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez, vous serez ma consolation dans cette solitude, & je ferai vôtre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir.

Télémaque suivoit la Déesse environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éléve ses branches épaisses au dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue & flottante, ses cheveux noués par derriére négligemment, mais avec grace; le feu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai, qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues; mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailles & de coquilles. Elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons ré-

ce après la mort de Monseigneur. Il naquit le 6 Août 1682, & mourut le 18 Février 1711, dans sa vingt-neuviéme année.

répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline, de-là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, & élevant ses vagues comme de montagnes. D'un autre côté on voyoit une riviére où se formoient des Isles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers, qui portoient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux qui formoient les Isles, sembloient se jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paisible & dormante; d'autres par de longs détours revenoient sur leurs pas comme pour remonter vers leur source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines & des montagnes qui se perdoient dans les nues, & dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampres verds qui pendoient en festons; le raisin plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous ses feuilles, & la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit: Reposez-vous, vos habits sont mouillés, il est tems que vous en changiez. Ensuite nous nous reverrons, & je vous raconterai des histoires dont vôtre cœur sera touché. En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret & les plus reculé d'une grotte voisine de celle où la Déesse demeuroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne o-

deur

deur se répandoit de tous côtés, & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir, qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave: Est-ce donc là, ô Télémaque! les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse? Songez plutôt à soutenir la réputation de vôtre père, & à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse & de la gloire. La gloire n'est dûe qu'à un cœur qui sait souffrir la peine, & fouler aux pieds les plaisirs.

Télémaque répondit en soupirant: (2) Que les Dieux me fassent périr, plutôt que de souffrir que la mollesse & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée: mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver, après nôtre naufrage, cette Déesse, ou cette mortelle, qui nous comble de biens?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux; craignez ses trompeuses douceurs plus que les ecueils qui ont brisé vôtre navire. Le naufrage & la mort sont moins funestes, que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse: elle se promet tout d'elle-même. Quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre: elle se confie légérement & sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flatteuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs. Craignez ce

(2) Tout ce que dit ici Télémaque, est dans le caractère du Duc de Bourgogne: ce Prince faisoit paroître une sagesse si austère, que le feu Roi, son aïeul, le craignoit & se cachoit de lui, quand il vouloit faire quelque dépense qui sentit le luxe ou la volupté.

ce poison caché; défiez-vouz de vous-même, & attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes, avec leurs cheveux tressés & des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chasse. Un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, & que l'Automne répand sur la terre. En même tems quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des Dieux contre les Géants, puis les amours de Jupiter & de Sémélé, la naissance de Bacchus & son éducation conduite par le vieux Silène, la course d'Atalante (f) & d'Hippomène qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au Jardin des Hespérides. Enfin, la guerre de Troye fut aussi chantée, les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevés jusqu'aux Cieux. La premiére des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, (g) joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent le long de ses joues, donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la descente d'Orphée aux Enfers pour en retirer Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télémaque, & lui

(f) Ovid. Métam. X. Fab. XIII. *La beauté la plus farouche s'adoucit & devient traitable à la vûe de l'or. Atalante étoit invincible à la course, cependant Hippoméne sçut l'arrêter, & arriva au but avant elle par le moyen des pommes d'or, qu'il jetta à propos. Il n'y a point de belles qui résistent à l'éclat de ce précieux métal.*

(g) Ovid. Métam. IV. Fab. 4. *Un nouveau lustre à sa beauté,* Voyez pag. 138. *Pour en retirer Euridice,* Voyez pag. 103.

& lui parla ainſi: Vous voyez, fils du grand Ulyſſe, avec quelle ſaveur je vous reçois. Je ſuis immortelle, Nul mortel ne peut entrer dans cette Isle, ſans être puni de ſa témérité; & vôtre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Vôtre père a eu le même bonheur que vous; mais, hélas! il n'a pas ſçu en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette Isle: il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. (*h*) Vouz voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vengée par la tempête. Son vaiſſeau, après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple. Après ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'Isle d'Ithaque après lui. Conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déeſſe ajouta à ces paroles de longs diſcours, pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ſes aventures dans la caverne du Cyclope Polypheme (*i*), & chez Antiphates Roi des Leſtrigons (*k*). Elle n'oublia pas ce qui lui

(*h*) *La cauſe de ſon impatience étoit ſon amour pour ſa femme Pénélope, dont l'image l'occupoit nuit & jour. Il l'aimoit ſi éperdument, qu'il contrefit l'inſenſé pour ne pas aller au ſiege de Troye; mais ſa ruſe fut découverte.*

(*i*) *On peut voir dans le IX. Livre de l'Odyſſée la deſcription de cette caverne, qui étoit dans la Sicile: comment* Ulyſſe *& ſes compagnons s'y trouverent enfermés: de quelle maniere ils crevèrent l'oeil au Géant Polyphéme, après avoir lié ſes forces par le vin; & comment ils en ſortirent, en ſe liant eux-mémes ſous le ventre des plus forts beliers de ſon troupeau* Od. Liv. IV.

(*k*) *Les Leſtrigons faiſoient leur demeure dans la Ville de Lamus, anciennement Formies, ſur la côte de la Campanie; on croit qu'ils avoient auparavant habité la Sicile. Leur nom ſignifie* Dévorateur, *étant tiré de* Lahama, *qui veut dire* dévorer. *Ulyſſe perdit chez eux quelques-uns de ſes compagnons qui furent dévorés par ces peuples.* Odiſſ. Liv. X.

lui étoit arrivé dans l'Isle de Circé, fille du Soleil (*l*), & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde (*m*). Elle rapresenta la dernière tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'Isle des Phéaciens (*n*).

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calipso, reconnut enfin son artifice, & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots: O Déesse, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laissez-moi en ce moment pleurer mon père. Vous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage: elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles aventures il étoit sur ses côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter; elle

(*l*) *L'Isle de Circé s'appelloit* Æea, *où* Circei, *qui est une montagne fort voisine de Formies: Homere l'appelle une Isle, parce que la mer & les marais qui l'environnent, en font une presqu'Isle; Les compagnons d'Ulysse y furent changés en pourceaux.* Ibid. Liv. XII.

(*m*) *Scylle & Charibde sont deux rochers placés à l'entrée du Détroit de la Sicile, du côte de Pélore: le premier sur la côte d'Italie, & le second sur celle de Sicile. C'étoient anciennement des écueils fort dangereux à cause de la qualité des vaisseaux qu'on avoit alors; mais on s'en moque aujourd'hui, que la navigation est beaucoup plus perfectionnée. Ulysse y perdit encore six de ses compagnons.* Ibid.

(*n*) *L'Isle des Phéaciens est Corcyre ou Corfou, appellée anciennement Schérie. Elle est vis à-vis du continent d'Epire. Les Phéniciens l'avoient nommée Scherie de* Schara, *qui signifie lieu de négoce.*

elle le pressa long-tems. Enfin, il ne put lui résister; & il parla ainsi:

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois, revenus du siege de Troye, des nouvelles de mon père. Les amants de ma mere Pénélope furent surpris de mon départ (*o*). J'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor (*p*) que je vis à Pylos, ni Ménélas (*q*) qui me reçut avec amitié dans Lacédémone; ne purent m'apprendre, si mon père ètoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens & dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oui dire que mon père avoit été jetté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposoit à ce téméraire dessein: il me représentoit d'un côté les Cyclopes, Geans monstrueux qui dévorent les hommes; de l'autre la flotte d'Enée & des Troyens qui étoient sur ces côtes. Ces Troyens, disoit-il, sont animés contre tous les Grecs; mais surtout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, coutinuoit-il, en Ithaque; peut-être que vôtre père, aimé des Dieux, y sera aussitôt que vous. Mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer vôtre mere, montrer vôtre sagesse à tous les peuples & faire voir en vous à toute la Grèce un Roi aussi digne de régner, que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires; mais je n'ètois pas assez prudent pour les écouter; je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ses conseils; & les Dieux permirent que je fisse une faute, qui devoit servir à me corriger de ma présomption. Pen-

(*o*) *L'extrême beauté de Pénélope avoit attiré auprés d'elle plusieurs Princes: qui prétendoient l'épouser croyant Ulysse mort.*

(*p*) *Nestor, fils de Nelée & de Chlotide, fut un des Rois qui allerent au siege de Troye; il y mena une flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux.*

(*q*) *Ménélas étoit fils d'Atrée & d'Ærope: il avoit épousé Hélene, fille de Jupiter & de Léda, dont l'enlévement fut cause de la guerre de Troye.*

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses. Ainsi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vûe de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle, à Télémaque, & satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :

Nous eûmes assez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger non seulement ferme & intrépide, mais encore plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit. Je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui disois : mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ? O ! si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi. C'est vous, Mentor, que je croyrai toujours.

Mentor en souriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il suffit que vous la sentiez, & qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos desirs ; mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre ; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à

le

le mépriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du ſage Mentor me charmèrent; mais je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle adreſſe il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaiſſeaux, qui étoit preſque ſemblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté, la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâta de mettre ſur nôtre poupe des couronnes de fleurs ſemblables; il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens; il ordonna à tous nos rameurs de ſe baiſſer le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous paſſames au milieu de leur flotte. Ils pouſsèrent des cris de joie en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller aſſez long-tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derrière; & pendant que les vents impétueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet; mais ce que nous cherchions n'étoit guére moins funeſte que la flotte qui nous faiſoit fuir. Nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit-là que régnoit le vieux Aceſte (*r*) ſorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivés ſur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Isle armés pour les ſurprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent nôtre vaiſſeau dans

(*r*) *Aceſte, fils de Criniſe, fleuve de Sicile, & d'Egeſte, Dame Troyenne. Il reçut chez lui Anchiſe & Enée, lorſqu'ils alloient en Italie.* Virgil. Æneid. Liv. V.

dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réſervent que Mentor & moi, pour nous préſenter à Aceſte, afin qu'il pût ſavoir de nous quels étoient nos deſſeins, & d'où nous venions. Nons entrons dans la Ville les mains liées derrière le dos, & nôtre mort n'étoit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui tenant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & ſe préparoit à un grand ſacrifice. Il nous demanda d'un ton ſevère quel étoit nôtre pays, & le ſujet de nôtre voyage. Mentor ſe hâta de répondre, & lui dit; Nous venons des côtes de la grande Heſpérie, & nôtre patrie n'eſt pas loin de là: ainſi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceſte, ſans l'e couter davantage, & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur deſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient ſes troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai: O Roi! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter ſi indignement. Sachez que je ſuis Télémaque, fils du ſage Ulyſſe, Roi des Ithaciens: je cherche mon père dans toutes les mers; ſi je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie que je ne ſaurois ſupporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tous le peuple ému s'écria, qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troye. O fils d'Ulyſſe! me dit Aceſte, je ne puis refuſer vôtre ſang aux manes de tant de Troyens que vôtre père a precipitès ſur les rivages du noir Cocyte: vous & celui qui vous mène, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe propoſa au Roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe (s). Leur ſang,

(s) *Le tombeau d'Anchiſe étoit ſur le Mont Eryx; ce furent Aceſte & Enée qui l'y enſevelirent.*

ſang, diſoit-il ſera agréable à l'ombre de ce Héros; Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette propoſition, & on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe; on y avoit dreſſé deux Autels, où le feu ſacré étoit allumé; le glaive qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux; on nous avoit couronnés de fleurs, & nulle compaſſion ne pouvoit garantir nôtre vie; c'etoit fait de nous, quand Mentor demandant tranquillement à parler au Roi, lui dit;

O! Aceſte, ſi le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher; du moins que vôtre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages & de la volonté des Dieux, me fait connoître, qu'avant que trois jours ſoïent écoulés, vous ſerez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder vôtre Ville, & pour ravager tout vôtre pays: hâtez vous de les prévenir; mettez vos peuples ſous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours: ſi au contraire elle eſt véritable, ſouvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceſte fut étonné de ces paroles, que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit il, ô Etranger, que les Dieux qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe, qui eſt plus eſtimable que toutes les proſpérités. En même tems il retarda le ſacrifice, & donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfants les larmes aux yeux, qui ſe re-

tiroient dans la Ville. Les bœufs mugissants & les brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens, qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la Ville se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armés. C'étoient les Himériens, (*t*) peuples féroces, avec les Nations qui habitent sur les monts Nébrodes, & sur le sommet d'Agragas, où règne un hiver, que les zéphyrs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor, perdirent leurs esclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor: j'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fidèles; les Dieux vous ont envoyés pour nous sauver; je n'attends pas moins de vôtre valeur que de la sagesse de vos conseils; hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre (3) dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un

(*t*) *La ville d'Himère étoit en Sicile, au couchant du fleuve de même nom. Elle fut très-florissante pendant cent-quarante ans au bout desquels elle fut ruinée par les Carthaginois sous la conduite d'Annibal, environ quatre-cents ans avant Jesus-Christ.*

(3) Les narrations ont aussi leurs images ou leurs peintures: ce qui est passé, on le rappelle quelquefois au présent. Quand Télémaque parle de la résolution avec laquelle Mentor se mit en devoir de défendre Aceste contre ses ennemis, il dit: *Mentor montra dans ses yeux, &c.* Vous voyez que ce n'est plus ici une narration; vous devenez vous-mêmes témoins de ce qu'on vous dit. On ne vous apprend pas ce qui s'est passé; on vous montre ce qui se passe.

un casque, une épée, une lance: il range les soldats d'Aceste, il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près; mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressembloit, dans le combat, à l'immortelle Egide (*u*). La mort couroit de rang en rang par-tout où tomboient ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang; & les Bergers, loin de secourir le troupeau, fuyent tremblans, pour se dérober à sa fureur.

Ces Barbares, qui espéroient de surprendre la Ville, furent eux-mêmes surpris & déconcertés. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur, dont ils ne se croyoient point capables. De ma lance je renversai le fils du Roi de ce peuple ennemi: il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi: car ce peuple venoit d'une race de Géants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi; mais sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage & brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, & je lui fis vomir, en expirant, des torrents d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chûte. Le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, & je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces, & poussa les fuyards jusques dans les forêts.

Un

(*u*) *L'Egide étoit le bouclier de Jupiter, ainsi nommé d'un mot Grec, qui signifie Chevre, parceque ce Dieu fut nourri par la chevre Amalthée, & qu'il couvrit ensuite son bouclier de sa peau. Il le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête de Méduse, dont le seul aspect métamorphosoit* (*) *les hommes en rochers.*

(*) *C'est pourquoi Horace chante:*

.... quid
contra sonantem Palladis Ægida.

Carm. III. I. v. 55, 56, 57.

Un ſuccès ſi ineſpéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & inſpiré des Dieux. Aceſte touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous ſi les vaiſſeaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner ſans retardement en nôtre pays; nous combla de préſents, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſés ſur les côtes de la Grèce. Il nous donna des Marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du Monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte, quand ils nous auroient laiſſés en Ithaque: mais les Dieux qui ſe jouent des deſſeins des hommes, nous réſervoient à d'autres dangers.

Fin du premier Livre.

SOM-

SOMMAIRE
DU
LIVRE SECOND.

TE'LE'MAQUE raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Sésostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce Pays, & la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis; que Termosiris, Prêtre d'Apollon, le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admète; que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers; qu'il l'avoit rappellé, étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque: mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la

 mer;

mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris; qui périt dans un combat contre ses Sujets révoltés & secourus par les Tyriens.





LIVRE SECOND.

Les Tyriens par leur fierté, avoient irrité contre eux le Roi Séſoſtris (*) qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richeſſes qu'ils ont acquiſes par le commerce, & la force de l'imprenable ville de Tyr, ſituée dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient refuſé de payer à Séſoſtris le tribut qu'il leur avoit impoſé en revenant de ſes conquêtes, & ils avoient fourni des troupes à ſon frère, qui avoit voulu le maſſacrer à ſon retour, au milieu des réjouiſſances d'un grand feſtin.

Seſoſtris avoit réſolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontre, comme nous com-

(*) *Voyez* les penſées libres &c. de M. Leon, III. 2. p. 1. La force de l'imprenable ville de Tyr,

Voyez Prideaux, Hiſtoire des Juifs, p. 415 & ſuivantes.

commencions à perdre de vûe les montagnes de la Sicile. Le port & la terre sembloient fuir derrière nous & se perdre dans les nues. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une Ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner; mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles etoient meilleures que les nôtres, le vent les favorisoit, leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, & nous emmenent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai, que nous n'étions pas Phéniciens; à peine daignèrent-ils m'écouter. Ils nous regardèrent comme des esclaves, dont les Phéniciens trafiquoient, & ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte presqu'aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'Isle de Pharos, voisine de la ville de No. De-là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de nôtre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages sans appercevoir des Villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs, qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein, des Bergers qui faisoient repéter les doux sons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

(1) Heureux, disoit Mentor, le peuple, qui est conduit

(1) Ici commence l'instruction donnée au Duc de Bourgogne sur la manière de régner par opposition à celle que suivoit Louis XIV, son aïeul. Comme cet ouvrage a été fait avant le mariage du Prince, à qui il etoit destiné, ceci doit être rapporté au

duit par un ſage Roi! il eſt dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout ſon bonheur. C'eſt ainſi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez régner, & faire la joïe de vos peuples, ſi jamais les Dieux vous font poſſéder le Royaume de vôtre pere. Aimez vos peuples comme vos enfants, goûtez le plaiſir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puiſſent jamais ſentir la paix & la joïe, ſans ſe reſſouvenir, que c'eſt un bon Roi qui leur a fait ces riches préſents. Les Rois qui ne ſongent qu'à ſe faire craindre, & qu'à abattre leurs Sujets pour les rendre plus ſoumis, ſont les fléaux du genre humain. Ils ſont craints comme ils veulent l'être; mais ils ſont haïs, déteſtés, & ils ont encore plus à craindre de leurs Sujets, que leurs Sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor: hélas! il n'eſt pas queſtion de ſonger aux maximes, ſuivant leſquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous: nous ne reverrons jamais ni nôtre patrie, ni Pénélope: & quand même Ulyſſe retourneroit plein de gloire dans ſon Royaume, il n'aura jamais la joïe de m'y voir: jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre penſée ne nous eſt plus permiſe; mourons puiſque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainſi, de profonds ſoupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du ſage Ulyſſe, s'écrioit-il! Quoi donc, vous vous laiſſez vaincre à vôtre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'Iſle d'Ithaque & Pénélope: vous verrez même dans ſa premiére gloire celui que vous n'avez jamais connu; l'invincible Ulyſſe, que la fortune ne peut abattre, & qui dans ſes malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais.

au tems des Négociations de Riſvvik, c'eſt-à dire environ à l'année 1697, auquel tems la France ètoit dejà fort épuiſée.

mais. O! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne sait imiter ni sa patience, ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-tems.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joïe & l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vint-deux-mille Villes. Il admiroit la bonne police de ces Villes, la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfants, qu'on accoutumoit à l'obéissance, au travail, à la sobriété, a l'amour des arts ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le désintéressement, le desir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux que chaque pere inspiroit à ses enfants. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage Roi (2) conduit ainsi? mais encore plus heureux le Roi, qui fait le bonheur de tant de peuples, (3) & qui trouve le sien dans sa vertu? (4) Il tient les hommes par un lien cent fois plus

(2) *Un sage Roi*; Deux vertus sont nécessaires au Roi, la prudence pour ordonner, & le soin de faire bien exécuter ses ordres.

(3) *Les peuples* d'un sage Roi n'ont besoin que d'une maxime générale, que est d'être fidéles à leur Roi, de se laisser gouverner, & d'obéir exactement, quelque raison qui leur semble contraire aux ordres qu'ils ont reçus.

(4) En lisant ceci & tout ce qui suit, on ne peut, sans renoncer au bon sens & à la droite raison, ne pas reconnoître, que l'Auteur a eu dessein de faire vivement sentir à son élève, que ce n'ètoit pas sur l'exemple de son aïeul qu'il devoit se régler. Or, comme le Dauphin, pere du Duc de Bourgogne, avoit été elevé sur les principes de l'Evêque de Meaux, tout différents de ceux-ci, l'Auteur de Télémaque a eu recours à l'allégorie pour ne pas paroître heurter de front les maximes de son confrère, qui n'a pas laissé d'être très-sensible au reproche tacite qui lui étoit fait. Cela a paru dans le différent survenu entre ces deux Prélats, au sujet du Livre des *Maximes des Saints*, où l'Archevêque de Cambray s'est autant distingué par sa modération, que l'Evêque de Meaux par l'amertume de son zèle.

plus fort que celui de la crainte, c'eſt celui de l'amour (5). Non ſeulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il règne dans tous les cœurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivés à Memphis, Ville opulente & magnifique, le Gouverneur ordonna, que nous irions juſqu'à Thèbes, pour être préſentés au Roi Séſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thèbes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette Ville nous parut d'une étendue immenſe, & plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Grèce. La police y eſt parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts & pour la ſûreté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obéliſques; les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſteuſe. Le Palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande Ville; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obéliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures réglées tous ceux de ſes Sujets, qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit, ni ne rebutoit perſonne, & (6) ne croyoit être Roi que pour faire du bi-

(5) *De la crainte*. Car la crainte & la terreur ne ſont pas des liens aſſez forts pour retenir les Sujets dans le devoir: ils ne ſont pas des eſclaves, mais des citoyens accoutumés à la ſervitude, & comme il ne leur faut pas une pleine liberté, il ne leur faut pas auſſi une entière ſervitude. *Tac.*

(6) *Et ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ſes Sujets.* Ce portrait de Séſoſtris eſt celui de Philippe IV, Roi d'Eſpa-

du bien à ſes Sujets, qu'il aimoit comme ſes enfants. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit, qu'on apprenoit toujours quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs & des manières des peuples éloignés. Cette curioſité du Roi fit qu'on nous préſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'ivoire tenant en main un ſceptre d'or; il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une ſageſſe qu'on admiroit ſans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte juſtice, il ſe délaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſavants, ou à converſer avec les plus honnêtes gens, qu'il ſavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ſes Sujets, que je vous dépeindrai tout à l'heure. Quand il me vit, il fut touché da ma jeuneſſe & de ma douleur. Il me demanda ma patrie & mon nom; nous fûmes étonnés de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui répondis: O! grand Roi, vous n'ignorez pas le ſiège de Troye qui a duré dix ans, & ſa ruine qui a coûté tant de ſang à toute la Grèce: Ulyſſe, mon pere, a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette Ville. Il erre ſur toutes les mers ſans pouvoir retrouver l'Isle d'Ithaque qui eſt ſon Royaume: je le cherche; & un malheur ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere & à ma patrie. Ainſi puiſſent les Dieux vous conſerver à vos enfants, & leur faire ſentir la joïe de vivre ſous un ſi bon pere.

Séſoſtris continuoit à me regarder d'un œil de compaſſion; mais voulant ſavoir, ſi ce que je diſois, étoit vrai, il nous renvoya à un de ſes Officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux, qui avoient pris nôtre vaiſ-

Eſpagne, Prince eſtimé pour ſa prudence & ſa ſageſſe, quoiqu'il n'ait pas toujours été heureux dans ſes projets. Il naquit en 1605, & mourut en 1665.

vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs, ou Phéniciens. S'ils ſont Phéniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſogne: ſi au contraire ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoïe dans leur pays ſur un de mes vaiſſeaux; car j'aime la Grèce: pluſieurs Egyptiens y ont donné des loix; je connois la vertu d'Hercule; la gloire d'Achille eſt parvenue juſqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe (7). Mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

(8) L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de nôtre affaire, avoit l'ame auſſi corrompue & auſſi artificieuſe, que Séſoſtris étoit ſincère & généreux. Cet Officier ſe nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous ſurprendre; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion & avec défiance; car les méchants s'irritent contre les bons. Il nous ſépara, & depuis ce tems là je ne ſus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis eſpéroit toujours, qu'en nous queſtionnant ſéparement, il pourroit nous faire dire des choſes contraires; ſur-tout il croyoit m'éblouir par ſes promeſſes flatteuſes, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité; mais il vouloit trouver quelque pretexte de dire au Roi, que nous étions Phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré nôtre innocence & malgré la ſageſſe du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas!

(7) *Ulyſſe*. Le caractere d'Ulyſſe eſt la ſage & prudente diſſimulation d'un Roi, dont la conſtance ne peut être ébranlée par quoi que ce puiſſe être: & la colère d'Achille eſt la colère implacable d'un Prince injuſte & vindicatf.

(8) *L'Officier auquel le Roi renvoya, &c.* Par cet Officier il faut entendre le Duc de Lerme, à qui Philippe IV. donna trop d'autorité. On ne peut guere lui reprocher que de s'être trop confié à ce Miniſtre artificieux & violent.

Helas! à quoi les Rois ſont-ils expoſés? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſés les environnent; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſés ni flatteurs, les bons attendent qu'on les cherche, & les Princes ne ſavent guere les aller chercher. Au contraire, les méchants ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience, pour contenter les paſſions de celui qui régne (9). O! qu'un Roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchants (10)! il eſt perdu, s'il ne repouſſe la flatterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité (11). Voilà les réfléxions que je faiſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois oui dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis (12) avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, diſant: Eh bien! que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la ſervitude? Télémaque répondit: Mon malheur croiſſoit toujours; je n'avois plus la miſérable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la mort; il fallut être eſclave, épuiſer, pour ainſi dire,

(9) Ce que l'on doit admirer dans cet ouvrage, n'eſt pas tant l'excellence du Poëme par la compoſition, que le fond d'honneur, de probité, & de courage qu'on reconnoit dans l'Auteur, de l'avoir oſé compoſer dans le poſte où il étoit, & dans la plus flatteuſe Cour qu'il y ait peut-être jamais eu au monde. Il ne pouvoit pas condamner directement la conduite de la Cour; c'eſt bien aſſez d'avoir entrepris de le faire d'une manière indirecte.

(10) Méchants: *Adulationi fœdum crimen ſervitutis ineſt*. *Tac.* c'eſt-à-dire, la ſervitude & la flatterie ſont les deux compagnes inſéparables. Les Rois ſont trés-ſouvent environnés d'envieux de fourbes, & d'hypocrites.

(11) *La vérité*. Les bons eſprits s'émouſſent & s'abâtardiſſent, quand il n'eſt plus permis de parler, ou d'écrire ſans flatter. *Tac.*

(12) *Oaſis*. Ora horrida & incultis locis circumdata. *Dans la ſolitude d'Oaſis, l'héréſiarque Neſtorius fut exilé, & y mourut.*

re, toutes les rigueurs de la fortune; il ne me restoit plus aucune espérance; & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis, qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi, j'arrivai dans des déserts affreux: on y voit des sables brûlants au milieu des plaines; des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes; & on trouve seulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi des rochers: vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées y sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des Bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à deplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zèle & son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis: je devois succomber dans cette occasion. La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai, que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines; une voix mugissante sortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles; Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toujours été heureux, ne sont guere dignes de l'être; la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, & si tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi, que tu as été foible, pauvre, & souffrant comme eux; prend plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie, & sache

que

que tu ne feras grand qu'autant que tu feras modéré & courageux pour vaincre tes passions (13).

Ces paroles divines entrérent jusqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaître la joïe & le courage; je ne sentis point cette horreur qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme; la sagesse éclairoit mon esprit; je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, & pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du désert; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaiserent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude, je cherchai des livres; car j'etois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit, & le soutenir. Heureux, disois je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violents, & qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir, & l'ennui qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture (14). Heureux ceux qui aiment à lire, & qui

(13) Ces passages ne peuvent être assez loués: ils sont divins. L'Empereur Marc-Antonin dit aussi dans ses réflexions morales: Maximus m'a fait voir qu'il faut être maître de soi-même, & ne se laiser jamais emporter à ses passions.

(14) Louis XIV ne lisoit point: le Duc de Saint-Aignan le dit un jour à M. de la Fontaine, qui en prit occasion de présenter à ce Monarque son Livre des *Amours de Psiché & de Cupidon* pour faire passer, par ce moyen, un trait malin qui est à la page 79 de ce Livre (*édit. de la Haie* 1700.) & qui pouvoit s'entendre du Roi, par rapport au grand nombre de ses Maitresses.

& qui ne ſont point comme moi privés de la lecture! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve, & un peu ridé; une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture; ſa taille étoit haute & majeſteuſe, ſon teint étoit encore frais & vermeil, ſes yeux vifs & perçants, ſa voix douce, ſes paroles ſimples & aimables. Jamais je n'ai vû un ſi vénérable vieillard: il s'appelloit Termoſiris, il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit, étoit un recueil d'Hymnes (*) à l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons, il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, & jamais ſes Hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui faiſoit connoître les hommes, & les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a pas tant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée; auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler; il m'appelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent: Mon père, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme ſemblable à Orphée (*a*), ou à Linus (*b*) étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux

(*) *Un recueil d'Hymnes, de Cantiques, de Chanſons, à l'honneur de Dieu; en Allemand,* Lob-Geſange Gott zu Ehren, *tel que le Cantique de Salomon.* Das hohe Lied Salomonis *c'eſt le mot Grec* ὕμνος *ab* ὑμέω, *en Latin* celebro.

(a) *Orphée étoit fils d'Apollon & de Calliope, une des Muſes. Il excella dans l'art de jouer de la lyre. La Fable a feint que cette lyre fût placée dans le Ciel.*

(b) *Linus étoit auſſi fils d'Apollon & de Terpſichore, ou de Mercure*

ceux de plusieurs excellents Poëtes favorisés des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une eclatante blancheur, & qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter & lécher ses pieds. Les Satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui, les arbres mêmes paroissoient émus; & vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accents. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros, & la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent, que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin, il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses, Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ses flèches. Aussi tôt le Mont-Etna (*c*) cessa de vomir des tourbillons de flammes; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abymes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux (*d*) sort de sa fournaise embrasée; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive suant & couvert de

cure & d'Uranie. Il inventa les vers Lyriques. Il surpassa encore Orphée dans la science de la Musique, puisqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enseignoit à jouer de la lyre, parce qu'il en jouoit mal, ce Héros lui cassa la tête avec cet instrument. Les autres Poëtes feignent, qu'il fut tué à Thèbes par Apollon, pour avoir appris aux hommes à mettre des cordes, au lieu de fil, aux instruments de musique.

(c) Le Mont-Etna. *Les feux que l'Etna vomit, sont assez ordinaires; mais les dégats des années 1536, 1554, 1566, 1579, 1669, & 1692 ont fait plus de bruit dans les Histoires. Les Poëtes ont feint, que Jupiter écrasa le Géant Typhée sous cette montagne, & que Vulcain y tient sa forge.*

(d) *Vulcain furieux.* Ovid. Métam. IV. Fab. 3.

de poussière dans l'assemblée des Dieux; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du Ciel, & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Admète (e). Il jouoit de la flûte, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux, sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale; ils ne savoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages: toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les Bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le Printems se couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît sous ses pas: puis il chantoit les délicieuses nuits de l'Eté, où les zéphyrs rafraîchissent les hommes, & où la rosée désaltère la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'Automne récompense les travaux des Laboureurs; & le repos de l'Hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprés du feu. Enfin, il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes; & le creux vallons, où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux Bergers, quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les Bergers avec leurs flûtes se virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuïent les Palais dorés: les jeux, les ris, les graces, suivoient par tout les innocentes Bergères. Tous le jours étoient des jours de Fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zephyrs, qui se jouoient

(e) *Roi de Thessalie, que sa femme Alceste tira du tombeau où elle entra elle-même.*

ient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'un onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux Bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de flèches les daims & les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des Bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rappellèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon; défrichez cette terre sauvage; faites fleurir comme lui le désert; apprenez à tous ces Bergers quels sont les charmes de l'harmonie; adoucissez les cœurs farouches; montrez-leur l'aimable vertu; faites-leur sentir combien il est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocents que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les soucis cruels qui environnent les Rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les Bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me sentois ému, & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers, & une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les Bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient suspendus & immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons. Il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage; tout y étoit doux & riant: la politesse des habitants sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termosiris étoit Prêtre. Les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les Bergères y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, & portant sur leurs têtes dans des corbeilles les dons sacrés. Après le sacrifice nous faisions un festin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres & de nos brebis,

que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues, & les raiſins: nos ſièges étoient les gazons; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des Palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau: déjà il commençoit un carnage affreux; je n'avois en main que ma houlette; je m'avance hardiment. Le lion hériſſe ſa crinière; me montre ſes dents & ſes griffes, ouvre une gueule sèche & enflammée; ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang & de feu; il bat ſes flancs avec ſa longue queue; je le terraſſe. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, ſelon la coutume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il ſe releva: il pouſſoit des rugiſſements qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin, je l'étouffai entre mes bras, & les Bergers témoins de ma victoire, voulurent que je me revetiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos Bergers, ſe répandit dans toute l'Egypte; il parvint même juſqu'aux oreilles de Séſoſtris. Il ſut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces deſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes; & tout ce qui peut inſtruire les hommes; touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, & découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice: il le condamna à une priſon perpétuelle, & lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſsédoit injuſtement. O! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au deſſus du reſte des hommes! ſouvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux (15): on eſt envi-

(15) *On eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande.* L'Auteur avoit en vûe ici, outre le Duc de Lerme, Miniſtre de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, le Marquis de Louvois, qui ne laiſſoit point approcher de la perſonne du Roi, & n'accordoit aucune audience que l'on n'eût

environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande; chacun est intéressé à le tromper: chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richesses qu'il donne: on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs, on le flatte & on le trahit.

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, & résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux & des troupes pour délivrer Pénélope de tous ses amants. La flotte étoit déjà prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son Royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sesostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement, & sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte; chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Les vieillards, levant les mains au Ciel, s'écrioient: jamais l'Egypte n'eut un si bon Roi, jamais elle n'en aura de semblable. O Dieux! il falloit, ou ne le montrer pas aux hommes, ou ne le leur ôter jamais! pourquoi faut il que nons survivions au grand Sésostris? Les jeunes gens disoient: l'espérance de Egypte est détruite, nos pères ont été heureux de passer leur vie sous un si bon Roi: pour nous, nous ne l' avons vû que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funérailles du Roi, pendant quarante jours, les peuples les plus reculés y accouroient en foule. Chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sésostris: chacun vouloit en

con-

n'eût auparavant concerté avec lui ce qu'on avoit à dire à Sa Majeste. Il étoit dur, féroce, impitoyable, & vendoit chérement les graces qu'il faisoit obtenir

conſerver l' image: pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c' eſt que ſon fils Bocchoris n' avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la glorie. La grandeur de ſon père avoit contribué à le rendre ſi indigne de règner. Il avoit été nourri dans la molleſſe & dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croyant qu' ils n' étoient faits que pour lui, & qu' il étoit d' une autre nature qu' eux. Il ne ſongeoit qu' à contenter ſes paſſions, qu' à diſſiper les tréſors immenſes que ſon pare avoit ménagés avec tant de ſoin, qu' à tourmenter les peuples, & qu' à ſucer le ſang des malheureux; enfin, qu' à ſuivre le conſeil flatteur des jeunes inſensés qui l' environnoient, pendant qu' il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon père. C' étoit un monſtre, & non pas un Roi, toute l' *Egypte gémiſſoit*; & quoique le nom de *Séſoſtris, ſi cher aux Egyptiens*, leur fît ſupporter *la* conduite lâche & cruelle de ſon *fils*, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du trône ne pouvoit long-tems régner.

Il ne me fut plus permis d' eſpérer mon rétour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer, auprés de Peluſe (*f*), où nôtre embarquement devoit ſe faire, ſi Séſoſtris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l' adreſſe de ſortir de priſon, & de ſe rétablir auprès du nouveau Roi: il m' avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe. Tout ce que Termoſiris m' avoit prédit & tout ce que j' avois entendu dans la caverne, ne me par iſſoit plus qu' un ſonge. J' étois abymé dans la plus amère douleur: je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j' étois priſonnier. Souvent je

(f) Peluſe. *Ville d' Egypte ſur l' embouchure la plus orientale du Nil: on la nomme préſentement* Belbais.

je m'occupois à conſidérer des vaiſſeaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être briſés contre les rochers ſur leſquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur ſort. Bientôt, diſois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas! je ne puis eſpérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaiſſeaux, La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient: l'onde étoit écumante ſous les rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus: j'appercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayés, qui couroient aux armes, & d'autres qui ſembloient aller au devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaiſſeaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'Isle de Cypre; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté ſur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent diviſés entr'eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé Bocchoris avoit par ſes violences cauſeé une révolte de ſes ſujets, & allumé la guerre civile (16). Je fus, du haut de cette tour, ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur ſecours les étrangers, après avoir favoriſé leur deſcente, attaquèrent les autres Egyptiens, qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les ſiens par ſon exemple il paroiſſoit comme le Dieu Mars; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui; les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais, & écumant, à peine pouvoient elles paſſer ſur des tas de corps morts écraſés.

Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fière, avoit dans ſes yeux la fureur & le déſeſpoir. Il ètoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche; ſon courage le pouſſoit au hazard, & la ſageſſe ne modéroit point ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux

(16) *La guerre civile.* Un obéiſſance forcée, ne ſont jamais commandement injuſte, & une mais de longue durée. *Tac.*

maux qui la menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit les plus grand besoin. Ce n' étoit pas qu' il manquât de génie, ses lumières egaloient son courage; mais il n' avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses maîtres avoient empoisonné, par la flatterie, son beau naturel. Il étoit enivré de sa puissance & de son bonheur; il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux; la moindre résistance enflammoit sa colère. Alors il ne raisonnoit plus; il étoit comme hors de lui-même; son orgueil furieux en faisoit une bête farouche: sa bonté naturelle, & sa droite raison l' abandonnoient en un instant; ses plus fidèles serviteurs éoient réduits à s' enfuir: il n' aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-tems la valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis; mais enfin il fut accablé. Je le vis perir; le dard d'un Phénicien perça sa poitrine; les rênes lui échappèrent des mains, il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l' Isle de Cypre lui coupa la tête; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l' armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d' avoir vû cette tête qui nageoit dans le sang, le yeux fermés & éteints, ce visage pâle & défiguré, cette bouche entr' ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe & menaçant, que la mort même n' avoit pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux; & si jamais les Dieux me faisoient régner, je n' oublierois point, aprés un si funeste exemple, qu' un Roi n' est digne de commander, & n' est haureux dans la puissance, qu' autant qu' il la soumet à la raison (17). Eh! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public; de n' être le maître de tant d' hommes que pour les rendre malheureux!

(17) *A la raison.* La raison fin des choses, & *gouverne l'* connoit le commencement & la *Univers.*

Fin du second Livre.

SOMMAIRE DU LIVRE TROISIE'ME.

TE'LE'MAQUE raconte que le Successeur de Becchoris, rendant tous les prisonniers Tyriens, lui même Télémaque fut emmené avec eux à Tyr, sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la flotte Tyrienne: que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice: qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur le règles du Commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien, pour aller par l'Isle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire pendre: qu'alors il étoit sur le point de périr; mais qu'Astarbé, maîtresse du Tyran, l'avoit sauvè, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.



LIVRE TROISIÈME.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénûment les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le sage Mentor. Elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, & qui paroissoit avoir si bien profité des imprudences pour se rendre sage, prévoyant, & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque; il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la parte avec tant de raison.

Télémaque reprit ainsi son discours: Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fidèles au Roi, étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres: on établit un autre Roi nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'Isle de Cypre se retirèrent après avoir fait alliance avec le nou-

nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers Phéniciens; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, & l'espérance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable remplissoit déjà nos voiles; les rameurs fendoient les ondes écumantes; la vaste mer étoit couverte de navires; les mariniers poussoient des cris de joie; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous; les collines & les montagnes s'applanissoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le Ciel & l'eau, pendant que le Soleil qui se levoit, sembloit faire sortir de la mer ses feux étincelants; ses rayons doroient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horizon; & tout le Ciel peint d'un sombre azur nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoissoit. Narbal, qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il? Je ne suis point de Phénicie, lui dis-je; mais les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien: c'est sous ce nom que j'ai long-tems souffert; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal? Je lui parlai ainsi: je suis Télémaque, fils d'Ulysse, Roi d'Itaque en Grèce; mon pere s'est rendu fameux entre tous les Rois qui ont assiégé la ville de Troye: mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs pays; la fortune me persécute comme lui. vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, & de retrouver son pére.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne sai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel, & qui n'est point dans le commun des hommes. Il étoit naturellement sincère & généreux: il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirèrent, pour me sauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je n saurois en douter. La douceur & la vertu, peintes su vôtre visage, ne me permettent pas de me défier de vous : je sens même que les Dieux que j'ai toujours servis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime aussi, comme si vous étiez mon fils : je vous donnerai un conseil salutaire, & pour récompense, je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire sur les choses, que vous voudrez me confier. Quoique je sois si jeune, j'ai déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret ? & encore plus de ne trahir jamais sous aucun prétexte le secret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoûtumer au secret dans une si grande jeunesse ? je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, & sans laquelle tous les talents sont inutiles.

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siège de Troye, il me prit sur ses genoux, & entre ses bras; (c'est ainsi qu'on me l'a raconté). Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre; O mon fils! que les Dieux me préservent de te revoir jamais; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence a eclorre; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère & aux miens, si tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis ! continua-t-il, je vous laisse ce fils, qui m'est si cher; ayez soin de son enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie, enseignez-lui à se vaincre; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère, & fidèle à garder le secret. Quiconque est capable de mentir (1), est indigne d'être compté au nom-

(1) *Mentir.* Nullum men- dacio pretium. *Tac.*

nombre des hommes; & quiconque ne ſait pas ſe taire eſt indigne de gouverner (2).

Je vous rapporte ces paroles, parce qu' on a eu ſoi de me les répéter ſouvent, & qu'elles ont pénétré ju qu' au fond de mon cœur : je me les redis ſouvent à mo même. Les amis de mon père eurent ſoin de m' exerce de bonne heure au ſecret. J' étois encore dans la plu tendre enfance, & ils me confioient déja toute les peine qu' ils reſſentoient, voyant ma mère expoſée à un gran nombre de temeraires qui, vouloient l' épouſer. Ain on me traitoit dès-lors comme un homme raiſonnabl & ſûr. On m' entretenoit ſouvent des plus grandes a faires; on m' inſtruiſoit de ce qu' on avoit réſolu pou écarter les prétendants. J' étois ravi qu' on eût en mo cette confiance . Par-là, je me croyois déjà un homm fait. Jamais je n' en ai abuſé; jamais il ne m' eſt échap pé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret Souvent les prétendants tâchoient de me faire parler eſpérant qu' un enfant qui auroit vû ou entendu quel que choſe d' important, ne ſauroit pas ſe retenir: mai je ſavois bien leur répondre ſans mentir, & ſans leu apprendre ce que je ne devois point dire.

Alors Narbal me dit: vous voyez, Télémaque, la puiſſance des Phéniciens. Ils ſont redoutables à toutes les Nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu' ils font juſqu' aux colonnes d' Hercule (*a*) leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſants. Le grand Roi Séſoſtris, qui n' auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre, avec ſes armées qui avoient con-quis tout l'Orient; il nous impoſa un tribut que nous n' avons pas long-tems payé. Les Phéniciens ſe trou-voient trop riches & trop puiſſants pour porter patiem-ment

(2) *Gouverner*. Le ſilence eſt l'ame de toutes les affaires.

(a) *Les colonnes d' Hercule ſont les montagnes de Calpé & d' Abila au Détroit de Gibraltar, où l' Océan entre dans la mer Méditerranée, & où Hercule borna ſes voyages. Et elles ſont ainſi nommées, parce qu' elles paroiſſent de loin comme deux colonnes, aux yeux des voyageurs.*

ment le joug de la servitude: nous reprîmes nôtre liberté. La mort ne laissa pas à *Sésostris* le tems de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse, encore plus que de sa puissance; mais sa puissance passant entre les mains de son fils, dépourvu de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans nôtre pays pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur secours pour les délivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle glorie ajoutée à la liberté & à l' opulence des Pheniciens!

Mais, pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Télémaque! craignez de tomber par les mains de Pigmalion nôtre Roi (*b*). Il les a trempées (3) ces mains cruelles dans le sang de Sichée, mari de Didon (*c*), sa sœur. Didon pleine de desirs de la vengeance, s' est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté, l'ont suivie: elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe Ville, qu' on nomme Carthage (*d*). Pigmalion tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable & odieux à

ses

(b) *Pigmalion, Roi de Tyr, fils de Margenus, ou Methrés, auquel il succéda, étant averti des trésors incroyables de Sichée, son oncle, le fit mourir, & d'abord après, Didon sortit du Royaume. Co fut l'an. 907, avant l'Ere chrétienne.*

(3) *Il les a trempées*, Un savant Professeur de l' Université de Leipsick, M. Christ, a traduit la fameuse Epigramme d'Ausone en deux vers François, le plus heureusement du monde: voici le Latin, & la traduction;

Infelix Dido nulli bene nupta maritto!
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Didon, que tres maris te causent de douleurs!
L'un meurt, tu prends la suite; l'autre fuit, & tu meurs.

(c) *Didon étoit fille de Bélus, Roi de Tyr, & de Sidon. Pigmalion fit mourir son mari Sichée pour avoir ses richesses.*

(d) *Cette Ville, bâtie sur la côte d'Afrique, vis-à-vis de Rome, dont elle étoit la rivale, fut ruinée par Scipion l'Africain.*

ſes Sujets (4). C'eſt un crime à Tyr, que d'avoir de
grands biens. L'avarice le rend défiant, ſoupçonneux
cruel; il perſécute les riches, & il craint les pauvres.
C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de
la vertu? car Pigmalion ſuppoſe que les bons ne peu
vent ſouffrir ſes injuſtices & ſes infamies. La vertu le
condamne; il s'aigrit & s'irrite contr'elle. Tout l'agi
te, l'inquiète, le ronge; il a peur de ſon ombre; i
ne dort ni nuit ni jour: les Dieux, pour le confondre
l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouir. Ce qu'il cher
che pour être heureux, eſt préciſement ce qui l'empê
che de l'être; il regrette tout ce qu'il donne, & crain
toujours de perdre. Il ſe tourmente pour gagner. O
ne le voit preſque jamais; il eſt ſeul, triſte, abatt
au fond de ſon Palais: ſes amis mêmes n'oſent l'abor
der, de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terri
ble tient toujours des épées nues & des piques levée
autour de ſa maiſon. Trente chambres qui ſe commu
niquent les unes aux autres, & dont chacune a un
porte de fer avec ſix gros verrouils, ſont le lieu où i
ſe renferme. On ne ſait jamais dans laquelle de ce
chambres il couche (5), & on aſſure qu'il ne couch
tous

(4) Pigmalion eſt dépeint comme un mauvais Politique. Un prince chancelant ſur ſon Trône, ne peut avoir de plus ferme appui que ceux qui ſe ſont enrichis par des voies légitimes. On ſait la ruſe de ce Roi d'Angleterre, ſi vantée par Comines. Ce Prince craignant que le parlement ne ſe déclarât pour ſon Compétiteur, emprunta ſecrétement des ſommes conſidérables des principaux membres de cette Aſſemblée. Ils ne penſerent plus à changer de maitre quand ils virent qu'ils ne pouvoient perdre leur Roi ſans perdre une partie de leur fortune.

(5) *On ne fait jamais dans laquelle de ces chambres il couche.* Ceci eſt un trait de la vi d'Olivier Cromvvel, déclar Protecteur d'Angleterre, aprè la mort de Charles I. Ce Ty ran, qui couvroit d'un bea nom toutes ſes violences, étoi comme Pigmalion, inquiet cruel, défiant. Craint de tou le monde, il craignoit auſſi tou le monde à ſon tour. Il avoi dans ſon Palais de VVhiteha pluſieurs chambres, dans leſ quelles il couchoit alternative ment. Cependant il mourut d ſa mort naturelle au mois de Se ptembre 1658, après avoir long tems gouverné l'Angleterre ſou le titre de Protecteur, avec plu d'autorité que ſous celui de Roi

jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joïe, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un âpre & farouche; ils ſont ſans ceſſe errants de tous côtés (6). Il prête l'oreille au moindre bruit, & ſe ſent tout ému; il eſt pâle, défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toujours ridé. Il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſements, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent: ſes enfants loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur; il en a fait ſes plus dangereux ennemis: il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré: il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé, qui ne voit pas que la cruauté, à laquelle il ſe confie, le fera perir! Quelqu'un de ſes domeſtiques auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi, je crains les Dieux; quoi qu'il m'en coûte, je ſerai fidèle au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimarois mieux qu'il me fît mourir, que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque! gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulyſſe: il eſpéreroit qu'Ulyſſe retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter, & il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit racconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe pût rendre auſſi miſérable que Pigmalion me le paroiſſoit.

Surpris d'un ſpectacle ſi affreux, & ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même: voilà un homme qui n'a cher-

(6) Cette deſcription n'eſt point outrée: elle paroit copiée d'aprés ce que l'Hiſtoire Gréque rapporte de Denis de Syracuſe. Les terreurs accompagnent le crime, la ſécurité ſuit la vertu. On n'a jamais vû de Tyran tranquille ſur le Trône.

cherché qu'à se rendre heureux ; il a cru y parveni
par les richesses & par une autorité absolue ; il possèd
tout ce qu'il peut desirer, & cependant il est misérabl
par ses richesses & par son autorité même. S'il étoi
Berger, comme je l'étois naguère (*), il seroit aussi heu
reux que je l'ai été ; il jouiroit des plaisirs innocents d
la campagne, & en jouiroit sans remords. Il ne crai
droit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes, i
en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses
qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'o
y toucher ; mais il jouiroit librement des fruits de l
terre, & ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet hom
me paroît faire tout ce qu'il veut ; mais il s'en fau
bien qu'il le fasse. Il fait tout ce que veulent ses pa
sions féroces ; il est toujours entraîné par son avarice
par sa crainte, & par ses soupçons. Il paroît être ma
tre de tous les autres hommes ; mais il n'est pas maîtr
de lui-même : car il a autant de maîtres & de bou
reaux, qu'il a de desirs violents.

Je raisonnois ainsi de Pigmalion sans le voir ; car o
ne le voyoit point, & on regardoit seulement ave
crainte ces hautes tours, qui étoient nuit & jour ento
rées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme e
prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois c
Roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si a
fable, si curieux de voir les étrangers, si attentif
écouter tout le monde, & à tirer du cœur des homm
la vérité qu'on cache aux Rois. Sésostris, disois je, r
craignoit rien, & n'avoit rien à craindre, il se mo
troit à tous ses Sujets, comme à ses propres enfant
Celui-ci craint tout, & a tout à craindre. Ce mécha
Roi est toujours exposé à une mort funeste, même da
son Palais inaccessible, au milieu de ses Gardes :
con-

(*) *Comme je l'étois naguère.* Cette façon de parler est du tems de M. Vaugelas. Voyez les Observations de l'Académie Françoise sur ses Remarques, *Liv. II. pag. 67.* mais elle a vieilli depuis, de sorte c à la moderne, il faut dir *Comme je l'étois il n'y a p long-tems.* Voyez M. de la To che, dans l'Art de bien parle *Liv. II, pag. 354.*

contraire, le bon Roi Sésostris étoit en sûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans sa maison environné de sa famille.

Pigmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Isle de Cypre, qui étoient venues secourir les siennes, à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté: il me fit passer en revûe parmi les soldats Cypriens; car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. (7) Le défaut des Princes trop faciles & inappliqués, est de se livrer, avec une aveugle confiance, à des favoris artificieux & corrompus (8). Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens. Il ne savoit point discerner les hommes droits & simples, qui agissent sans déguisement: aussi n'avoit-il jamais vû de gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vû depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie, & de vices affreux déguisés sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes, sans exception, comme s'ils eussent été masqués. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincére sur la terre: ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux (9). Quand il trouvoit un homme faux

(7) *Le défaut des Princes trop faciles & inappliqués, est de se livrer, avec une aveugle confiance, à des favoris artificieux & corrompus.* On ne peut mieux peindre ce que fit Louis XIV. qui voulant avoir la gloire de tout faire par lui-même, se livra néanmoins aveuglément à ses Ministres qui faisoient tout sous son autorité. Il se contenta de certains dehors dont il ne sortit presque jamais. Il se fit bien servir par ses Ministres; mais ils le rendirent infidèle dans ses Traités, & lui inspirèrent que tout le bien de ses Sujets lui appartenoit; il crut en user encore avec beaucoup de modération, que de n'en prendre que ce qu'il en prenoit.

(8) *Corrompus.* Pour faire plaisir aux Favoris corrompus, les flatteurs appliquent les plus ordinaires moyens de la flatterie, & de la calomnie, pour perdre les autres. *Tac.*

(9) Un mauvais Prince ne sauroit trouver que des Ministres encore pires. Un homme

faux & corrompu, il ne se donnoit pas la peine d'en chercher un autre, comptant qu' un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchants les plus déclarés, parce qu' il les croyoit aussi méchants, & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'echappai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert; il lui en eût coûté la vie & à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable; mais les vents contraires nous retinrent assez long tems à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens, si célèbres chez toutes les Nations connues. J'admirois l'heureuse situation de cette grande Ville, qui est au milieu de la mer dans une Isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilitè, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui se touchent presque; enfin, par la douceur de son climat: car les montagnes mettent cette côte a l'abri des vents brûlants du Midi; elle est rafraîchie par le vent du Nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues & va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front; de fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, & qui portent leurs branches épaisses jusques vers les nues: cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est-là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent; les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au dessous de ces pâturages le pied de le montagne qui est comme un jardin: le Printems & l' Automne y rè-

gnent

de proibité ne sauroit se prêter au crime, & la plus coupable de toutes les injustices, c'est de se rendre le Ministre des injustices d'autrui.

gnent ensemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le souffle empesté du Midi qui sèche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprés de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'Isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande Ville semble nager au dessus des eaux, & être la Reine de toute la mer. Les Marchands y abordent de toutes les parties du Monde, & ses habitants sont eux-mémes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'Univers. Quand on entre dans cette Ville, on croit d'abord, que ce n'est point une Ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la Ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands moles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port, où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'effacer: on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades (*e*); & ils ont même pénétré dans le vaste Océan, qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la Mer Rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des Isles inconues de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magni-

fique

(e) *Gades ou Gadire, aujourd'hui Cadix, est une Isle de l'Espagne Bétique, voisine du Continent, vis-à-vis du port de Mnestée, à mille dix neuf lieues de Tyr; elle fut bâtie par les Tyriens, & c'est une de leurs plus anciennes colonies.*

fique de cette grande Ville, où tout étoit en mouve-ment. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs & curieux, qui vont cher-cher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, à ranger leurs magasins & à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les Negociants étrangers (10). Les femmes ne cessent jamais ou de filer des laines, ou de faire des desseins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les au-tres peuples. Vous le voyez, me répondit-il: la situa-tion de Tyr est heureuse pour le commerce; c'est nôtre Patrie qui à la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les prémiers, (s'il en faut croire ce qu'on racconte de la plus obscure antiquité) qui dompterent les flots long-tems avant l'âge de Typhis & des Argonautes (*f*) tant vantés dans la Grèce. Ils fu-rent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues & des tempêtes, qui sondèrent les abymes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Egy-ptiens & des Babyloniens: enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont in-dustrieux, patients, laborieux, propres, sobres & mé-nagers; ils ont une exacte police, ils sont parfaitement d'ac-

(10) Cette description de la ville de Tyr, qu'on vient de lire, est une peinture naturelle d'Amsterdam, qui lui ressemble en tout, si même elle ne la sur-passe en richesses, comme par l'étendue de son commerce. L'on n'a eu en vûe, que d'exciter par là l'emulation des François, en faisant voir que toutes ces cho-ses étoient négligées dans le Royaume.

(*f*) *Les Argonautes étoient les Héros de la Grèce, qui allerent en Cholchos avec Jason, pour enlever la Toison d'or. Leur vaisseau avoit été construit en Thessalie, par les mains mêmes de Pallas. Tiphis en étoit le Pilote & leur vaisseau se nommoit Argos.*

d'accord entr'eux; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers (11).

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division & la jalousie se mettoient entr'eux; s'ils commençoient à s'amollir (12) dans les délices & dans l'oisiveté; si les premiers de la Nation méprisoient le travail & l'économie (13); si les Arts cessoient d'être en honneur dans leur Ville (14); s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant soit peu les règles d'un commerce libre; s'ils nègligeoient leur Manufactures (15), & s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans sons genre, vous verriez bientot tomber cette puissance que vous admirez.

Mais

(11) Ceci est encore un portrait naturel des *Hollandois*; & *ce qui suit est une belle leçon pour leur apprendre ce qu'ils doivent craindre*, comme il est une peinture de ce qui est arrivé aux François.

(12) *S'ils commençoient à s'amolir, &c.* Le luxe & la mollesse avoient commencé a ruiner la France, où les biens des plus grands Seigneurs suffisoient à peine pour les dépenses de leurs ameublements & de leurs équipages.

(13) Les Nations barbares méprisent les Arts, & c'est sans doute parce que nous en descendons que nous les croyons incompatibles avec la noblesse. Rien ne dégrade moins l'homme que le travail; mais quand l'esprit y a autant de part que le corps, ce travail illustre ennoblit en quelque manière un grand Artisan; les noms des Mirons, des *Policlètes*, des Phidiasses seront *toujours en honneur* dans l'Histoire.

(14) *Si les Arts cessoient d'être en honneur*. Comme les Tailles devinrent personnelles & arbitraires dans le Royaume, & que l'on taxa l'aise & l'industrie, les Arts étoient négligés, & les Artisans ne se mettoient pas en peine de paroître habiles, croyant se rédimer par-là des contributions dont on les chargeoit.

(15) *S'ils négligeoient leurs Manufactures*. La proscription des Réformés de France ayant donné lieu à l'établissement de quantité de Manufactures hors du Royaume, come celles des Etoffes de soie, les villes de Lyon, de Tours, en ont souffert un préjudice irréparable.

Mais expliquez-moi, lui difois-je, les vrais moyen d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Fai tes, me répondit-il, comme on fait ici: recevez bien & facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dan vos ports la fureté, la commodité, la liberté entière ne vous laiffez jamais entraîner ni par l'avarice, n par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup e de ne vouloir jamais trop gagner, & de favoir perdr à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers fouffrez même quelque chofe d'eux: craignez d'excite la jaloufie par vôtre hauteur: foyez conftant dans l règles du commerce; qu'elles foient fimples & facile accoutumez vos peuples à les fuivre inviolablement puniffez févérement la fraude, & même la négligen ou le fafte des (16) Marchands, qui ruinent la con merce en ruinant les hommes qui le font. Sur-tout n entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tou ner felon vos vûes. Il eft plus convenable que le Pri ce ne s'en mêle point, & qu'il en laiffe tout le prof à fes Sujets qui en ont la peine; autrement il les d couragera. Il en tirera affez d'avantages par le grand richeffes qui entreront dans fes Etats. Le commerce e comme certaines fources; fi vous voulez détourner leu cours, vous le faites tarir. Il n'y a que le profit la commodité qui attirent les étrangers chez vous. vous leur rendez le commerce moins commode & moi utile, ils fe retirent infenfiblement, & ne revienne plus, parce que d'autres peuples profitant de vôtre in prudence, les attirent chez eux, & les accoutument fe paffer de vous. Il faut même vous avouer, que d puis quelque tems la gloire de Tyr eft bien obfcurci O! fi vous l'aviez vûe, mon cher Télémaque, ava le règne de Pigmalion, vous auriez été bien plus éto né.

(16) Un grand commerce introduit le luxe, & le luxe en fe répandant parmi le peuple, détruit prefque toujours ce grand commerce. La politique Romaine avoit voulu parer à cet inconvénient par les loix fompt aires, mais elles furent le p mal obfervées; il n'y av pas toujours des Catons pc Cenfeurs.

né. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pigmalion craint tout & des êtrangers, & de ses Sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant nôtre ancienne coutume, ses ports à toutes les Nations les plus éloignées dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les Marchands; & pour confisquer leur marchandises. Il inquiète les Marchands qu'il croit les plus opulents: il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts; il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr qui leur êtoit autrefois si connu; & si Pigmalion ne change de conduite, nôtre gloire & nôtre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal, comment les Tyriens s'étoient rendus si puissants sur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux, & nous les réservons avec soin pour cet usage; on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pu trouver ces ouvriers? Il me répondit: ils se sont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les Arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection; car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux Arts, ausquels les grandes récompenses sont attachées (17).

Ici-

(17) Cicéron dit que la gloire est la nourrice des Arts, mais

Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissen dans les Arts & dans les Sciences utiles à la navigation. On considère un bon Géomètre ; on estime for un habile Astronome ; on comble de biens un Pilot qui surpasse les autres dans sa fonction, on ne mépris point un bon Charpentier ; au contraire, il est bie payé & bien traité : les bons rameurs même ont des ré compenses sûres & proportionnées à leur service (18, on les nourrit bien ; on à soin d'eux quand ils son malades ; en leur absence, on a soin de leurs femmes & de leurs enfants. S'ils périssent dans un naufrage, o dédommage leur famille ; on renvoïe chez eux ceux qu ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'o en veut. Le père est ravi d'élever son fils dans un bon métier, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte d lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages & à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène le hommes sans contrainte par la récompense & par le bo ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien : la soumissio des inférieurs ne suffit pas : il faut gagner les cœurs, faire trouver aux hommes leur avantage dans les cho ses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours Narbal me mena visiter tous l magasins, les arsenaux, & tous les métiers qui serven à la construction des navires. Je demandois le déta des moindres choses, & j'écrivois tout ce que j'avo appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile

Cependant Narbal qui connoissoit Pigmalion, & q m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, cra gnant que je ne fusse découvert par les espions du Ro qui alloient nuit & jour par toute la Ville : mais l vents ne nous permettoient pas encore de nous emba quer. Pendant que nous étions occupés à visiter curie sement

on peut dire qu'en ce point les récompenses vont de pair avec la gloire, si elles ne la précèdent ; les hommes vulgaires n'aimeront jamais assez la vertu pour se contenter d'un mérite stérile.

(18) A Athénes, ceux q excelloient dans quelque Ar ou qui rendoient quelques se vices à la République, étoie entretenus dans le Prytané l'on avoit attaché beaucou de gloire à cette récompens

ſement le port, & à interroger divers Marchands, nous vîmes venir à nous un Officier de Pigmalion, qui dit à Narbal: le Roi vient d'apprendre d'un des Capitains des vaiſſeaux qui ſont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui paſſe pour Cyprien; le Roi veut qu'on l'arréte, & qu'on ſache certainement de quel pays il eſt; vous en répondrez ſur vôtre téte. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus prés les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la conſtruction d'un vaiſſeau preſque neuf, qui étoit, diſoit-on, par cette proportion exacte de toutes ſes parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vû dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit reglé cette proportion.

Narbal ſurpris & effrayé, répondit: je vais chercher cet étranger qui eſt de l'Isle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vûe cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévû, me dit-il, mon cher Télémaque; nous ſommes perdus. Le Roi, que ſa défiance tourmente jour & nuit, ſoupçonne que vous n'êtes pas de l'Isle de Cypre; il ordonne qu'on vous arrête; il me veut faire périr, ſi je ne vous mets entre ſes mains. Que ferons-nous? O Dieux! donnez nous la ſageſſe pour nous tirer de ce pèril. Il faudra, Télémaque, que je vous mène au Palais du Roi. Vous ſoutiendrez que vous êtes Cyprien de la Ville d'Amathonte (19), fils d'un Statuaire de Venus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois vôtre père, & peut-être que le Roi, ſans approfondir davantage, vous laiſſera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de ſauver vôtre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal: laiſſez périr un malheureux que le deſtin veut perdre; je ſçais mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me réſoudre à mentir. Je ne ſuis point Cyprien, & je ne ſaurois dire que je le ſuis. Les Dieux voient

(19) Amathonte, ou Amathuſe, ancienne Ville de l'Isle de Cypre; aujourd'hui elle eſt ſous la domination des Turcs depuis l'an. 1570.

voient ma sincérité ; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent ; mais je ne veux point la sauver par un mensonge (20).

Narbal me répondit : ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent : les Dieux mêmes ne peuvent le comdàmner : il ne fait aucun mal à personne ; il sauve la vie à deux innocents ; il ne trompe le Roi, que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de blesser la Religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité, offense les Dieux, & se blesse soi-même ; car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposèr ce qui est indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sauront bien nous delivrer. S'ils veulent nous laisser pèrir, nous serons en mourant les victimes de la vérité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie : la mienne n'est déjà que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal ! pour qui mon cœur s'attendrit. Falloit-il que vôtre amitiè pour un malheureux étranger vous fût si funeste !

Nous demeurâmes long-tems dans cette espèce de combat : mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre Officier du Roi qui venoit de la part d'Astarbé (21). Cette femme étoit

(20) Les grandes ames ne trouveront pas cette morale au dessus de leur portée. C'est faire trop de cas de la vie, dit un Ancien, que de la conserver aux dépens de la vertu. Cette morale est admirable & tout-à-fait opposée à celle des Jésuites que l'on a en vûe de combattre ici ; comme le Roi avoit été élevé selon les maximes de la dernière, l'Auteur montre par là à son elève, que ce n'étoit ni sur les principes ; ni sur exemple de son aïeul qu'il devoit se régler.

(21) Ce portrait est celui de la Marquise de Montespan, nommée Françoise Athenaide de Rochechouart, que Louis XIV. enleva à son mari. Elle étoit belle, enjouée, flatteuse, insinuante ; mais ambitieuse, cruelle, vindicative, & capable des plus grands excès. Le Roi quitta pour elle la Reine son épouse.

Cette

étoit belle comme une Déesse; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit; elle étoit enjouée, flatteuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirènes, un cœur cruel & plein de malignité: mais elle savoit cacher ses sentiments corrompus par un profond artifice. Elle avoit sçu gagner le cœur de Pigmalion par sa beauté, par son esprit, par la douce voix, & par l'harmonie de sa lyre (22). Pigmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui ètoit guere moins funeste que son infame avarice: mais quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ses vrais sentiments, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le souffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottants sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe; enfin, qu'à chanter ses amours sur la lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roi. Astarbé se sen-

Cette Maitresse ambitieuse étant moins attachée à la personne du Roi, qu'à l'éclat de sa Couronne, remplit toute la Cour de trouble, quand le Monarque la voulut quitter pour Mademoiselle de Fontange. Elle menaça de déchirer aux yeux du Roi les enfants qu'elle avoit eus de lui, & fut soupçonnée d'avoir fait empoisonner la nouvelle Favorite qui l'avoit supplantée par sa beauté. Elle reprocha au Roi qu'il sentoit mauvais, &c.

(22) De sa lyre *Ancien instrument de musique, qu'on met entre les mains d'Apollon: il est de figure presque circulaire, & il a un petit nombre de cordes, qu'on pince avec les doigts; il est fait de coquille de Tortue. On en voit plusieurs figures differentes dans les marbres, & dans les médailles de l'antiquité.*

ſentant mépriſée, s'abandonna à ſon reſſentiment. Dan
ſon déſeſpoir elle s'imagina pu'elle pouvoit faire paſſe
Malachon pour l'étranger que le Roi faiſoit chercher
& qu'on diſoit qui étoit venu avec Narbal. En effe
elle le perſuada à Pigmalion, & corrompit tous ceux
qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit poin
les hommes vertueux, & qu'il ne ſavoit point les di
ſcerner, il n'étoit environné que de gens intéreſſés
artificieux, prêts à exécuter ſes ordres injuſtes & ſan
guinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aſtar
bé, & ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur d
déplaire a cette femme hautaine qui avoit toute ſa con
fiance. Ainſi Malachon, quoique connu pour Crétoi
dans toute la ville, paſſa pour le jeune étranger qu
Narbal avoit emmené d'Egypte; il fut mis en priſon

Aſtarbé qui craignoit que Narbal n'allât parler a
Roi, & ne découvrît ſon impoſture, envoya en dili
gence à Narbal cet Officier, qui lui dit ces paroles
Aſtarbé vous défend de découvrir au Roi quel eſt vôtr
étranger; elle ne vous demande que le ſilence, & e
le ſaura bien faire en ſorte que le Roi ſoit content d
vous: cependant hâtez-vous de faire embarquer ave
les Cypriens le jeune étranger que vous avez emmen
d'Egypte, afin qu'on ne le voïe plus dans la Ville
Narbal ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mien
ne, promit de ſe taire; & l'Officier ſatisfait d'avoi
obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre com
pte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieu
qui récompenſoient nôtre ſincerité, & qui ont un ſoi
ſi touchant de ceux qui hazardent tout pour la vertu
Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avaric
& à la volupté. Celui qui craint avec tant d'exce
d'étre trompé, diſions-nous, merite de l'étre, & l e
preſque toujours groſſiérement. Il ſe defie des gens d
bien, & s'abandonne à des ſcélérats: il eſt le ſeul qu
ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pigmalion, il eſt le j
uet d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſ
ſervent du menſonge des méchants pour ſauver le

bons

bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypre. Les Dieux se déclarent, s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en sûreté: fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous! Mais un destin sévère m'attache à cette malheureuse patrie ; il faut souffrir avec elle : peut-être faudrat- il être enseveli dans ses ruines: n'importe; pourvu que je dise toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux, qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder les plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure & sans tache jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénélope, délivrez-la de ses téméraires Amants; que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse, & qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse. Mais dans vôtre bonheur souvenez-vous du malheureux Narbal, & ne cesses jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau ; il demeura sur le rivage ; & quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troisième Livre.

SOM-

SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIE'ME

Calypso interrompe Télémaque, pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses Aventures, & lui conseille de les achever, puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant sa navigation, depuis Tyr jusqu'en l'Isle de Cypre, il avoit eu un songe, où il avoit vû Vénus & Cupidon, contre qui Minerve le protégeoit; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Menter qui l'exhortoit à fuir l'Isle de Cypre: qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyés dans le vin étoient hors d'état de se sauver: qu'à son arrivée dans l'Isle, il avoit vû avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant alors au même lieu, avoit réuni les deux Grecs & les avoit embarquées dans son vaisseau pour les mener en Crête; & dans ce trajet, ils avoient vû le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.



LIVRE QUATRIEME.

CAlypſo qui avoit été juſq'à ce moment immobile & tranſportée de plaiſir en écoutant les Aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici; tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joïe. Goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore avec ſes doigts de roſes entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil ſortant de l'onde amère répandront les flammes du jour, pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'hiſtoire de vos malheurs. Jamais vôtre père n'a égalé vôtre ſageſſe (1) & vôtre courage.

Ni

(1) Il n'y a point de louange plus odieuſe que celle qu'on donne aux dépens d'autrui. C'eſt adulation ou ſtérilité de génie que de louer par comparaiſon.

Ni Achille (*a*) vainqueur d'Hector; ni Thésée (*b*) revenu des enfers; ni même le grand Alcide (*c*) qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas! qu'elle sera longue pour moi! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sçai déjà, & de vous demander ce que je ne sçai pas encore! Allez, mon cher Télémaque, avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour vôtre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, & de vous envoyer des songes légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos sens par les images les plus riantes, & repoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grotte séparée de la sienne. Elle n'étoit ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin, y faisoit un doux murmure qui appelloit le sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque: Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné: vous avez charmé la Déesse en lui expliquant les dangers dont vôtre coura-

ge

(a) *Achille étoit fils de Pélée Roi de Thessalie, & de Thétis fille de Nérée. Il fut tué par Paris, frere d'Hector, dans le Temple d'Apollon, pendant qu'il épousoit Polixène, fille de Priam.*

(b) *Thésée, fils d'Egée Roi d'Athenes, descendit aux enfers pour enlever Proserpine. Mais il y fut enchaîné par ordre de Pluton, jusqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.*

(c) *C'est Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmène, femme d'Amphitrion. Il fut haï de Junon, qui le fit exposer à plusieurs monstres, dont néanmoins il fut vainqueur.*

ge & vôtre induſtrie vous ont tiré; par-là vous n'avez fait qu'enflammer davantage ſon cœur, & que vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſpérez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon Isle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos Aventures (2)? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des hiſtoires, & à vous apprendre, quelle a été la deſtinée d'Ulyſſe; elle a trouvé moyen de parler long-tems ſans rien dire; & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle deſire ſavoir; tel eſt l'art des femmes flatteuſes & paſſionnées. Quand est-ce, ô Télémaque! que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, & que vous ſaurez taire tout ce qui vous eſt avantageux quand il n'eſt pas utile à dire? Les autres admirent vôtre ſageſſe dans un âge, où il eſt pardonnable d'en manquer; pour moi, je ne puis vous pardonner rien; je ſuis le ſeul qui vous connois, & qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de vôtre père?

Quoi donc! répondit Télémaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter; mais vous deviez le faire, en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui donner de la compaſſion. Vous pouviez lui dire, que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire aſſez, & tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déjà ſon cœur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver!

Mais que ferai je donc? continua Télémaque, d'un ton modéré & docile. Il n'eſt plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos Aventures; elle en

(2) Il eſt facile de tromper ceux qui aiment à faire briller leur eſprit. Budée étoit chargé d'une négociation importante auprès de Leon X. Ce Pape qui vouloit l'amuſer, lui propoſoit dans toutes ſes audiences quelque point de l'antiquité à débrouiller: Budée étaloit ſon érudition, & oublioit le ſujet de ſon Ambaſſade.

en fait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſçait pas encore; vôtre reſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter: achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en vôtre faveur, & apprenez un autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil, & ils ſe couchérent.

Auſſi-tôt que Phébus eut répandu ſes premiers rayons ſur la terre, Mentor entendant la voix de la Déeſſe, qui appelloit ſes Nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il eſt tems, lui dit-il, de vaincre le ſommeil: allons, retournez à Calypſo, mais défiez-vous des ſes douces paroles: ne lui ouvrez jamais vôtre cœur; craignez le poiſon flatteur de ſes louanges. Hier elle vous élevoit au deſſus de vôtre ſage père, de l'invincible Achille, du fameux Théſée, d'Hercule devenu immortel (3) Sentîtes-vous combien cette louange eſt exceſſive? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cauſe qu'elle vous croit foible (4), & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des louanges diſproportionnées à vos actions.

Après ces paroles, ils allèrent au lieu où la Déeſſe les attendoit. Elle ſourit en les voyant, & cacha ſous une apparence de joïe la crainte & l'inquiétude qui troubloient ſon cœur; car elle prévoyoit, que Télémaque

(3) Par-là l'on apprenoit au Duc de Bourgogne à éviter la fauſſe gloire à la quelle ſon aïeul s'étoit trop abandonné. Ses flatteurs lui ayant perſuadé qu'il étoit plus qu'un homme, il ne crut pas que perſonne pût jamais lui être comparé: c'eſt pourquoi il ſouffrit qu'on lui donna le Soleil pour emblême de ſa puiſſance, & qu'on lui attribuat l'immortalité comme on a fait dans l'inſcription de la Place des Victoires à Paris. Cette Place étoit batie, lorſque cet ouvrage fut compoſe, & c'eſt à quoi l'on a fait ici alluſion.

(4) Voilà un trait des plus forts contre le Roi, dont chacun connoiſſoit la foibleſſe ſur le chapitre de la louange. On a beau dire qu'il n'en vouloit que de fines; celle du *viro immortali* étoit trop groſſiére pour tomber dans l'eſprit d'un Prince qui auroit eté tant ſoit peu délicat.

que conduit par Mentor lui échapperoit de même qu' Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité; j'ai cru pendant toute la la nuit vous voir partir de Phénicie & chercher une nouvelle destinée dans l'Isle de Cypre: dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres & passionnés sur Télémaque, & de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les Nymphes en silence se panchoient pour prêter l'oreille, & faisoient une espèce de demi-cércle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'Assemblée étoient immobiles & attachés sur le jeune homme. Télémaque baissant les yeux, & rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi la suite de son Histoire.

A peine le doux souffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, & d'observer toutes les régles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux & puissant vint me saisir: mes sens étoient liés & suspendus; je goûtois une paix & une joïe profonde qui enivroit mon cœur. Tout-à coup je crus voir Vénus (*d*) qui fendoit les nues dans son char volant conduit par deux Colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres, qui parurent en elle quand elle sortit de l'écume de l'Océan, & qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout-à-coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça

(d) Vénus, *que les anciens Dians : d'autres ont dit qu'*
ont fait Déesse de l'Amour, elle naquit de l'écume de la
étoit fille de Jupiter & de mer.

ça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bientôt dans cette Isle fortunée où les plaiſirs, les ris, & les jeux folâtres naiſſent ſous mes pas. Là tu brûleras des parfums ſur mes Autels; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces eſpérances, & gardetoi bien de réſiſter à la plus puiſſante de toutes les Déeſſes qui veut te rendre heureux.

En même tems j'apperçus l'enfant Cupidon (*e*), dont les petites ailes s'agitant, le faiſoient voler autour de ſa mere. Quoiqu'il eût ſur ſon viſage la tendreſſe, les graces, & l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne ſçai quoi dans ſes yeux perçants qui me faiſoit peur. Il rioit en me regardant : ſon ris étoit malin, moqueur, & cruel. Il tira de ſon carquois d'or la plus aiguë de ſes flèches, il banda ſon arc, & alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon Egide. Le viſage de cette Déeſſe n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur paſſionnée que j'avois remarquée dans le viſage & dans la poſture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté ſimple, négligée, modeſte; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majeſté. La fléche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en ſoupira amérement : il eût honte de ſe voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire Enfant; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaiſirs, que la ſageſſe, la vertu, & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Vénus remontant vers l'Olympe, je vis longtems ſon char avec ſes deux colombes dans une nuée d'or & d'azur; puis elle diſparut. En baiſſant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin déli-

(e) Cupidon : *on le repréſente ordinairement ſous la figure d'un bel enfant ailé & tout nu, dont la chair eſt de couleur de roſe, avec les yeux voilés, tenant un arc bandé d'une main, un flambeau allumé de l'autre, & portant une trouſſe pleine de flèches à ſes côtés.*

délicieux tel qu'on dèpeint les Champs Elyſées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit: fuyez cette cruelle terre, cette Isle empeſtée, où l'on ne reſpire que la volupté. La vertu la plus courageuſe y doit trembler, & ne ſe peut ſauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à ſon cou pour l'embraſſer: mais je ſentois que mes pieds ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, & que mes mains s'efforçant de ſaiſir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, & je ſentis que ce ſonge myſtérieux étoit un avertiſſement divin (5). Je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, & de défiance contre moi-même, pour déteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus, que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant paſſé les ondes du Styx (f) il habitoit l'heureux ſéjour des ames juſtes.

Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre ſans eſpérance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joïe. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient ſur leurs rames; le Pilote couronné de fleurs laiſſoit le gouvernail, & tenoit en ſa main une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée; lui & tous les autres troublés par la fureur

(5) Les ames enivrées de l'amour de la gloire ſont ſupérieures aux charmes de la volupté. On ſçait avec quelle noble indifférence le Héros de la Gréce regarda la femme & le filles de Darius; Scipion l'Africain, chaſte juſque dans ſes regards, ne vouloit point voir la plus belle perſonne de la Cour du Roi Indibilis; mais après lui avoir donné ſa rançon pour dot, il la renvoya à celui à qui elle étoit fiancée.

(f) *Le Styx eſt une fontaine au pied de la montagne Nonacris en Arcadie, dont les eaux ſont venimeuſes, & ſi froides qu'elles font mourir auſſi-tôt qu'on les a bues: Les Poëtes feignent que c'eſt un fleuve ou marais d'Enfer, par lequel les Dieux du Ciel jurent avec tant de reſpect, qu'ils n'oſeroient violer leur ſerment.*

fureur de Bacchus chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon des vers, qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents dèchaînés mugissoient avec fureur dans les voiles, les ondes noires battoient les flancs du navire qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, & nous précipiter dans l'abyme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois souvent oui dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnés aux plaisirs, manquent de courage dans les dangers. (6) Tous nos Cypriens abattus pleuroient commes des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux, pour leur faire des sacrifices, si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote troublé par le vin, comme une Bacchante (g) étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau: j'encourageai les matelots effrayés: je leur fis abaisser les voiles: ils ramèrent vigoureusement: nous passâmes au travers des écueils, & nous

(6) Les Cypriens étoient les plus efféminés de tous les Grecs, & tandis que les autres peuples défendoient généreusement leur liberté contre l'Empereur des Perses, ils payoient à ce Prince un lâche tribut. Tous les politiques de l'Antiquité ont regardé comme voisin de sa chûte un Etat où l'on aime les plaisirs plus que la gloire. Il n'y a peut-être point de maximes plus autorisées dans l'Histoire.

(g) *Les Bacchantes étoient des femmes qui sacrifioient à Bacchus de trois en trois ans, de nuit, sur le Mont Cythéron, proche de Thèbes, & sur d'autres montagnes de Thrace. Elles tenoient des bâtons couverts de lierre appellés Thyrses, & sembloient possédés d'une fureur divine.*

& nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies; il me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'Isle de Cypre (*h*) au mois du Printems qui eſt conſacré à Vénus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette Déeſſe: car elle ſemble animer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'Isle, je ſentis un air doux qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne naturellement fertile & agréable étoit preſque inculte, tant les habitants étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient en chantant les louanges de Vénus, ſe dévouer à ſon Temple: la beauté, le graces, la joie, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſages; mais les graces y étoient trop affectées: on n'y voyoit point une noble ſimplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molleſſe, l'art de compoſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leurs regards, qui ſembloient chercher ceux des hommes, leurs jalouſies entr'elles pour allumer de grandes paſſions; en un mot tout ce que je voyois dans ces femmes, me ſembloit vil & mépriſable: à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient (7).

On me conduiſit au Temple de la Déeſſe: elle en a pluſieurs dans cette Isle; car elle eſt particuliérement adorée à Cythère, à Idalie, & à Paphos: c'eſt à Cythère (*i*) que je fus conduit. Le Temple eſt tout de marbre; c'eſt un parfait Périſtile: les colonnes ſont d'une

(h) *Cypre eſt une Isle de la mer Méditerranée, très-fertile & très-délicieuſe, conſacrée à Vénus.*

(7) Cette peinture des femmes de Cypre eſt le portrait au naturel des Dames de la Cour de France, pendant la jeuneſſe du Roi & juſqu'au tems de Madame de Maintenon, qui fit prendre à toute la Cour le maſque de la dévotion.

(i) *Cythere eſt proche de Candie: Vénus y aborda dans une conque ou coquille de mer.*

d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux : au dessus de l'architrave & de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la Déesse. A la porte du Temple est sans cesse une foule des peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime : on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des genisses & des taureaux ; on n'y répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'Autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut, & sans tache ; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or : leur cornes sont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'Autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour le festins des Prêtres de la Déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour sur les Autels les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espèce de nuage qui monte vers le Ciel. Toutes les colonnes du Temple sont ornées de festons pendants : tous les vases qui servent au sacrifice, sont d'or ; un bois sacré de myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & jeunes filles d'une rare beauté, qui puissent présenter les victimes aux Prêtres, & qui osent allumer le feu des Autels (8) : mais l'impudence & la dissolution déshonorent un Temple si magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois : mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sçai quelle inclination pour le désordre : on se mo-

(8) Toutes ces descriptions sont copiées d'après les anciens Historiens. Il y avoit, au rapport de Strabon, plus de douze cents Courtisannes dans un seul Temple de Vénus.

moquoit de mon innocence (9): ma retenue & ma pudeur servoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient: je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés; j'avois même une mauvaise honte de la vertu (10). J'étois comme un homme qui nage dans une rivière profonde & rapide; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent: mais si les bords sont escarpes, & s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, & sa force l'abandonne, ses membres épuisés s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en defaillance, je ne pouvois plus rappeller, ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon père. Le songe où je croyois avoir vû le sage Mentor descendu aux *Champs Elysées*, achevoit de me décourager: une secrette & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déjà le poison flatteur qui se glissoit de veine en veine, & qui pénétroit jusqu'à la moëlle de mes os. Je poussois néanmoins encore de profonds soupirs; je versois des larmes amères: je rugissois comme un lion dans ma fureur. O malheureuse jeunesse! disois-je: o Dieux! qui vous jouez cruellement

(9) Le Roi même dans sa jeunesse, étoit fort sérieux & fort retenu, il ne bougeoit de chez les nièces du Cardinal Mazarin, & malgré leur familiarité il les gênoit dans leurs divertissements; mais on ne fut pas long-tems sans tendre des piéges à son innocence, & la mauvaise éducation qu'il avoit reçue, contribua encore à l'y faire tomber plutôt. C'est contre un pareil danger que l'Auteur munit ici son élève, en lui faisant sentir les périls auxquels la jeunesse est exposée.

(10) Image sensible d'une ame vertueuse qui lutte contre la volupté. De tous les travaux d'Hercule c'est celui que l'antiquité a le plus relevé; elle vouloit nous apprendre que la plus glorieuse victoire d'un Héros, est celle qu'il remporte sur lui-même.

lement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge, qui est un tems de folie ou de fièvre ardente? O! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbe & proche du tombeau, comme Laërte mon aïeul! La mort me seroit plus douce, que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s'adoucissoit, & que mon cœur enivré d'une folle passion secouoit presque toute pudeur, puis je me voyois plongé dans un abyme de remords. Pendant ce trouble je courois errant ça & là dans le sacré bocage, semblable à une biche que le chasseur a blessée: elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la suit partout: elle porte par-tout avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adoucissoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçus assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce bois la figure du sage Mentor: mais son visage me parut si pâle, si triste & austère, que je n'en pus ressentir aucune joïe. Est-ce donc vous, ô mon cher ami! mon unique espérance? Est-ce vous? Quoi donc! est-ce vous-même? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux? Est-ce vous, Mentor? N'est-ce point vôtre ombre encore sensible à mes maux? N'êtes-vous point au rang des ames heureuses qui jouissent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elysées? (*k*). Parlez, Mentor, vivez-vous encore? Suis-je assez heureux pour vous posséder, ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami? En disant ces paroles, je cours vers lui tout transporté jusqu'à perdre la respiration: il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi! O Dieux! vous le savez, quelle fut ma joïe, quand je sentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'est pas une vaine ombre; je le tiens,

(k) *Les Champs Elysées étoient, selon les Poëtes, le séjour des bienheureux. On en peut voir la Description au sixième Livre de l'Enéide.*

tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor! c'eſt ainſi que je m'écriai; j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes; je demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin, je lui dis: hélas! d'où venez-vous? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant vôtre abſence? & que ferois-je maintenant ſans vous? Mais ſans répondre à mes queſtions: fuyez, me dit-il, d'un ton terrible, fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon; l'air qu'on reſpire eſt empeſté; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infame, qui eſt le plus horrible des maux ſortis de la boîte de Pandore (*l*), amollit les cœurs, & ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez vous? ne regardez pas même derrière vous en fuyant; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette *Isle* exécrable.

Il dit, & auſſi-tôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit ſur mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumière: une joïe douce & pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur: cette joïe étoit bien différente de cette autre joïe molle & folâtre, dont mes ſens avoient été empoiſonnés: l'une eſt une joïe d'ivreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, & de cuiſants remords; l'autre eſt une joïe de raiſon, qui a quelque choſe de bienheureux & de céleſte; elle eſt toujours pure & égale; rien ne peut l'épuiſer; plus on s'y plonge, plus elle eſt douce: elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joïe, & je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux! diſois-je, les hom-

(l) Pandore. *Femme admirable. On dit que Jupiter envoya Pandore ſur la terre avec une boite fatale, qu'Epiméthée ouvrit; enſorte que toutes les maladies, dont elle étoit pleine, ſe répandirent ici bas, ne reſtant que la ſeule eſperance qui ſe trouva au fond. En la perſonne de Pandore les Payens repréſentoient* la Nature.

hommes, à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! Peut-on la voir sans l'aimer? Peut-on l'aimer sans être heureux?

Mentor me dit: il faut que je vous quitte: je pars dans ce moment: il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je? En quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point? Ne croyez pas pouvoir m'échapper, je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de toute ma force. C'est en vain, me dit-il, que vous espérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie, pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un esclave Grec, pour connoître les mœurs de la Grèce, & pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta chérement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curiosité de passer dans l'Isle de Crète pour étudier les sages loix de Minos. Pendant nôtre navigation les vents nous ont contraints de relâcher dans l'Isle de Cypre; en attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au Temple: le voilà qui en sort; les vents nous appellent, déjà nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque, un esclave qui craint les Dieux, doit suivre fidélement son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi; si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulysse, & des larmes de Pénélope, souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque!

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici, plutôt mourir, que de vous voir partir sans moi. Ce Maître Syrien est-il impitoyable? Est-ce une tigresse dont il a sucé les mamelles dans son enfance? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? il faut qu'il me donne la mort, ou

qu'il

qu'il souffre que je vous suive: vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuie en suivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeunesse & de mes larmes: (11) puisqu'il aime la sagesse & qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & insensible. Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous; je lui offrirai de me donner à lui ? s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor; je me prosternai devant lui: il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous? me dit-il. La vie, répondis-je; car je ne puis vivre si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des Rois de la Grèce qui ont renversé la superbe ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre père: la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait vôtre esclave; souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimez la justice, & que vous alliez en Crète pour apprendre les Loix du bon Roi Minos, n'endurcissez point vôtre cœur contre mes soupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage: mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieux! voyez mes maux; o Hazaël, souvenez-vous de Minos, dont vous

(11) Le premier fruit de la précieux dans l'univers, & Sagesse c'est l'humanité: l' c'est dans ce point de vûe que Homme est ce qu'il y a de plus le Sage le considère.

vous admirez la ſageſſe, & qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton (*m*)

Hazaël me regardant avec un viſage doux & humain me tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la ſageſſe & la vertu d'Ulyſſe; Mentor m'a raconté ſouvent, quelle gloire il a acquiſe parmi le Grecs; & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples d'Orient! Suivez-moi, fils d'Ulyſſe, je ſerai vôtre père, juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de vôtre pére, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai, que je l'ai acheté comme eſclave: mais je le garde comme un ami fidèle; (12) l'argent qu'il m'a coûté. m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aye ſur la terre. J'ai trouvé en lui la ſageſſe; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il eſt libre, vous le ſerez auſſi; je ne vous demande à l'un & à l'autre que vôtre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amère douleur à la plus vive joïe que les mortels puiſſent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger; je m'approchois de mon pays: je trouvois un ſecours pour y retourner; je goûtois la conſolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déjà par le pur amour de la vertu. Enfin, je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance ſur le bord du rivage; nous le ſuivons; on entre dans le vaiſſeau, les rameurs fendent les ondes paiſibles. Un zéphyr léger ſe joue dans nos voiles; il anime tout le vaiſſeau & lui donne un doux mou-

(m) *Minos étoit fils de Jupiter & d'Europe, fille d'Agénor, Roi de Candie, & parce qu'il étoit fort juſte, on a feint que Pluton l'avoit choiſi pour être juge dans les enfers.*

(12) Le plus noble uſage que les Princes puiſſent faire de leurs tréſors, c'eſt de s'attacher des Hommes Illuſtres; c'eſt la plus belle gloire d'Aléxandre, d'Auguſte, & de Louis le Grand.

mouvement. L'Isle de Cypre disparoît bientôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes sentiments, me demanda ce que je pensois des mœurs de cette Isle. Je lui dis ingénuement, en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, & le combat que j'avois souffert au dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles : o Vénus! je reconnois vôtre puissance & celle de vôtre fils; j'ai brûlé de l'encens sur vos Autels; mais souffrez que je déteste l'infame mollesse des habitants de vôtre Isle, & l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première Puissance qui a formé le ciel & la terre; de cette Lumière infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager; de cette Vérité souveraine & universelle, qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoûtoit-il, qui n'a jamais vû cette Lumière pure, ést aveugle comme un aveugle nè: il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, & il est insensè: il croit tout voir, & il ne voit rien; il meurt n'aïant jamais rien vû: tout au plus il apperçoit de sombres & fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînés par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, exceptè ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie; elle est comme un grand océan de lumière: nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y pèrdre.

(13) Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la

(13) Il ne faut point craindre d'élever les enfants à des sentiments & à des connoissances supérieures à leurs âges. Le premier jeu d'Hercule dans son berceau, fut d'étouffer des serpents; les enfants des Héros sont hommes avant la tems.

la ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y gouter je ne ſçai quoi de pur & de ſublime : mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuérent à parler de l'origine des Dieux, des Héros, des Poëtes, de l'Age d'or, du Déluge, des premières Hiſtoires du genre humain ; du Fleuve d'oubli (*n*) où ſe plongent les ames des morts ; des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare (*o*), & de cette heureuſe paix, dont jouiſſent les juſtes dans le champs Elyſées, ſans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroiſſoit d'or & d'azur. En ſe jouant ils ſoulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite (*p*) traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde ſalée laiſſoient loin derriére eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, & leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure ; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, & les roues etoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriére le char ; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, & flottoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palémon ſon fils pendant à ſa mamelle. Elle avoit un viſage ſerein & une douce majeſté qui faiſoit fuir les

vents

(n) *Ce fleuve eſt nommé* Léthé, *par les Poetes, d'un mot Grec, qui ſignifie* oubli, *parce qu'ils feignent que ſes eaux ôtent la mémoire du paſſé.*

(o) *Le Tartare eſt un lieu dans les Enfers où les méchants ſont tourmentés. Il eſt ainſi nommé d'un mot Grec, qui ſignifie* troubler, *ou d'un autre qui ſignifie* trembler de froid.

(p) *Amphitriee, fille de l'Océan & de Doris, femme de Neptune, eſt la Déeſſe de la mer.*

vents séditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons (*q*) conduisoient les chévaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au dessus du char; elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs, qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole (*r*) empressé, inquiet, & ardent. Son visage ridé & chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais & pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre & austère, tenoient en silence les fiers Aquilons, & repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines & tous les monstres marins, faisant avec leus narines un flux & reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.

(q) Triton: *Dieu marin, fils de Neptune & d'Amphitrite. Les Poétes disent, qu'il est le Trompette de Neptune, & le représentent en homme jusqu'au nombril, dont le bas du corps finit en poisson, avec une queue de dauphin, & qui a les deux pieds semblables à ceux d'un cheval, portant toujours en main une conque creuse, qui lui sert de trompette.* V. Plin. lib. 9. ch. 5.

(r) *Eole étoit fils de Jupiter & d'Aceste, fille d'Hippotas Troyen. Les Poëtes l'ont fait Dieu des vents, parce qu'il savoit prédire les vents selon les saisons.*

Fin du quatrième Livre.

SOMMAIRE
DU
LIVRE CINQUIE'ME

TE'LE'MAQUE raconte qu'en arrivant en Crète, il apprit qu'Idoménée Roi de cette Isle avoit ſacrifié ſon fils unique pour accomplir un vœu indiſcret: que les Crétois voulant venger le ſang du fils, avoient réduit le père à quitter leur pays: qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement aſſemblés pour élire un autre Roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette aſſemblée; qu'il y remporta les prix pour divers Jeux, & qu'il expliqua les queſtions laiſſées par Minos dans les livres de ſes Loix; que les Vieillards, Juges de l'Isle, & tous les Peuples voulurent le faire Roi, voyant ſa ſageſſe.



LIVRE CINQUIEME.

APRE'S que nous eûmes admiré ce ſpectacle, nous commençames à découvrir les montagnes de Crète (*a*), que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le ſommet du Mont Ida au deſſus des autres montagnes de l'Isle, comme un vieux cérf dans une ſorêt porte ſon bois rameux au deſſus des têtes des jeunes faons, dont il eſt ſuivi. (1) Peu à peu nous vîmes plus diſtinctement les côtes de cette Isle, qui ſe préſentoient à nos yeux comme un amphithéatre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Crète ſe montroit fertile & ornée

(a) *Créte, aujour d'hui Candie, Isle de la mer Méditerranée, célèbre pour ſes bons vins; & où il y avoit autrefois cent villes.*

(1) C'eſt des Crétois que la Grèce a pris le deux ſciences fondamentales d'un Etat, celle des Loix, & celle des Armes: l'antiquité paroit autoriſer tout ce que l'Auteur dit de merveilleux de cette Isle.

née de tous les fruits par le travail de ses habitants.

De tous côtés nous remarquions des Villages bien bâtis, des Bourgs qui egaloient des Villes, & des Villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du Laboureur diligent ne fût imprimée; par-tout la charrue avoit laissé de creux sillons: les ronces, les épines, & toutes les plantes, qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissants sur le penchant d'une colline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès (*b*) enfin, les montagnes ornées de pampres & de grappes d'un raisin dejà coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux présents de Bacchus (*c*) pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit, qu'il avoit été autrefois en Crète, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette Isle, disoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuse par ses cent Villes, nourrit sans peine tous ses habitants, quoiqu'ils soient innombrables; c'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance: ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le desir du superflu

(b) *Céres, Déesse des grains & des fruits, & celle qui avoit appris aux hommes l'art de cultiver la terre, ayant pour ce dessein voyagé long-tems avec Bacchus.* Hesiode.

(c) Bacchus. *Diodore & Nonnus décrivent ses exploits & ses principales actions, comme ses voyages dans les pays les plus éloignés, &c. l'art de planter la vigne, de moissonner, & de négocier, qu'il enseigna aux hommes.*

flu (2); s'ils vouloient vivre ſimplement & ſe contenter de ſatisfaire aux vrais beſoins, on verroit par-tout l'abondance, la joïe, l'union, & la paix.

C'eſt ce que Minos, le plus ſage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Isle, eſt le fruit de ſes loix. L'éducation qu'il faiſoit donner aux enfants, rend les corps ſains & robuſtes: on les accoutume d'abord à une vie ſimple, frugale, & laborieuſe: on ſuppoſe que toute volupté amollit le corps & l'eſprit (3): on ne leur propoſe jamais d'autre plaiſir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas ſeulement le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds le trop grandes richeſſes & les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices, qui ſont impunis chez les autres peuples; l'ingratitude, la diſſimulation, & l'avarice.

Pour le faſte & la molleſſe, on n'a jamais beſoin de les réprimer; car ils ſont inconnus en Crète: tout le monde y travaille, & perſonne ne ſonge à s'y enrichir; chacun ſe croit aſſez payé de ſon travail par une vie douce & réglée, où l'on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui eſt véritablement néceſſaire à le vie. On n'y ſouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins délicieux, ni Palais dorés. Les habits y ſont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & ſans broderie. Les repas y ſont ſobres: on y boit peu de vin; le bon pain en fait la principale partie, avec

(2) C'eſt la principale leçon qu'ont donné les anciens Poétes, & l'on peut dire, que c'eſt à cet article que ſe réduit toute la morale d'Homère; auſſi Horace qui l'avoit bien approfondie, ne craint point de l'élever au deſſus de celle de Chryſippe, de Crantor, & de la ſévere école de Zénon.

(3) C'éſt nourrir les paſſions des enfants, que de leur donner pour récompenſe ce qu'il faut leur apprendre à mépriſer: tout ce que les Lacédémoniens accordoient aux jeunes gens qui ſe diſtinguoient dans les Gyldas, ſe réduiſoit à la préſéance ſur ceux qu'ils avoient ſurpaſſés.

avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux mêmes, & le lait des troupeaux (4). Tout au plus on y mange un peu de grosses viandes sans ragoût; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture n'y est pas ignorée; mais elle est reservée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix, & l'union des familles, la liberté de tous les Citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues; l'habitude du travail, & l'horreur de l'oisiveté; l'émulation pour la vertu, la soumission aux loix, & la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du Roi, & il me répondit: Il peut tout sur les peuples (5), mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tout les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses Sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa modération à la félicité de tant d'hommes; & non pas que tant d'hommes servent par leur misère & par leur servitude lache, à flatter l'orgueil & la mollesse d'un seul homme. Le Roi ne doit rien avoir au dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect

(4) C'est ainsi que dans l'Iliade est servie la table d'Agamemnon, d'Achille, & des autres Héros; il est aise de reconnoitre où l'Auteur a puisé ses idées.

(5) *Il peut tout sur les peuples; mais les loix peuvent tout sur lui*. L'on ne pouvoit guere marquer d'une manière plus forte l'autorité absolue de Louis XIV, qui ne pouvoit *tout* sur les peuples, que par l'abus qu'il faisoit de son pouvoir, & qui bien-loin d'obéir aux loix, les plioit à sa volonté selon les tems & les circonstances. Il faut prendre de même le contrepied de tout ce qui est dit dans la suite.

ſpect de celui qui doit ſoutenir les loix. D'ailleurs le Roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la molleſſe, plus exempt de faſte & de hauteur qu' aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs, mais plus de ſageſſe, de vertu, & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au dehors le défenſeur de la patrie, en commandant les armées; & au dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, ſages, & heureux. Ce n'eſt point pour lui-méme que les Dieux l'ont fait Roi (6); il ne l'eſt que pour être l' homme des peuples; c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection; & il n'eſt digne de la Royauté, qu' autant qu'il s' oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfants régnaſſent après lui, qu'à condition qu' ils régneroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille (7); c'eſt par une telle ſageſſe qu' il a rendu la Crète ſi puiſſante & ſi heureuſe. C'eſt par cette modération qu' il a effacé la gloire de tous les Conquérants qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt-à-dire, à leur vanité. Enfin, c'eſt par ſa juſtice qu' il a mérité d'être aux enfers le ſouverain Juge des morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'Isle. Nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale (*d*), & qui étoit

(6) Louis XIV rapportoit tout à lui-même & à ſa gloire: c'eſt le motif de toutes ſes déclarations de guerre, & particuliérement de celle qu' il fit aux Hollandois en 1672.

(7) Le Roi aimoit beaucoup plus ſa famille que ſon peuple, puiſqu'il a toujours ſacrifié ſon peuple à l' agrandiſſement de ſa maiſon.

(*d*) *Dédale, fils de Micion & père d' Icare, étoit un Ouvrier très-fameux; il quitta le ſéjour d' Athènes, & ſe vint mettre au ſervice de Minos, par ordre duquel il fit ce fameux Labyrinthe avec un tel artifice & tant de détours, que ceux qui y étoient entrés, n'en pouvoient ſortir. Il y fut lui-même retenu priſonnier avec ſon fils Icare, pour avoir offenſé le Roi; mais il trouva moyen de ſe faire des ailes pour s'envoler de-là par le milieu des airs, ou plutôt, c'eſt ainſi que les Poëtes ont nommé les voiles d' un vaiſſeau, dont il inventa l' uſage, lorſqu' il voulut ſe retirer de Crète.*

étoit une une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer: nous demandâmes la cause de leur empressement, & voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta.

Idoménée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Grèce au siège de Troye. Après la ruine de cette Ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente, que le Pilote de son vaisseau & tous les autres, qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux; chacun voyoit les abymes ouverts pour l'engloutir; chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée levant les yeux & les mains vers le Ciel invoquoit Neptune: ô puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux; si tu me fais revoir l'Isle de Crète malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de revoir son père, se hâtoit d'aller au devant de lui pour l'embrasser; malheureux qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte! Le Père échappé à la tempête arrivoit dans le port desiré; il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux; mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignoit d'arriver parmi les siens, & il apprehendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au Monde. Mais la cruelle Némésis (e) Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & sur-tout les Rois orgueilleux, poussoit d'une

(e) *Némésis, fille de Jupiter & de la Nécessité, présidoit à la punition des crimes. Elle avoit un Temple fameux à Rhamnus ville d'Attique.*

d'une *main fatale* & inviſible Idoménée. Il arrive: à peine oſe-t-il lever les yeux: il voit ſon fils: il recule ſaiſi d'horreur; ſes yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chère qui puiſſe lui ſervir de victime. Cependant le fils ſe jette à ſon cou, & eſt tout étonné que ſon père réponde ſi mal à ſa tendreſſe; il le voit fondant en larmes.

O mon père, dit-il, d'où vient cette triſteſſe? Après une ſi longue abſence, êtes-vous fâché de vous revoir dans vôtre Royaume, & de faire la joïe de vôtre fils? Qu'ai-je fait? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le Père accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, après de profonds ſoupirs, il dit: (8) Ah! Neptune, que t'ai-je promis? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rend-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient en me briſant finir ma triſte vie; laiſſe vivre mon fils. O Dieu cruel! tiens, voilà mon ſang, épargne le ſien. En parlant ainſi, il tira ſon épeé pour ſe percer: mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêterent *ſa main. Lé vieillard* Sophronyme, interprète *des Dieux, lui aſſura qu'il* pourroit contenter Neptune ſans donner la mort à ſon fils. Vôtre promeſſe, diſoit-il, a été imprudente: les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de vôtre promeſſe celle de l'accomplir contre les loix de la Nature; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur ſang autour de ſon Autel couronné de fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce diſcours la téte baiſſée & ſans répondre; la fureur étoit allumée dans ſes yeux, ſon viſage pâle & defiguré changeoit à tout moment de couleur; on voyoit ſes membres tremblants. Cependant ſon fils lui diſoit: me voici, mon père; vôtre fils eſt prêt à mourir pour appaiſer le Dieu de la mer: n'at-

(8) Un des plus grands abus que l'on puiſſe faire de la Religion, c'eſt de pactiſer avec le Ciel & de mettre à prix les graces qu'on lui demande; c'eſt faire de la Religion un ſordide commerce, & un indigne trafic.

n'attirez pas ſur vous ſa colère: je meurs content puiſque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée tout hors de lui, & comme déchiré par les furies infernales, ſuprend tous ceux qui l'obſervoient de près; il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante & toute pleine de ſang pour la plonger dans ſes propres entrailles: il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans ſon ſang; ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumière; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé dans ſa racine par le tranchant de la charrue, languit & ne ſe ſoutient plus; il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux; mais la terre ne le nourrit plus, & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon premier âge. Le Père dans l'excès de ſa douleur devient inſenſible; il ne ſçait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire; il marche chancelant vers la Ville, & demande ſon fils.

Cependant le peuple touché de compaſſion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les Dieux juſtes l'ont livré aux furies. La fureur leur fournit des armes; ils prennent des bâtons & des pierres; la diſcorde ſouffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les ſages Crétois oublient la ſageſſe qu'ils ont tant aimée; ils ne reconnoiſſent plus le petit-fils du ſage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de ſalut pour lui, qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux: ils s'embarquent avec lui; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée revenant à ſoi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arroſée du ſang de ſon fils, & qu'il ne ſauroit plus habiter. Les vents le conduiſent vers

l'Heſpe-

l'Hespérie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le pays des Salentins (*f*).

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux Citoyens des cent Villes sont assemblés ici. On a déja commencé par des sacrifices; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander: on a préparé des Jeux publics, où tous les prétendants combattent; car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un Roi dont le corps soit fort & adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse & de la vertu. On appélle ici tous les etrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit: hâtez-vous donc, ô Etrangers, de venir dans nôtre assemblée: vous combattrez avec les autres; & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes sans aucun desir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

(9) Nous arrivâmes à une espèce de Cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt; le milieu du Cirque étoit une arène préparée pour les combattants; elle étoit bordée par un grand amphithéatre d'un gazon frais sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combattre.

(f) *Le pays des Salentins est aujourd'hui la partie méridionale de la terre d'Otrante, sur la mer Ionienne, dans le Royaume de Naples.*

(9) Les grands événements du Poémé épique occupent le Lecteur: Homère & Virgile ont eu l'art de le délasser par les descriptions des jeux: dans la circostance où l'Auteur les place, il les relève & les rend dignes de la majesté de l'Epopée.

tre. Mentor s'en excusa sur son âge, & Hazaël sur sa foible santé. Ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse: je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'apperçus qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit: je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combattants. On dit de tous côtés que c'étoit les fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix; & plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui: il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse; ses bras étoient nerveux, & bien nourris: au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles; il étoit également souple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu, & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer; mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre; nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, & les bras entrelassés comme des serpents; chacun s'efforcant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent: il tomba sur l'arène, & m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria: Victoire au fils d'Ulysse; & j'aidai au Rhodien confus à se relever. Le combat du Ceste (10) fut plus difficile. Le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent; il n'y eut

(10) C'étoit proprement l'escrime, qui se faisoit à coups de poing; les Athlètes s'armoient les mains de grosses courroies de cuir de bœuf, & c'est ce qu'on nommoit le Ceste.

eut que moi qui espérât la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer; mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit: ô fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu? La colère me donna de nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'alongeoit en vain, je le suprenois dans cette posture penchée: déjà il reculoit, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force: il voulut esquiver; & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il etendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever: il se redressa lui-même couvert de poussière & de sang; sa honte fut extrème, mais il n'osa renouveller le combat.

Aussi-tôt on commença les courses des chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légéreté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons; un nuage de poussière vole & couvre le Ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois nommé Policlète, le suivoit de près. Hippomaque parent d'Idoménée qui aspiroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumants de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flottants; & le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent & se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, & ôta par sa chûte à son maître l'espérance de régner.

Policlète se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba, les rênes lui échappèrent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter

ter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur: tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer; il craignoit que je ne passasse entre la borne & lui; car mes chevaux mieux ménagès que les siens, étoient en état de le devancer; il ne lui restoit plus d'autre ressource, que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hazarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre; & il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: Victoire au fils d'Ulysse; c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Crétois, nous conduisirent dans un bois antique & sacré, reculé de la vûe des hommes profanes, où les Vieillards que Minos avoit établis juges du peuple, & gardes des loix, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les Jeux; nul autre n'y fut admis. Les Sages ouvrirent les Livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect & de honte, quand j'approchai de ces Vieillards, que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit; ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places; leurs cheveux étoient blancs; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille: ils ne se pressoient point de parler; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différents, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue experiénce des choses passées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vûes sur toutes choses: mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, étoit le calme de leurs esprits délivrés des folles passions & des caprices de la jeunesse; la sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit

de

de leur longue vertu étoit d'avoir ſi bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient ſans peine le doux & noble plaiſir d'écouter la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une ſi eſtimable vieilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe d'être ſi impéteuſe & ſi éloigné de cette vertu ſi éclairée & ſi tranquille.

Le premier d'entre ces Vieillards ouvrit le Livre des loix de Minos. C'étoit un grand Livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une caſſette d'or avec des parfums. Tous ces Vieillards le baiſèrent avec reſpect; car ils diſent qu'après les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit étre ſi ſacré aux hommes que les loix deſtinées à les rendre bons, ſages, & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe laiſſer gouverner eux-mêmes par les loix. C'eſt la loi & non pas l'homme qui doit régner. Tel étoit le diſcours de ces Sages. Enſuite celui qui préſidoit, propoſa trois queſtions, qui devoient étre décidées par les maximes de Minos.

La première *queſtion étoit* de ſavoir quel eſt le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent, que c'étoit un Roi qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, & qui étoit victorieux de tous ſes ennemis. D'autres ſoutinrent, que c'étoit un homme ſi riche, qu'il pouvoit contenter tous ſes deſirs. D'autres dirent, que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point, & qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers pays ſans être jamais aſſujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent, que c'étoit un Barbare, qui vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout béſoin. D'autres crurent, que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigeurs de la ſervitude, il jouiſſoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviſèrent de dire, que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je (11) est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays & en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux: en un mot, l'homme véritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte & de tout desir, n'est soumis qu'aux Dieux & à la raison (12). Les Vieillards s'entreregardèrent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse fût précisement celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes: Qui est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit, c'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit: c'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient, que c'est un homme qui a des enfants ingrats & indignes de lui. Il vint un sage de l'Isle de Lesbos, qui dit: le plus malheurex de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée s'écria: on applaudit, & chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, & (13) je répondis, suivant les maximes de Mentor: Le

(11) L'homme le plus libre est celui dont la liberté approche le plus de l'Etre suprême, & par conséquent celui qui n'obéit qu'à la raison. Sur ce principe donc on ne peut disconvenir que l'esclave Epictète étoit plus libre que son maitre Epaphrodite.

(12) *Aux Dieux, & à la raison*: le moyen le plus sûr de se rendre tranquille, c'est de faire chaque action comme si elle devoit être la dernière de la vie, sans témerité, sans aucune révolte contre la raison, sans déguisement, sans amour propre, & avec un parfait acquiescement aux ordres des Dieux. *L'Empereur Marc-Antonin dans ses morales.*]

(13) L'Auteur ne s'éloigne jamais des principes de sa noble Philosophie: le plus malheureux est toujours, selon lui le plus coupable, parce que dans

(14) Le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables: il est doublement malheureux par son aveuglement; ne connoissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir: il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions: il ne connoît point ses devoirs: il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu: il est malheureux & digne de l'être; son malheur augmente tous les jours (15); il court à sa perte: & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua, que j'avois vaincu le sage Lesbien, & les Vieillards déclarèrent, que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda, lequel des deux est préférable (16): d'un côté, un Roi conquérant & in-

dans son systême il ne connoit d'autre félicité que la vertu, ni d'autre malheur que le crime; la douleur & le plaisir ne sont tout au plus, selon lui, que des biens & des maux subalternes.

(14) *Le plus malheureux de tous les hommes, &c.* Ceci & tout ce qui suit n'est pas une contre-vérité; c'est une peinture naturelle du Regne de Louis XIV. Chaque mot porte, sans qu'il ait besoin d'autre explication.

(15) *Son malheur augmente tous les jours, &c.* Le Roi dans le tems de sa plus grande prospérité, étoit malheureux, par les craintes & les appréhensions que lui donnoit pour l'autre vie le souvenir de sa jeunesse & de son amour pour les femmes. Son ignorance le rendoit extrêmement superstitieux, & la superstition augmentoit encore ses frayeurs. On ne put les calmer qu'en attachant l'espérance de son salut à la ruine des Protestants.

(16) Homère réunit ces deux qualités dans Agamemnon. Le sceptre, dit ce Poëte, avoit passé des mains de Jupiter dans les siennes; c'est-à-dire, qu'il conduit son peuple avec la bonté du père des Dieux & des hommes; ses armes sont plus redoutables que celles du Dieu Mars. Nous avons vû Louis le Grand au même tems qu'il reculoit les frontières de son Royaume, élever les Arts à un point de perfection qui servira de modèle à la postérité.

& invincible dans la guerre; de l'autre un Roi ſans expérience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent, que le Roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un Roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſçait pas défendre le pays quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient au contraire, que le Roi pacifique ſeroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient, qu'un Roi conquérant travailleroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, & qu'il rendroit ſes Sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi:

Un Roi qui ne ſçait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à demi Roi. Mais ſi vous comparez un Roi qui ne fait que la guerre, à un Roi ſage, qui ſans avoir la guerre, eſt capable de la ſoutenir dans le beſoin par ſes Généraux, je le trouve préférable à l'autre (17). Un Roi entiérement tourné à la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre ſa domination & ſa propre gloire; il ruineroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple, que ſon Roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon règne? d'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de déſordres; les victorieux mêmes ſe dérèglent pendant ce tems de confuſion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troye; elle a été privée de ſes Rois pendant plus de dix ans. Lorſque tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent. Les meilleurs Princes même, pendant qu'ils ont une guerre à ſoutenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolérer la licence, & de ſe ſervir des méchants. Combien y a-t-il de

(17) *Un Roi entiérement tourné à la guerre, &c.* Autre portrait de Louis XIV, qui eſt continué dans toute cette page.

de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre? Jamais aucun Peuple n'a eu un Roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un Conquérant enivré de sa gloire ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses Sujets les fruits d'une guerre heureusement finie: il est comme un homme qui défendroit son champ contre son voisin, & qui usurperoit celui de son voisin même, mais qui ne sauroit ni labourer, ni semer pour recueillir aucune moisson: un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai, qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes; c'est-à-dire, qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis; mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sureté contre ses ennemis. Voici comment: il est juste, modéré, & commode à l'égard de ses voisins: il n'entreprend jamais contr'eux rien qui puisse troubler la paix: il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, & ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain, & ambitieux, tous les autres Rois voisins qui craignent ce voisin inquiet, & qui n'ont aucune jalousie du Roi pacifique, se joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le sien (18). Pendant que le Roi entreprenant est odieux à tous les autres, & sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme

(18) Le regne de Louis XIV est une preuve continuelle de cette vérité; toutes les ligues des autres Princes de l'Europe n'ont eu pour but que de modérer sa puissance.

me le père & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il jouit au dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je suppose qu'il gouverne par les plus sages loix. Il retranche le faste, la mollesse & tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices: (19) il fait fleurir les autres arts, qui sont utiles aux véritables besoins de la vie; sur-tout il applique ses Sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable: mais un peuple sain, vigoureux, robuste; qui n'est point amoli par les voluptés, qui est exercé par la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuse, qui sçait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage Roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assièger une ville. Mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats; & par une vertu, que les mauvais succès même ne peuvent abattre. D'ailleurs si ce Roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, & il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours des ses alliés. Ses Sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre Roi violent & injuste.

Les

(19) *Il fait fleurir les arts, sur-tout l'agriculture, &c.* Les arts & l'agriculture sont été si négligés en France depuis que la guerre eut fait naître la necessité des impôts, & des enrôlements forcés, que la campagne s'est trouvée déserte, & que l'année 1680 il a été vérifié que de trois Artisans qui mouroient dans Paris, un finissoit sa vie à l'Hôpital.

Les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelle ressource il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc, que le Roi pacifique, qui ignore la guerre, est un Roi très imparfait, puisqu'il ne sçait pas remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis ; mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au Roi conquérant, qui manque des qualités nécessaires dans la paix, & qui n'est propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis ; car la plupart des hommes éblouis (20) par les choses éclatantes, comme les victoires & les conquêtes, les préférent à ce qui est simple, tranquille & solide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais tous les Vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces Vieillards s'écria : je voi l'accomplissement d'un Oracle d'Apollon connu dans toute nôtre Isle. Minos avoit consulté ce Dieu pour savoir combien de tems sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : *les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton Isle pour y faire régner tes loix.* Nous avons craint, que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'Isle de Crète : mais le malheur d'Idoménée & la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montrent le sens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour Roi ?

(20) C'est ce qui a ébloui Louis XIV qui comptoit tout le reste pour rien, pourvu qu'il soutînt le surnom de Grand par l'éclat de ses Victoires.
Les Peuples, dit Guichardin, accusèrent Ferdinand d'avarice ; parce qu'ils sont assez aveugles pour préférer le faste & la prodigalité d'un Roi qui les opprime, à la sage économie de celui qui ménage leur substance.

Fin du cinquième Livre.

SOMMAIRE
DU
LIVRE SIXIE'ME.

TE'LE'MAQUE raconte qu'il refusa la Royauté de Crète pour retourner en Ithaque; qu'il proposa d'élire Mentor qui refusa aussi le Diadème: qu'enfin l'Assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la Nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodéme, qui fut proclamé Roi au même moment; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque: mais que Neptune pour consoler Venus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son Isle.



LIVRE SIXIEME.

AUſſi-tôt les Vieillards ſortirent de l'enceinte du bois ſacré, & le premier me prenant par la main, annonça au peuple, déjà impatient dans l'attente d'une déciſion, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'aſſemblée. Chacun pouſſa des cris de joïe. Tout le rivage & toutes les montagnes voiſines retentirent de ce cri: Que le fils d'Ulyſſe ſemblable à Minos régne ſur les Crétois.

J'attendis un moment, & je faiſois ſigne de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me diſoit à l'oreille: renoncez-vous à vôtre patrie? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope, qui vous attend comme ſa dernière eſpérance, & le grand Ulyſſe que les Dieux avoient réſolu de vous rendre? Ces paroles percèrent mon cœur, & me ſoutinrent contre le vain deſir de régner. Cependant un profond ſilence de toute cette tumul-

tumulteuſe aſſemblée me donna le moyen de parler ainſi: ô illuſtres Crétois! je ne mérite point de vous commander. L'Oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos ceſſera de régner quand un étranger entrera dans cette Isle, & y fera régner les loix de ce ſage Roi, mais il n'eſt pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je ſuis cet étranger marqué par l'Oracle: j'ai accompli la prédiction; je ſuis venu dans cette Isle, j'ai découvert le vrai ſens des loix, & je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire régner avec l'homme que vous choiſirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre petite Isle d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à la gloire & à l'opulence de ce beau Royaume. Souffrez que je ſuive ce que les deſtins ont marqué: ſi j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſperance de régner ici: c'étoit pour mériter vôtre eſtime & vôtre compaſſion; c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naiſſance (1). J'aime mieux obéir à mon père *Ulyſſe*, & conſoler ma mère *Pénélope*, que de régner ſur tous les peuples de l'Univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur; il faut que je vous quitte; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir Télémaque aimera les Crétois, & s'intéreſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva un bruit ſourd ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns diſoient, (2) eſt-

(1) Sentiment bien opposé à celui que Céſar avoit puiſé dans Euripide: *Qu'il eſt beau de s'éloigner de l'équité pour une Couronne!* Et que peut-on attendre d'un Prince qui monte ſur le Trône par des voies qui devroient l'en exclure?

(2) C'étoit une penſée commune à ceux qui voyoient quelques perſonnes extraordinaires, parce qu'Homère dit, que quand les Dieux veulent paroitre, ils ne peuvent choiſir une figure plus ſortable à leur majeſté, que celle de l'homme. On lit dans Hérodote, que Piſiſtrate ſçut ſe faire ouvrir

eſt-ce quelque Divinité ſous une figure humaine ? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vû en d'autres pays, & qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écrioient ; il faut le contraindre de régner ici. Enfin, je repris la parole, & chacun ſe hâta de ſe taire, ne ſachant ſi je n'allois point accepter ce que j'avois refuſé d'abord. Voici les paroles que je leur dis.

Souffrez, ô Crétois, que je vous diſe ce que je penſe. Vous êtes le plus ſage de tous les Peuples ; mais la ſageſſe demande, ce me ſemble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choiſir, (3) nos pas l'homme qui raiſonne le mieux ſur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus conſtante vertu. Pour moi je ſuis jeune, par conſéquent ſans expérience, expoſé à la violence des paſſions, & plus en état de m'inſtruire en obéiſſant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'eſprit & de corps, mais qui ſe ſoit vaincu lui même ; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de ſon cœur, & dont toute la vie ſoit la pratique de ces loix ; que ſes actions plutôt que ſes paroles vous le faſſent choiſir.

Tous les Vieillards charmés de ce diſcours, & voyant toujours croître les applaudiſſements de l'aſſemblée, me dirent : puiſque les Dieux nous ôtent l'eſpérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui faſſe régner nos loix. Connoiſſez-vous quelqu'un qui puiſſe commander avec cette modération ? Je connois, leur disje d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous

ouvrir les portes de la citadelle d'Athènes, en ſe faiſant introduire par une femme d'une éclatante beauté qui ſe diſoit la Déeſſe Minerve.

(3) Il y a beaucoup de diſtance d'un grand Philoſophe à un Roi. Jacques I, Roi d'Angleterre, avoit étudié l'art de régner dans les plus ſages Politiques de l'antiquité : l'Hiſtoire l'a cependant mis au rang des Princes médiocres. Platon avec toutes ſes belles idées de gouvernement, n'eut cependant que de très-foibles ſuccès à la Cour de Denis de Syracuſe.

vous estimez en moi; c'est sa sagesse & non pas la mienne qui vient de parler; & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eus de mon enfance; les périls dont il m'avoit délivré; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dés que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardè à cause de ses habits simples & négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid & réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sçai quoi de ferme & d'élevé: on remarqua la vivacité de ses yeux, & la vigeur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions: on le questionna; il fut admiré; on résolut de le faire Roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir: il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté; que les meilleurs Rois étoient malheureux; en ce qu'ils ne faisoient presque jamais le bien qu'ils vouloient faire, & qu'ils faisoient souvent, par la surprise des flatteurs, (4) les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la Royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée (5). Quand on est Roi, disoit-il, on dépend de

(4) Entre tous les maux qui ont terni le régne du feu Roi, il est certain qu'il y en a plusieurs qu'on peut imputer à la surprise des flatteurs: il y fut plus exposé qu'un autre, étant monté si jeune sur le Trône, & ayant eu une si mauvaise éducation: mais ces circonstances mettent-elles sa conscience en sûreté?

Les flatteurs louent les vices, en les faisant passer pour des vertus, & censurent comme des vices, & même comme des crimes, les vertus de ceux, qui sont haïs des Princes qu'ils flattent. *Tac.*

(5) Les Princes les *plus impérieux* ont beaucoup à souffrir de ceux qui leur sont nécessaires; il n'est pas jusqu'aux personnes les plus obscures qu'ils ne soient obligés de ménager. Louis XI essuyoit les mauvaises humeurs & les bizarreries de Coquetier son Médecin, dont il n'osoit pas se défaire.

de tous ceux dont on a besoin pour se faire obeïr. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! Nous ne devons qu'à nôtre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de nôtre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur surprise, lui demanderent quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connoisse bien; puisqu'il faudra qu'il vous gouverne; & qui craigne de vous gouverner. Celui qui desire la Royauté, ne la connoît pas: & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point? Il la cherche pour lui, & vous devez desirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers, qui refusoient la Royautè recherchée par tant d'autres; ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausicrates, qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au Cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël avec le quel Mentor & moi étions venus de l'Isle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils sçurent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël; qu'Hazaël touché de la sagesse & de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseiller & son meilleur ami; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuser d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des loix de Minos: tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les Viéillards dirent à Hazaël: nous n'osons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses & de l'éclat de la Royauté pour vouloir acheter cet éclat pas les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: ne croyez pas, ô Crétois, que je méprise les hommes. Non, non, je sçai combien il est grand de travailler à les rendre bons &

heu-

heureux: mais ce travail est rempli de peines & de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, & ne peut éblouir que des ames vaines. La vie est courte; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter: c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible & retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, & où les espérances, qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être Roi, ce seroit de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin, les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor: dites-nous, ô le plus sage & le plus grande de tous les Mortels, dites-nous donc, qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre Roi? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit: pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement. (6) C'est un Vieillard assez vigoureux: j'ai demandé quel homme c'étoit? On m'a répondu qu'il s'appelloit Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit, que ses deux enfants ètoient au nombre de ceux qui combattoient; il a paru n'en avoir aucune joie; il a dit que pour l'un il ne lui souhaitoit pas le péril de la Royauté, & qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir qu l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris, que ce père aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses

enfants

(6) Ce portait d'Aristodème est celui du Duc de Navailles, dont l'humeur assez inflèxible, comme il dit lui-même dans ses Memoires, n'a jamais pu s'accommoder aux complaisances qu'il faut avoir pour plaire aux personnes à qui l'on est soumis; sa vertu sincère & ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à la Cour, & on lui ordonna à lui & à Madame de Navailles de se défaire de leurs charges & de s'éloigner de la Cour. Il se retira dans ses terres de Poitou & d'Angoumois.

enfants qui a de la vertu, & qu'il ne flattoit point l'autre dans ses déréglements. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu: il a long-tems porté les armes, & il est couvert de blessures: mais sa vertu sincère & ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à Idoménée; c'est ce qui empécha ce Roi de s'en servir dans le siège de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils, qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre; il fut méme jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt: il oublia tous ses services; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers & lâches qui n'estiment que les richesses: mais content dans sa pauvreté, il vit gaïement dans un endroit écarté de l'Isle, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui: ils s'aiment tendrement; ils sont heureux par leur frugalité, & par leur travail ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins & de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; ils les exhorte; il les instruit: il juge tous les différents de son voisinage: il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père après l'avoir long-tems souffert pour tâcher de le corriger des ses vices, l'a enfin chassé. Il s'est abandonné à une folle ambition & à tous les plaisirs.

Voilà, ô Cretois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? Pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme, qui vous connoît & que vous connoissez; qui sçait la guerre; qui a montré son courage, non seulement contre les flèches & contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie, qui aime le tra-

vail,

vail, qui ſçait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe point amollir par un amour aveugle de ſes enfants, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre: en un mot, un homme qui eſt déjà le pére du peuple. Voilà vôtre Roi, s'il eſt vrai que vous deſiriez de faire régner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria: il eſt vrai, Ariſtodéme eſt tel que vous le dites; c'eſt lui qui eſt digne de régner. Les Vieillards le firent appeller: on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple; il parut tranquille: on lui déclara qu'on le faiſoit Roi. Il répondit: je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. (7) La première, que je quitterai la Royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'étes, & ſi vous réſiſtez aux loix. La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple & frugale. La troiſième, que mes enfants n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction, ſelon leur mérite, comme le reſte des Citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joïe: Le Diadême (8) fut mis par le chef des Vieillards, gardes des loix, ſur la tête d'Ariſtodème. On fit des ſacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Ariſtodème nous fit des préſents, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos méme. Il lui donna auſſi un recueil de toute l'hiſtoire de Crète depuis Saturne & l'âge d'or: il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de tous les eſpèces qui ſont bonnes en Crète, & inconnues dans la Syrie, & il lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Com-

(7) Les qualités des Princes ne ſont jamais ſtériles; ils ne peuvent manquer d'imitateurs même dans leurs vertus.

(8) Le Diadême étoit un bandeau, ou une eſpèce de petit bonnet, qui ſe lioit ſur la tête avec un linge fort blanc, & que les Rois portoient pour marque de leur dignité.

Comme nous pressions nôtre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armés; il y fit mettre des habits pour nous, & des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voyent une amitié, qui n'est fondée que sur la vertu: un jour ils nous réuniront, & ces Champs fortunés, où l'on dit que les Justes jouissent, après la mort, d'une paix éternelle, verront nos ames se rejoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvoient ainsi être recueillies avec les vôtres! En prononçant ces mots, il versoit des torrents de larmes, & les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui; & il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodème, il nous dit: c'est vous qui venez de me faire Roi: souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraïe sagesse, & que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureusement dans vôtre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chere Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs & d'hommes armés; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent vôtre mère. O Mentor! (9) vôtre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à desirer pour vous. Allez tous deux; vivez heureux ensemble; souvenez-vous d'Aristodème; & si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur

(9) Telle est l'élévation de la Sagesse: elle se suffit à elle-même, & les Rois ne trouvent rien dans leurs trésors dont elle ne sache se passer. *Les Dieux n'ont besoin de rien, & le Sage de peu de chose*, disoit Socrate.

ſur moi juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Il nous embraſſa, & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Dejà le Mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline: tous les rivages diſparoiſſoient. Les côtes du Péloponnéſe ſembloient (10) s'avancer dans la mer pour venir au devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le Ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, & la mort ſe préſenta à nous. O Neptune, c'eſt vous qui excitâtes par vôtre ſuperbe Trident toutes les eaux de vôtre Empire! Vénus pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſque dans ſon Temple de Cythère, alla trouver ce Dieu; elle lui parla avec douleur; ſes beaux yeux étoient baignés de larmes; du moins c'eſt ainſi que Mentor inſtruit des choſes divines me l'a aſſuré Souffrirez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe jouent impunément de ma puiſſance? Les Dieux mêmes la ſentent; & ces téméraires mortels ont oſé condamner tout ce qui ſe fait dans mon Isle. Ils ſe piquent d'une ſageſſe à toute épreuve; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je ſuis née dans vôtre empire? Que tardez-vous à enſevelir dans vos profonds abymes ces deux hommes que je ne puis ſouffrir?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune ſouleva des flots juſqu'au Ciel, & Vénus rit, croyant nôtre naufrage inévitable. Nôtre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus réſiſter aux vents qui nous pouſſoient avec violence vers les rochers; un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fonde du navire.

(10) Le Péloponnèſe, aujourd'hui la Morée, eſt la partie méridionale de la Grèce. C'eſt une preſqu'Isle attachée à la Grèce ſeptentrionale par l'Iſthme de Corinthe & baignée ailleurs par le golfe der Lépante, la mer de Grèce & de l'Archipel,

navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis: voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous! Il seroit inutile de disputer nôtre vie contre la tempête.

Mentor me répondit: le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublés regrette la vie sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. (11) Aussi-tôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui étoit déjà rompu, & qui penchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur la côté: il jette le mât hors du vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre, que tous les vents conjurés attaquent, & qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles; de même Mentor non seulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, sembloit commander aux vents & à la mer. Je le suis. Et qui auroit pu ne le pas suivre, étant encouragé par lui? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous: car nous pouvions nous asseoir dessus; s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées. Mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande

pièce

(11) C'est par un stratagème à peu près pareil qu'Ulysse se sauve du naufrage & aborde à l'Isle des Phéaciens. Homere justifie par-là sa grande maxime qui à formé tant de Heros. *La voie la plus sure d'échapper au péril, c'est de ne le point craindre.*

pièce de bois, & nous nous trouvions enfoncés dans la mer. Alors nous buvions l'onde amère qui couloit de nôtre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de disputer contre les flots pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse le mât, qui étoit nôtre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siège de gazon, me disoit: croyez-vous, Télémaque, que vôtre vie soit abandonnée aux vents & aux flots? Croyez-vous qu'il puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux? Non, non, les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abymes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les Astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abyme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois & j'admirois ce discours qui me consoloit un peu, Mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point: je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblants de froid & demi-morts, sans savoir où la tempête nous jettoit. Enfin, les vents commencèrent à s'appaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été long-tems irritée, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur. Elle grondoit sourdement, & ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel & nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, & les étoiles qui avoient été si long-tems cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur; mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons.

pagnons. Selon les apparences ils perdirent courage, & la tempete les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers, qui nous eussent brisés. Mais nous tâchions de leur présenter le bout de nôtre mât, & Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces roches affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie; & nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est-là que vous nous vîtes, ô grande Déesse, qui habitez cette Isle; c'est-là, que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du sixième Livre.

SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIE'ME

Calypso admire Télémaque dans ses Aventures & n'oublie rien pour le retenir dans son Isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque par ses remontrances contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Vénus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque & la Nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, & ensuite sa colère contre ces deux Amants. Elle jure par le Styx, que Télémaque sortira de son Isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joïe secrete de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit, le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même pour gagner en nageant un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.



LIVRE SEPTIÉME.

QUand Télémaque eut achevé ce discours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardoient les unes les autres: elles se disoient avec étonnement: Quels sont donc ces hommes si chéris des Dieux? A-t-on jamais oui parler d'aventures si merveilleuses? Le fils d'Ulysse le surpasse déjà en éloquence, en sagesse, & en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modestie! mais quelle noblesse & quelle grandeur! Si nous ne savions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus (*a*), pour Mercure (*b*), ou même

(a) *Bacchus, fils de Jupiter & de Sémélé, fille de Cadmus Roi de Thèbes, inventa l'usage du vin, dont les Poëtes l'ont fait la Divinité. On lui immoloit des ânes ou des boucs, pour faire entendre que ceux qui sont trop adonnés au vin, en deviennent stupides & lascifs.*

(b) *Mercure, fils de Jupiter & de Maïa, fille d'Atlas, étoit l'interprete & le messager des Dieux: il étoit le Dieu de*

me pour le grand Apollon (c). Mais quel est ce Mentor, qui paroît un homme simple, obscur, & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sçai quoi au dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher (1). Ses yeux errants alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençat cette longue histoire de ses aventures; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin, se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrte, où elle n'oublia rien pour savoir de lui, si Mentor n'étoit une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve, en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eût sçu, que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu: il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidents les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle desiroit savoir.

Cependant toutes les Nymphes assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie; l'au-

de l'Eloquence, du Commerce, & des Larrons.

(c) *Apollon, fils de Jupiter & de Latone, est appellé l'inventeur de la Médecine, du luth, de la Poésie, & de l'art de deviner; il est aussi Prince des Muses.*

(1) La plupart de nos Poëtes ont dépeint l'Amour avec des couleurs capables de l'inspirer plutôt que de le rendre odieux; & pour parler leur langage, ils ont forgé les traits de ce Dieu. La Tragédie, qui selon les sages régles qu'en a donné Aristote, doit être la réformatrice des mœurs, & l'école des vertus, est devenue par l'abus qu'ils en ont fait, l'amorce de la plus dangereuse passion. L'Auteur représente l'Amour avec ses charmes, mais avec ses périls, & l'un sert de préservatif à l'autre.

l'autre vouloit ſavoir ce qu'il avoit vû à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe avant le ſiège de Troye. Il répondit à toutes avec douceur: & ſes paroles, quoique ſimples, étoient pleines de graces. Calypſo ne les laiſſa pas long-tems dans cette converſation; elle revint, & pendant que les Nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſantis, & dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor. Mais elle ſentoit toujours je ne ſçai quoi, qui repouſſoit tous ſes efforts, & qui ſe jouoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſçarpé qui cache ſon front dans les nues, & qui ſe joue de la rage des vents, Mentor immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo. Quelquefois même il lui laiſſoit eſpérer qu'elle l'embaraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la vérité du fond de ſon cœur. Mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſpérances s'évanouiſſoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-à-coup: & une réponſe courte de Mentor la replongeoit dans ſes incertitudes.

Elle paſſoit ainſi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'eſpéroit plus de faire parler. Elle employoit ſes plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque; & une Divinité, plus puiſſante qu'elle, vint à ſon ſecours pour y réuſſir.

Vênus, toujours pleine de reſſentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Isle de Cypre, ne pouvoit ſe conſoler de voir que ces deux téméraires mortels euſſent échappé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter, mais le père des Dieux ſouriant, ſans vouloir lui découvrir que Minerve ſous la figure de Mentor avoit ſauvé le fils d'Ulyſſe, permit à Venus de chercher les

mo-

moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses Autels à Paphos, à Cythère, & à Idalie; elle vole dans son char attelé de colombes: elle appelle son fils; & la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle lui parla ainsi:

Vois-tu, mon Fils, ces deux hommes, qui méprisent ta puissance & la mienne? Qui voudra désormais nous adorer! Va: perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles: descend avec moi dans cette Isle; je parlerai à Calypso. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée. Son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris: mais l'Amour vient lui-même pour vous venger: je vous le laisse: il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri par les Nymphes de l'Isle de Naxos (*d*). Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré, d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. (2) Quoique Déesse, elle sentit la flamme qui couloit déjà dans son sein. Pour se soulager elle le donna aussi tôt à la Nymphe qui étoit auprés d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroissoit plus

(d) *Ces Nymphes de l'Isle de Naxos dans la mer Egée, une des Ciclades, en récompense du soin qu'elles avoient pris d'élever Bacchus, furent transportées au Ciel, & changées en étoiles, qu'on appelle les Pléides.*

(2) L'élévation ne met point à couvert des traits de l'Amour. Homère fait l'énumération de plusieurs Déesses, qui ressentirent quelque foible pour de simples mortels; mais il ajoute au même endroit, que les Dieux désaprouvent ces amours mal-assortis: il craint qu'on n'abuse de sa fiction.

plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir. Mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sçai quoi d'empoisonné. L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'epouvantoit; & il sentoit, que cet inconnu étoit invulnérable, en sorte qu'aucune de ses flèches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la plaïe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque voyant cet enfant, qui se jouoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur & de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble & s'amollit. Voyez-vous ces Nymphes, disoit-il à Mentor? Combien sont-elles différentes de ces femmes de l'Isle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie? Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme (3). Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler: mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer. Ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit: O Télémaque! les dangers de l'Isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation: mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une pas-

(3) C'est ainsi à peu près que le Roi parloit pour justifier son amour pour Mademoiselle de la Valière; il fut charmé de sa modestie beaucoup plus que de sa beauté.

passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est présque plus tems de l'éteindre. (4) Fuyez, ô mon cher Télémaque! fuyez ces Nymphes qui ne sont si discrettes, que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de vôtre jeunesse; mais sur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'Amour que Vénus sa mère est venue apporter dans cette Isle pour se venger du mépris, que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère. Il a blessé le cœur de la Déesse Calypso; elle est passionnée pour vous; il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent: vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme! presque sans le savoir.

(5) Télémaque interrompoit souvent Mentor, lui disant: pourquoi ne demeurons nous pas dans cette Isle? Ulysse ne vit plus: il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui, ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendants. Son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père? Les Ithaciens ont oublié Ulysse: nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les Amants de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port pour mieux assurer nôtre perte à nôtre retour.

Mentor répondoit: voilà l'effet d'une aveugle passion.

(4) C'est aussi à peu près de cette manière que la Reine Mère parla à Louis XIV pour le guérir de sa passion; elle alla jusqu'à faire griller, par le conseil de Madame de Navailles, les avenues des chambres de ses filles d'honneur & de celles de Madame, pour empêcher le Roi de les aller voir: mais, comme dit Molière,

Les verroux & les grilles
Sont de foibles garants de
la vertu des filles.

(5) Un Prince préoccupé de cette passion, n'écoute qu'elle. On a dit que François I ne s'étoit mis à la tête de son armée dans sa seconde entreprise sur le Milanois, que pour y aller voir une de ses Maîtresses. Le Roi Jean eut, dit-on, le même motif dans le voyage qu'il fit en Angleterre après sa prison.

sion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper & pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans vôtre patrie ? Comment ·êtes-vous sorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne se sont-ils pas tournés tout-à coup en prospérités ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient vôtre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais que dis je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je saurai bien sortir de cette Isle. Lâche fils d'un père si sage & si généreux, menez ici une vie molle & sans honneur au milieu des femmes: faites malgré les Dieux ce que vôtre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoit attendri aux discours de Mentor: *sa douleur étoit mêlée de honte;* il craignoit l'*indignation & le départ de cet homme si sage*, à qui il devoit tant. *Mais une passion naissante*, & qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, disoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne contez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu, & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans vôtre patrie pour revoir Ulysse & Pénélope. Le vertu vous defend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de vôtre père, vous ordonnent de quitter cette Isle. L'Amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé! que feriez-vous d'une vie immortelle sans liberté, sans vertu, sans gloire ? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondoit à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût

arra-

arraché malgré lui de cette Isle. Quelque-fois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère, qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour-à-tour son cœur, & aucune n'y étoit constante. Son cœur étoit comme la mer qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit souvent étendu & immobile sur le rivage de la mer; souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères, & poussant des cris semblables aux rugissements d'un lion. Il étoit devenu maigre; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle, abattu & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fièrté s'enfuyoient loin de lui. Il périssoit. Tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, & se flétrit peu à peu vers le soir, ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se dessèche, & sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soutenir: (6) Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué, que Calypso aimoit éperdument Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso: j'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vûe en lui. Ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre: il n'aime plus que les forêts & les montagnes

tagnes

(6) Antiochus I fut réduit à l'extrémité par une pareille maladie, & Erasistrate son Médecin la découvrit à la vive émotion du pouls de ce Prince aux approches de Stratonice sa belle-mère. Sa fièvre fut guérie par ce qui l'avoit causée. Nicator, son père, lui céda la Reine Stratonice.

tagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, o Déeſſe, qui lui inſpirez cette grande ardeur ?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put ſe retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'Isle de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. (7) Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble *né* que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes ? Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abattu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines sur toutes les choſes qu'elle voyoit (8), & elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe, dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur (9). Elle ſçut que Télémaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même *deja une ſeconde chaſſe*, *où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la première*. *Pour* rompre les meſures de Télémaque, elle *déclara qu'elle* en vouloit être. Puis tout-à-coup ne pouvant plus modérer ſon reſſentiment, elle lui parla ainſi :

Eſt-ce donc ainſi, ô jeune teméraire ! que tu es venu dans mon Isle, pour échapper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux ? N'eſt

(7) Ainſi parloit Madame, (Henriette d'Angleterre, épouſe de Gaſton de France, Duc d'Orléans, frère unique du Roi,) qui aimoit le Roi, lorſqu'elle vit qu'il s'attachoit à Mademoiſelle de la Valière, une de ſes filles d'honneur, dont la beauté étoit médiocre. Elle s'en plaignit, à peu près dans les mêmes termes qui sont rapportés ici, au Comte de Guiche & à Mlle de Montalet qui étoient ſes confidents.

(8) *La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit*. C'eſt au Comte de Guiche, fils aîné du Maréchal de Grammont, que Madame découvroit les ſiennes.

(9) Un préſent que le Roi fit à ſa Maitreſſe d'un collier de perles & d'une paire de boucles de diamants d'un grand prix, acheva de mettre Madame en fureur.

N'es-tu entré dans cette Isle, qui n'êst ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance & l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinités de l'Olympe & du Styx, écoutez une malheureuse Déesse. Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur & plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les siens. Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préferer à l'immortalité; ou plutôt que tu périsses, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouet des flots soit rejetté sans espérance de sépulture sur le sable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes, le verra aussi: elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & son désespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges & enflammés. Ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit; ils avoient je ne sçai quoi de sombre & de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides. Elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage. Ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance. La rage & le désespoir sembloient en avoir tari la source; & à peine en coulait-il quelques-unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante, & entrecoupée. Mentor observoit tous ces mouvements, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désesperé qu'on abandonne. Il jettoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jetter à son cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute. Mais il étoit retenu tantôt par une mauvaise honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour se retirer du péril; car le péril lui sembloit doux, & il ne pou-

pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

(10) Les *Dieux* & les Déesses de l'Olympe assemblés dans un profond silence avoient les yeux attachés sur l'*Isle* de Calypso pour voir qui seroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en se jouant *avec* les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Isle (11). Minerve, sous la figure de Mentor, se servoit de la jalousie inséparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, & elle étoit vêtue comme Diane. (12) Vénus, & Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes, en sorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calypso même. Calypso la regardant de loin, se regarda en même tems dans la plus claire de ses fontaines, & elle eût honte de se voir. *Alors elle se cacha au fond de sa grotte, & parla ainsi toute seule.*

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amants, en déclarant que je veux être de cette chasse? En serai-je? Irai-je la faire triompher, & faire servir ma beauté à relever la sienne? (13) Faudra-t-il

(10) Un jeune Prince que la volupté veut séduire, est en spectacle à toute la terre: il ne peut commencer le grand ouvrage de sa réputation par une victore plus glorieuse.

(11) La Cour de France étoit alors toute en feu: les plus sages du Conseil du Roi étoient attentifs, pour voir qui seroit victorieux, ou de la passion de ce Monarque, ou des sages conseils de la Reine sa mère; mais ils gardoient tous le silence, car il n'étoit déja plus permis de parler.

(12) Le Roi aimoit extrêmement la chasse; il y menoit les Dames, & il prenoit plaisir à les voir vêtues en Amazones. Mademoiselle de la Valière brilloit beaucoup en cet habit.

(13) C'est à peu près ce que disoit Madame, lorsqu'elle s'apperçut que les visites que le Roi lui rendoit, n'étoient qu'un prétexte pour voir la Valière.

il que Télémaque, en me voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes; je saurai bien les empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque: il le rammenera en Ithaque. Mais que dis-je? & que deviendrai-je, quand Télémaque sera parti? Où suis-je? Que reste-t-il à faire? O cruelle Vénus! Vénus, vous m'avez trompée! O perfide présent que vous m'avez fait! Pernicieux enfant! Amour empesté! je ne t'avois ouvert mon cœur, que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que désespoir. Mes Nymphes se sont révoltées contre moi. Ma Divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta Nymphe le verra, & je te percerai à ses yeux? Mais je m'égare. O malheureuse Calypso! Que veux tu? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abyme de malheurs? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Falloit-il empoisonner son cœur! Il m'eût quittée. Hé bien! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers; laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort. Laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte. Mais tout-à-coup elle sort impétueusement. Où êtes-vous, ô Mentor? dit-elle. Est ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice, auquel il succombe? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long-tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer

norer son père, & négliger sa haute destinée? Est-ce à vous, ou à moi, que ses parents ont confié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur; & vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt, de grands peupliers propres à construire un vaisseau: c'est-là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette Isle. Vous trouvèrez dans le même endroit une profonde caverne où sont tous les instruments nécessaires, pour tailler & pour joindre toutes les piéces d'un vaisseau.

A peine eût-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment. Il alla dans cette caverne, trouva les instruments, abattit les peupliers, mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance & l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit. D'un côté elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit; de l'autre elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vûe les deux Amants. Mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle savoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de hâche & de marteau. Elle prêtoit l'oreille; chaque coup la faisoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis disoit à Télémaque d'un ton moqueur: (14) ne craignez-vous point, que Mentor ne vous

(14) *Ne craignez-vous point, &c.* C'est ainsi que Mademoiselle Mancini reprochoit au Roi la contrainte dans la quelle la Reine & le Cardinal le tenoient. *N'êtes vous pas le Maître, Sire,* lui dit-elle, *pourquoi n'usez-vous pas de vôtre autorité?* Elle ne demandoit qu'à s'affranchir de la tutelle de son Oncle, & elle auroit bien souhaité que le Roi en eût fait autant. Les Princes les plus aveugles sont ceux qui sacrifient leurs plus fidèles serviteurs aux caprices de leurs Maitresses. Plusieurs grandes Hommes ont été rendus inut-

vous blâme d'être venu à la chasse sans lui? O que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître! Rien ne peut adoucir son austérité: il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun: il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même: mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Télémaque, & le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug. (15) Il craignoit de le revoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin, vers le soir, la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin de lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso apperçut de loin le vaisseau achevé; ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblants se déroboient sous elle: une froide sueur courut par tous les membres de son corps; elle fut contrainte de s'appuyer sur les Nymphes qui l'environnoient, & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa (16) en jettant sur elle un regard terrible.

Télémaque qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déjà retiré ayant fini son travail, demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau, & à quoi on le destinoit. D'abord elle ne put répondre; mais enfin elle dit: c'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire. Vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévère qui s'oppose à vôtre bonheur, & qui seroit

inutiles par les artifices de la Comtesse d'Estampes, & de la Duchesse de Valentinois.

(15) Peinture naturelle des dispositions du Roi envers le Cardinal, pendant qu'il aimoit sa Nièce; on le faisoit observer par tout jusques dans les divertissements les plus innocents.

(16) *Elle la repoussa*. Madame en usa de même envers la Valière, à qui elle donna tant de dégoûts que cette fille fût obligée de se retirer au couvent de Chaillot. Mais le Roi l'y alla chercher, & lui fit peu après sa maison.

roit jaloux, si *vous deveniez immortel*. Mentor m'abandonne, c'*est fait de moi*, s'écria Télémaque. O Eucharis! si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. (17) *Ces paroles* lui échappèrent dans le transport de sa *passion*. Il vit le tort qu'il avoit eu en les disant. Mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis rougissant, & baissant les yeux, demeuroit derrière toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joïe étoit au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscretement. Ce qu'il avoit fait, lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il paroissoit confus & troublé.

Calypso plus furieuse qu'une lionne, à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, & ne sachant où elle alloit. Enfin, elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Isle, dit-elle, ô étrangers qui *êtes venus troubler mon repos. Loin de moi ce jeune insensé; & vous imprudent vieillard, vous* sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle, ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprend, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis. Ingrat, tu ne sortira de mon Isle, que pour être en proïe à de nouveaux malheurs. Je serai vengée; tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton père qui l'a offensé en Sicile, & sollicité par Venus que tu as méprisée dans l'Isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père qui n'est pas mort; mais tu le verras sans le connoître.

Tu

(17) Quand le Roi se vit prêt à perdre la Valière, de ses premières couches, il s'écria devant les Dames qui lors étoient présentes: rendez-la moi, & prenez tout ce que j'ai.

Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va; je conjure les puiſſances céleſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu des mers, ſuſpendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſupplice comblera de joïe.

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit déjà prêt à prendre des réſolutions contraires. L'Amour rappella dans ſon cœur le deſir de retenir Télémaque. Qu'il vive, diſoit-elle même, qu'il demeure ici, peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment: te voilà engagée; & les ondes du Styx par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſpérance. Perſonne n'entendoit ces paroles: mais on voyoit ſur ſon viſage les furies peintes; & tout le venin empeſté du noir Cocyte (*e*) ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Télémaque en fût ſaiſi d'horreur. Elle le comprit; (car qu'eſt-ce que l'amour jaloux ne devine pas?) & l'horreur de Télémaque redoubla les tranſports de la Déeſſe. Semblable à une Baccante qui remplit l'air de ſes hurlements, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers de bois avec un dard en main, appellant toutes ſes Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux & regardant de loin Télémaque à qui elle n'oſe plus parler. La Déeſſe frémit en la voyant auprès d'elle; (18) & loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette Nymphe, elle

(e) Du noir Cocyte: *Certain fleuve de l'Epire, un des quatre que les Poëtes ont feint qu'on voyoit en Enfer. C'eſt parce que ſon nom, qui ſignifie plainte,* ([illegible], lugere eſt) *marque les cris de ceux qui ſont dans les Enfers.* Virg. 6. Æneid. v. 132. Cocytusque ſinu labens circumfluit *atro.*

(18) *Et loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette Nymphe, &c.* Plus la Valière témoi

elle ressent une *nouvelle* fureur, voyant que l'affliction augmente la *beauté* d'Eucharis (19).

Cependant *Télémaque* étoit demeuré seul avec Mentor. Il *embrasse* ses genoux, car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder. Il vérse un torrent de larmes. *Il* veut parler; la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage. Il ne sçait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin, il s'écrie: o mon vrai pére! ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, nî vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-m me, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même, sans flatter sa passion, & lui dit: fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore; c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse & la violence de ses passions, n'est point encore sage; car il ne se connoît point encore, & ne sçait point se défier de soi. Les Dieux *vous ont conduit comme par la main jusqu'au* bord de l'*abyme pour vous en* montrer toute *la profondeur sans* vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahisons de l'Amour qui flatte pour perdre, & qui sous une apparence de douceur cache les plus affreuses amertumes (20). Il est venu cet enfant plein de charmes par-

moignoit de soumission à Madame, plus cette Princesse avoit pour elle d'indignation & de mépris. Il fallut que le Roi usât de son autorité pour la faire rester auprès d'elle, jusqu'à ce qu'il lui donnât une maison & un équipage.

(19) La Valière avoit naturellement un certain air de langueur, que l'affliction rendoit encore plus touchant. Sans être belle, elle avoit les manières toutes charmantes, & rien ne fit plus d'impression sur le cœur du Roi, qui étoit fort tendre, que de la voir un jour toute en pleurs se plaindre à lui de la dureté avec laquelle Madame la traitoit.

(20) Il ne faut qu'une captive pous mettre la mésintelligence entre Agamemnon & Ac-

parmi les ris, les jeux, & les graces. Vous l'avez vû: il a enlevé vôtre cœur, & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la plaie de vôtre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flatter vous-même; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de vôtre témérité. Vous demandez maintenant la mort, & c'est l'unique espérance qui vous reste. La Déesse troublée ressemble à une furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ses Nymphes jalouses sont prétes à s'entre-déchirer: & voilà ce que fait le traître Amour qui paroît si doux. Rappellez tout vôtre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour & pour revoir vôtre chére patrie? Calypso elle même est contrainte de vous chasser; le vaisseau est tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette Isle, où la vertu ne peut habiter?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main & l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivoit à peine, regardant toujours derrière lui. Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui (21). Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux noués, ses habits flottants, & sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vûe, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoiqu'absente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux, il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor: Je suis résolu de vous suivre; mais je n'ai

Acchille, & pour faire échouer toutes les forces de la Grèce. C'est ainsi qu'Homère nous apprend que les plus grands événements sont aussi souvent des jeux de l'amour, que des jeux de la fortune.

(21) *Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui, &c.* Lorsque la Mancini, mariée au Connétable Colonne, s'éloigna de la Cour, on ne la vit partir qu'à regret. Cette description est une peinture naturelle de ce qui arriva en cette occasion.

n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoïe encore une derniére fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise: o Nymphe! les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir. Mais ils m'empécheront plutôt de vivre que de me souvenir à jamais de vous. O mon père, ou laissez-moi cette dernière consolation qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette Isle, ni m'abandonner à l'Amour. L'Amour n'est point dans mon cœur; je ne sens que de l'amitié & de la reconnoissance pour Eucharis. Il mé suffit de lui dire encore une fois adieu; & je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor. Vôtre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas (22). Vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort. Vous osez dire, que vous n'êtes point vaincu par l'Amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle. Vous êtes aveugle & sourd à tout le reste. Un homme que la fiévre rend frénétique, dit: je ne suis point malade. O aveugle Télémaque! vous étiez prêt à renoncer à Pènélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez; à Ithaque où vous devez régner, à la gloire & à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en vôtre faveur. Vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis (23). Direz-vous encore, que l'Amour ne vous

(22) *Vôtre passion est si furieuse vous ne la sentez pas, &c.* Les Lettres du Cardinal Mazarin au Roi sont pleines de semblables reproches Le Roi ne sentoit point son état: il se déguisoit à lui-même sa passion sous les couleurs de l'amitié la plus pure, & il n'en sentit toute la force que quand il fallut se séparer de celle qui en étoit l'objet.

(23) *Vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis.* Le Cardinal parloit ainsi au Roi, le voyant prêt à renoncer à tous les avantages de son mariage avec l'Infante, & à sacrifier sa gloire & sa Couronne à la Mancini.

vous attache point à elle? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble? Pourquoi voulez-vous mourir? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déeſſe avec tant de tranſports? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi (24); mais je déplore vôtre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre & à fuir; mais à fuir ſans délibérer, & ſans ſe donner à ſoi-même le tems de regarder jamais derriére ſoi. (25) Vous n'avez pas oublié les ſoins, que vous m'avez coûtés depuis vôtre enfance, & les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils. Ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à vôtre perte; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler; la mère qui vous mit au monde ſouffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tû, j'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes ſoupirs pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils! mon cher fils! ſoulagez mon cœur; rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles (26). Rendez-moi Télemaque que j'ai perdu. Rendez-vous à vous-même. *Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'Amour, je vis, & je vis heureux. Mais ſi l'Amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.*

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer; & Télémaque qui n'étoit pas encore

(24) *Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi.* C'eſt ce que le Cardinal écrivit un jour au Roi, qui étoit extrêmement piqué d'une des ſes lettres, où il ſembloit l'accuſer de mauvaiſe foi.

(25) *Vous n'avez pas oublié, &c.* Il ſemble en liſant cela & tout le reſte de cette page, qu'on liſe les Lettres du Cardinal Mazarin au Roi ſur ſa paſſion pour ſa nièce, ſur-tout celle où il le menace de l'abandonner, & de ſe retirer en Italie, s'il ne rompt ce commerce qui le déshonoroit.

(26) Les Grands n'ont pour Amis que ceux qui s'affligent de leurs fautes, & qui condamnent leur paſſions. On peut voir cette maxime bien établie dans l'excellent Traité de Plutarque ſur l'art de diſtinguer un flatteur d'avec un Ami.

core aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déjà aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve toujours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Télémaque de ſon Egide (ſ), & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage, qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Isle. Enfin, ils arrivèrent dans un endroit de l'Isle où le rivage de la mer étoit eſcarpé. C'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur, ſi le vaiſſeau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place: mais ils apperçurent un triſte ſpectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce Vieillard inconnu, non ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypſo errante dans le ſombres forêts. Elle ne put le voir ſans gémir, & elle ſentit qu'il rouvroit toutes les plaïes de ſon cœur. L'Amour lui dit: vous êtes Déeſſe, & vous vous laiſſez vaincre par un foible mortel, qui eſt captif dans vôtre Isle. Pourquoi le laiſſez-vous ſortir? O malheureux Amour, repondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils. C'eſt toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me precipiter dans un abyme de malheurs. C'en eſt fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Télémaque. Jupiter même, le père des Dieux, avec toute ſa puiſſance n'oſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Tél maque ſort de mon Isle: ſors auſſi, pernicieux Enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour eſſuyant ſes larmes, fit un ſouris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras. Laiſſez-moi faire; ſuivez vôtre ſerment, ne vous oppoſez point

(ſ) Egide. *C'eſt le bouclier de la Déeſſe Minerve. On dit que cette Egide avoit des houpes de frange au bas; que la terreur étoit tout autour avec la contention, & le bruit confus de Combattants, & que la tête de la Gorgone terrible étoit au milieu; elle couvroit la poitrine. On l'appelle Cuiraſſe, en parlant des hommes, & Egide en parlant des Dieux.*

point au départ de Télémaque. Ni vos Nymphes, ni moi n'avons juré par les ondes des Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a surprise, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour, & il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance & la joïe jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un zéphyr fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissants que l'ardeur de l'Eté consume, ce discours le fit pour appaiser le désespoir de la Déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle sourit; elle flatta le folâtre Amour, & en le flattant elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nymphes qui étoient errantes & dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du Berger. L'Amour les rassemble, & leur dit: Télémaque est encore en vos mains; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi tôt elles allument des flambeaux; elles accourent sur le rivage; elles frémissent, elles poussent des hurlements; elles secouent leurs cheveux épars, comme des Baccantes. Déjà la flamme vole; elle dévore le vaisseau qui est d'un bois sec & enduit de résine; des tourbillons de fumée & de flamme s'élèvent dans les nues.

Télémaque & Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, & entendent les cris des Nymphes. Télémaque fut tenté de s'en réjouir: car son cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre, & qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette Isle.

Men-

Mentor vit bien, que Télémaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté, qui n'osoit approcher de l'Isle, parce que tous les Pilotes connoissoient, que l'Isle de Calypso étoit inaccessible à tous les mortels. Aussi-tôt le sage Mentor poussant Télémaque qui étoit assis sur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télémaque surpris de cette violente chûte, but l'onde amère, & devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'Isle fatale.

Les Nymphes qui avoient cru les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso inconsolable rentra dans sa grotte qu'elle remplit de ses hurlements. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses ailes, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mère l'attendoit. L'Enfant encore plus cruel ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

(27) A mesure que Télémaque s'éloignoit de l'Isle, il sentoit avec plaisir renaître son courage & son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me disiez, & que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pére! que les Dieux m'ont aimé en me donnant vôtre secours! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

(27) Il y a des climats contagieux à la vertu. Achille ne devint Héros que quand il fut sorti de l'Isle de Scyros, où les délices de la Cour du Roi Lycomède & les charmes de la Princesse Déidamie l'avoient amolli. La plupart de nos Croisés devenoient voluptueux en Asie.

Fin du septième Livre.

SOM-

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIE'ME.

ADOAM frère de Narbal commande le vaisseau Tyrien, où Télémaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoissant Télémaque lui raconte la mort tragique de Pigmalion & d'Astarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le Tyran son père avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de son chant assemble autour du vaisseau les Tritons, les Nêréides, & les autres Divinités de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique: il décrit la douce température de l'air & les autres beautés de ce pays, dont les peuples mènent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.



LIVRE HUITIÈME.

LE vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire (1). Ces Phéniciens avoient vû Télémaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au dessus de l'eau : Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de vôtre humanité. Si le respect des Dieux vous touche; recevez-nous dans vôtre vaisseau : nous irons

(1) Le grand art de l'Epopée, c'est d'en lier si étroitement les differentes parties, qu'elles ne fassent qu'un seul corps. L'Auteur ne perd jamais de vûe cette grande règle : on ne voit dans son poëme nul épisode étranger, nul évenement qui n'ait un rapport essentiel à l'action principale. Le troisième livre prépare à celui-ci, sans rien diminuer du plaisir de la surprise.

irons par-tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit: nous vous recevrons avec joïe. Nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussi-tôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-il entrés, que ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles : car ils avoient nagé long-tems & avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces. On leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, & qui couloit de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit: comment avez-vous pu entrer dans cette Isle, d'où vous sortez? Elle est, dit-on, possédée par une Déesse cruelle qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit: aussi est-ce par un naufrage que nous y avons été jettés: nous sommes Grecs; nôtre patrie est l'Isle d'Ithaque voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur vôtre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire; nous y trouverons des amis, qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devrons à jamais la joïe de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole: & Télémaque gardant le silence, le laissoit parler; car les fautes qu'il avoit faites dans l'Isle de Calypso, augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui-même; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor: & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultoit ses yeux, & tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le Commandant Phénicien arrêtant ses yeux sur Téléma-

lémaque, croyoit se souvenir de l'avoir vû; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande, si vous vous souvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous avoir vû. Vôtre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé; mais je ne sçai où je vous ai vû. Vôtre mémoire aidera peut-être la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement melé de joïe: je suis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard. Je vous ai vû, je vous reconnois: mais je ne puis me rappeller si c'est en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout-à-coup: vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Egypte. Je suis son frère, dont il vous aura sans doute parlé souvent. Je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Egypte. Il me falut aller (2) *au delà de toutes les mers dans la fameuse Bætique auprès des colonnes* d'Hercule. *Ainsi je ne fis que vous voir, & il ne faut pas s'étonner* si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joïe de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher! Est-il toujours à Tyr? Ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux & barbare Pigmalion? Adoam répondit en l'interrompant: sçachez, Télémaque,

(2) *Au-delà de toutes les mers dans la fameuse Bétique*. La Bétique étoit une partie de l'Espagne, qui comprenoit les provinces nommés aujourd'hui l'Andalousie & le Grenade; elle étoit au-delà de toutes les mers pour les Anciens, qui n'en connoissoient point d'autres que la Méditerranée & les parties de l'Océan qui baignent l'Europe.

que, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous ramenerai dans l'Isle d'Ithaque avant que d'aller en Epire; & le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à ſoufler. Il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames. Auſſi-tôt il prit à part Télémaque & Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, ſatisfaire vôtre curioſité (3). Pygmalion n'eſt plus; les juſtes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fier à lui. Les bons ſe contentoient de gémir & de fuir ſes cruautés, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal. Les méchants ne croyoient pouvoir aſſurer leur vies qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses gardes même étoient plus expoſés que les autres. Comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les croignoit plus que tout le reſte des hommes, & ſur le moindre ſoupçon il les ſacrifioit à ſa ſûreté. Ainſi à force de chercher ſa ſûreté il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie, étoient dans un péril continuel par ſa defiance, & ils ne pouvoient ſe tirer d'un état ſi horrible qu'en prévenant par la mort du Tyran ſes cruels ſoupçons.

L'impie Aſtarbé, dont vous avez oui parler ſi ſouvent, fut la premiére à réſoudre la perte du Roi, Elle aima paſſionnément un jeune Tyrien fort riche, nomme Joazar. Elle eſpéra de le mettre ſur le trône. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle perſuada au Roi, que l'aîné de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſuccéder à ſon père, avoit conſpiré contre lui.

(3) Pygmalion réunit dans ſon caractère les trois vices qui rendent les Princes odieux, la cruauté, l'avarice, la volupté. Il étoit néceſſaire de montrer dans quels abymes précipitent de telles paſſions.

lui. Elle trouva des faux témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux Roi fit mourir ſon fils innocent. Le ſecond nommé Baléazar fut envoyé à Samos, ſous prétexte d'apprendre les mœurs & les ſciences de la Grèce; mais en effet parce qu'Aſtarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaiſons avec les mécontents. A peine fût-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit. Ils ſe ſauvèrent en nageant juſques à des barques étrangères qui les attendoient, & ils jettèrent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignores que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce Prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſques à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des *prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.*

Mais pendant que Pygmalion étoit en proïe à la défiance, à l'amour, & à l'avarice (4) Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle ſçavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar. Elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du Roi. Elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration: mais

(4) Les Princes ont tout à craindre de celles qui déshonorent leurs lits; ils ne ſauroient avoir de plus dangereux ennemis qu'une maltreſſe qui les trahit. Il n'y a guère de conſpiration dans la quelle n'ait trempé quelque femme d'intrigue.

mais elle craignoit de se confier à quelqu'un, par qui elle seroit trahie. Enfin, il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains (5). Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son Palais, pour mieux cacher sa défiance, & pour n'être jamais observé, quand il préparoit ses repas. (6) Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table. Il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne sçavoit pas apprêter lui-même. Ainsi non seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers; mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait & tous les autres aliments ordinaires ne pouvoient être de sou usage. Il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin ou des légumes qu'il avoit semées & qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puisoit luimême dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de son Palais, dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contre elle. Il la faisoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui dovoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, & qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long-tems que lui. Mais elle prit du contrepoison

(5) Un Prince qui témoigne tant de défiance, déclare qu'il n'aime point son peuple, & qu'il n'en est point aimé. César répondit à ceux qui lui conseilloient de prendre des Gardes, qu'il ne vouloit point de défenseurs contre le Peuple Romain. On sçait que nos Rois les ont retenus plutôt pour l'éclat que pour la sûreté du Trône.

(6) *Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table.* Le défiant Cromvvel prenoit toutes les précautions possibles pour éviter le poison qu'il craignoit, & telle fut son adresse à cacher cette defiance, qu'il la fit passer pour frugalité.

son qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni; aprés quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, & court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La vieille se retire. Le Roi demeure interdit, ne sçachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu. Il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte & le presse de manger. Elle avoit dejà jetté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la premiére; elle but sans crainte, se fiant au contrepoison. Pygmalion but aussi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Astarbé qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, & à pousser des cris lamentables. Elle embrassoit le Roi mourant, elle le tenoit serré entre ses bras; elle l'arrosoit d'un torrent de larmes: car les larmes ne coutoient rien à cette femme artificieuse (7). Enfin, quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées, & qu'il ètoit comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jetta sur lui, & l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'Anneau royal, lui ôta le Diadême, & fit entrer Joazar à qui elle

(7) *Femme artificieuse*. Le Sénat de Rome prodiguant les honneurs envers les femmes Romaines, Tibère dit, qu'il ne le falloit pas faire, sçachant exactement, combien il est dangereux de les enorgueillir; la vanité, le luxe, l'ambition, l'avarice, l'insolence, la dissimulation, les artifices & la cruauté, étant en ce tems-là, les passions ordinaires des Dames Romaines. *Tac.*

elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, & que son amant seroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire, étoient des esprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une sincère affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés. Enfin, ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation & la cruauté de cette femme impie. Chacun pour sa propre sûreté desiroit qu'elle périt.

Cependant tout le Palais est plein d'un tumulte affreux; on entend par-tout les cris de ceux qui disent: le Roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroissent en peine des suites (8), mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande Ville de Tyr, & il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le Roi. Sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple.

Narbal frappé d'un coup si terrible, déplore en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux que d'être selon le devoir d'un Roi, le père de son peuple. Il songea au bien de l'Etat, & se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vû un regne encore plus dur, que celui qu'on voyoit finir.

Narbal sçavoit, que Baléazar ne fut point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assurèrent Astarbé qu'il étoit mort, parlèrent ainsi, croyant qu'il l'étoit;

(8) Elles sont toujours funestes pour ceux qui ont conspiré contre un bon prince. Le premier mouvement du peuple ne laisse rien à la sévérité des Juges. Ce ne fut point Laurent de Médicis qui se vengea de ceux qui avoient attenté à sa personne; le peuple de Florence les poursuivit sans aucun égard aux dignités les plus sacrées.

l'étoit; mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant & des Marchands de Crète touchés de compaſſion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le Royaume de son père, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craigrant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. (9) Il demeura long-tems errant & travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les Marchands Crétois l'avoient laissé. Il fût même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin, il trouva moyen de faire sçavoir à Narbal l'état où il étoit. Il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le père ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses intérêts. Mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son père, & il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal: *si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai aussi-tôt qu'il sera tems de vous aller joindre.* (10) Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar. Il auroit tout hazardé pour la vie du Prince & pour la sienne propre; tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais

(9) Baleazar est ici la figure de Charles II, Roi d'Angleterre, qui aprés la mort de son père, & après avoir perdu contre Cromvvel la bataille de VVolchester, se refugia en France, non sans avoir été long-tems errant sur les bords de la mer, où il n'évita d'être reconnu qu'à la faveur de plusieurs deguisements.

(10) *Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion, &c.* Le Général Monck attendit la mort de Cromvvel pour exécuter ce qu'il méditoit depuis long-tems en faveur de Charles II, alors se voyant la force en main, il envoya avertir ce Prince qui s'étoit rendu à Breda. Le reste du récit convient parfaitement à ce qui lui arriva à son retour à Londres.

Mais auſſi-tôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ſes crimes, (11) Narbal ſe hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit auſſi-tôt, & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour ſçavoir qui ſuccéderoit à Pygmalion. Il fut aiſément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi ſon père, qui étoit haï universellement; mais à cauſe de ſa douceur & de ſa modération. Ses longs malheurs même lui donnoient je ne ſçai quel éclat qui relevoit toutes ſes bonnes qualités, & qui attendriſſoit tous les Tyriens en ſa faveur.

(12) Narbal aſſembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le Conſeil & les Prêtres de la grande Déeſſe de Phénicie. Ils ſaluèrent Baleazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joïe. Aſtarbé les entendit du fond du Palais, où elle étoit renfermée avec ſon lâche & infame Joazar. Tous les méchants, dont elle s'étoit ſervie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les méchants craignent les méchants, s'en défient, & ne ſouhaitent pas de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoiſſent combien leurs ſemblables abuſeroient de l'autorité, & quelle ſeroit leur violence. Mais pour les bons, les mechants s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils eſpèrent trouver en eux de la modération, & de l'indulgence. Il ne reſtoit plus autour d'Aſtarbé que certains complices de ſes crimes

(11) S'il eſt une gloire auſſi belle que celle de porter dignement une Couronne, c'eſt de la mettre ſur la tête du Prince à qui elle appartient légitimement. Il y a peu de Rois d'Angletterre qui brillent dans l'Hiſtoire de cette Nation, autant que le Général Monck, qui rétablit la Royauté après la mort de l'uſurpateur Cromvvel.

(12) *Narbal aſſembla les chefs du Peuple*. Le rétabliſſement de Charles II, se fit de même par une délibération libre du Parlement.

crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le ſupplice.

On força le palais; ces ſcélérats n'oſérent pas réſiſter long-tems, & ne ſongèrent qu'à s'enfuir. Aſtarbé déguiſée en eſclave voulut ſe ſauver dans la foule; mais un ſoldat la reconnût; elle fut priſe & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avoit commencé à la trainer dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, eſpérant de l'éblouir par ſes charmes, & de lui faire eſperer qu'elle lui decouvriroit des ſecrets importants (13). Baléazar ne put refuſer de l'écouter. D'abord elle montra avec ſa beauté une douceur & une modeſtie capable de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus inſinuantes. Elle lui repréſenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ſes cendres d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les Dieux comme ſi elle les eût ſincérement adorés; elle verſa des torrents de larmes; elle ſe jetta aux genoux du nouveau Roi. Mais enſuite elle n'oublia rien pour lui rendre ſuſpects & odieux tous ſes ſerviteurs les plus affectionnés. Elle accuſa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir eſſayé de ſuborner les peuples pour ſe faire Roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoiſonner ce jeune Prince. Elle inventa de ſemblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aimoient la vertu. Elle eſpéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes ſoupçons, qu'elle avoit vûs dans celui du Roi ſon père. Mais Baléazar ne pouvant plus ſouffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en

(13) C'eſt par cet art dangereux que Cléopatre ténta de ſeduire le jeune Auguſte. Cette Reine courtiſanne, ainſi que l'appelle Lucain, n'avoit d'autre reſſource que ſes attraits & le poiſon.

en priſon? les plus ſages Vieillards fuerent commis pour examiner toutes ſes actions.

On découvrit avec horreur, qu'elle avoit empoiſonné & étouffé Pygmalion. Toute la ſuite de ſa vie parut un enchaînement continuel de crimes monſtrueux. On alloit la condamner au ſupplice qui eſt deſtiné a punir les plus grands crimes dans la Phénicie; c'eſt d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit, qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſpérance, elle devint ſemblable à une furie ſortie de l'enfer. Elle avala du poiſon qu'elle portoit toujours ſur elle pour ſe faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire ſouffrir de longs tourments. Ceux qui la gardoient, s'apperçurent qu'elle ſouffroit une violente douleur. Ils voulurent la ſecourir: mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit ſigne qu'elle ne vouloit aucun ſoulagement. On lui parla des juſtes Dieux qu'elle avoit irrités: au lieu de témoigner la confuſion & le repentir que ſes fautes méritoient, elle regarda le Ciel avec mépris & arrogance, comme pour inſulter aux Dieux.

La rage & l'impiété étoient peintes ſur ſon viſage mourant; on ne voyoit plus aucun reſte de cette beauté qui avoit fait la malheur de tant d'hommes. Toutes ſes graces étoient effacées; ſes yeux éteints rouloient dans ſa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulſif agitoit ſes lévres, & tenoit ſa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout ſon viſage tiré & rétréci faiſoit des grimaces hideuſes; une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit ſaiſi tout ſon corps. Quelquefois elle ſembloit ſe ranimer, mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlements. Enfin, elle expira, laiſſant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses manes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes (*a*) puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes

(a) *Les Danaïdes étoient cinquante filles de Danaüs, Roi d'Argos, mariées à autant de fils d'Egyptus, leurs couſins, qui tuerent leurs maris en une nuit, excepté Hyper-*

vaſes percés; où Ixion (*b*) tourne à jamais ſa roue; où Tantale (*c*) brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes lèvres; où Siſyphe (*d*) roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe; & où Titye (*e*) ſentira éternellement dans ſes entrailles toujours renaiſſantes un vautour qui les ronge.

Baléazar délivré de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par d'innonbrables ſacrifices (14). Il a commencé ſon règne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt àppliqué à faire refleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus. Il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différents avis qu'on veut lui donner, & décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur. Il eſt aimé des

Hypermneſtre qui ſauva Lincée. Les Poëtes feignent que dans les Enfers elles travaillent ſans ceſſe à remplir d'eau des tonneaux percés.

(b) *Ixion, fils de Phlégias, Roi de Theſſalie, voulant jouir de Junon, embraſſa une nuée que Jupiter avoit formée pour le tromper, d'où naquirent les Centaures. Il fut enſuite précipité dans les Enfers, où l'on feint qu'il tourne ſans ceſſe une roue.*

(c) *Tantale, fils de Jupiter & de la Nymphe Flore, ayant préparé un feſtin aux Dieux, voulut éprouver leur Divinité. Pour cela il leur fit ſervir un plat rempli des membres de ſon fils Pelops qu'il avoit coupé en pièces. Jupiter ayant reconnu ce crime, foudroya Tantale & le précipita dans les Enfers, où l'on feint qu'il ſouffre une faim & une ſoif éternelle.*

(d) *Siſyphe, fils d'Eole, faiſoit le métier de voleur dans l'Attique où il fut tué par Théſée. La fable lui fait rouler dans les Enfers un gros caillou du pied d'une montagne juſqu'au haut, d'où il retombe ſans ceſſe.*

(e) *Titye, fils de Jupiter & d'Elata ayant voulu forcer Latone, fut tué par Apollon à coups de flèche, & précipité dans les Enfers, où un Vautour lui ronge le cœur qui renaît ſans ceſſe.*

(14) *Il a commencé ſon regne, &c.* Tout ce qui ſuit convient aſſez au Roi Charles II, qui inſtruit par ſes propres malheurs & par ceux de ſon père, avoit appris à uſer de modération.

des peuples. En possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avoit amassé par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille, qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvoit dans une pressante nécessité. Ainsi ce qu'il leur laisse, est plus à lui, que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûretê de sa vie; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses Sujets qui ne craigne de la perdre, & qui ne hazardàt sa propre vie pour conserver celle d'un si bon Roi. Il vit heureux, & tout son peuple est heureux avec lui. Il craint de charger trop ses peuples; ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens. Il les laisse dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni insolents; car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté d s anciennes loix. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire. C'est à son jeune Roi, qu'elle doit tant de prospérités.

Narbal gouverne sous lui. O Télémaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de présents? Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans vôtre patrie? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'isle d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y règne aussi sagement que Baléazar règne à Tyr?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Télémaque charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'Isle de Calypso. Télémaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr; de son passage dans l'isle de Cypre; de la manière dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Crète; des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idoménée;

menée; de la colère de Vénus; de leur naufrage; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus; de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes; & de l'action de Mentor qui avoit jetté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas; & pour témoigner une plus grande joïe, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant les repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc & couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interromroit de tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréides, toutes les Divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grottes humides & profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dansèrent long-tems les danses de leur pays, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grèce. De tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumiére tremblante de la Lune répandue sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel sémé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs; (15) mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'Isle de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflammer; tous les plaisirs, même les plus innocents, lui faisoient peur; tout lui étoit suspect. Il regar-

(15) La plus sage crainte c'est celle des plaisirs; parce qu'il n'est rien de si difficile que de les goûter avec modération.

gardoit Mentor: il cherchoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien-aiſe de le voir dans cet embarras, & ne faiſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque, il lui dit en ſouriant: je comprends ce que vous craignez; vous êtes louable de cette crainte; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaiſirs, mais de plaiſirs qui ne vous paſſionnent, ni ne vous amolliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délaſſent, & que vous goûtiez en vous poſſédant; mais non pas des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs doux & modérés, qui ne vous ôtent point la raiſon, & qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propos de vous délaſſer de toutes vos peines. Goûtez avec complaiſance pour Adoam les plaiſirs qu'il vous offre. Réjouiſſez-vous, Télémaque, réjouiſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtère, ni d'affecté. C'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs; elle ſeule les ſçait aſſaiſonner pour les rendre purs & durables; elle ſeule ſçait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & ſérieuſes; elle prépare le plaiſir par le travail, & elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée, quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit. Ses yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur; tout le monde eût apperçu ſa peine & ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les aſſiſtants. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence & de perdre quelque choſe de ce chant divin; on craignoit toujours qu'il ne finît trop-tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée; mais elle étoit fléxible, forte, & elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter Père & Roi des Dieux & des hommes, qui d'un ſigne de ſa

tête

tête ébranle l'*Univers*. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire la Sagesse, que ce Dieu forme au dedans de lui-même, & qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, & avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçants que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse (*f*) qui devenant follement amoureux de sa propre beauté qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte son nom (*g*). Enfin, il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis (*h*) qu'un sanglier déchira, & que Vénus passionnée pour lui ne put ranimer en faisant au Ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sçai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnés se regardoient les uns les autres. L'un disoit: *C'est Orphée; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbere (i); qu'il suspendit les tourments d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton pour tirer des Enfers la belle Euridice.* Un autre s'écrioit: non, c'est Linus fils d'Apollon. Un autre répondit: vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guére moins surpris que les autres, car il igno-

(f) *Narcisse étoit un jeune homme fort beau, fils de Céphise & de Liriope, qui méprisa Echo & les autres Nymphes qui l'aimoient. Le reste de son aventure est décrit dans cette page.*

(g) Qui porte son nom. *Voyez les femmes galantes de l'Antiquité*, tom. 1. p. 21. seq.

(h) *Adonis étoit fils de Cynira, Roi de Cypre, & de Myrrha. Il fut fort aimé de Vénus qui le changea en anémone rouge après sa mort. Voyez* ibid. pag. 179.

(i) *Cerbère; chien à trois têtes que les Poëtes mettent à l'entrée des Enfers.*

ignoroit que Mentor sçût avec tant de perfection chanter & jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor: mais il rougit en le louant, & il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé; car il sentoit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

Cependant Telémaque dit à Adoam: je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte (16). La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on dit est vrai. Je serai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de vôtre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussi-tôt il commença ainsi:

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, & sous un Ciel doux, qui est toujours serein. Les pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand Océan, assez près des colomnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique (17). Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or (*k*). Les hivers y sont tièdes, & les rigoureux Aquilons

(16) Rien ne ressemble mieux à la description que Strabon fait de l'Espagne; toutes ces fleurs ne sont point nées dans l'imagination du Poéte; il avoit puisé dans les plus belles sources de l'Antiquité; il n'avance rien qu'il n'autorise. Pouvoit-il mieux prévenir le Duc d'Anjou en faveur du pays qui devoit lui être soumis?

(17) Tout ceci s'entend à la lettre de l'Espagne; dont on trouve de pareilles descriptions dans les Auteurs anciens.

(k) *L'age d'or étoit attribué au règne de Saturne, parce que de son tems Janus apporta au monde ce siècle fortuné, où la terre, sans être cultivée, produisoit toute sorte de biens. Astrée, c'est-à-dire,*

lons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printems de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, & d'autres arbres toujours verds & toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays. Mais les habitants simples & heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leurs richesses. Ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire nôtre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs da charrue. Comme ils ne faisoient aucun commerce au dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoïe. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays étant adonnés à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple & frugale.

Les femmes filent cette belle laine, & en font des étoffes fines, & d'une merveilleuse blancheur; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur est facile; car on ne vit en ce pays que de fruits ou de

dire, la Justice régnoit ici-bas, & tous les hommes vivoient en commun dans une parfaite amitié. Ce tems ne convient qu'à celui que nos premiers Parents passèrent dans le Paradis terrestre.

de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfants. Elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, & tiennent les maisons dans un ordre & dans une propreté admirable. Leurs habits sont aisés à faire; car en ce doux climat on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine & légère, qui n'est point taillée, & que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

(18) Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture, leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maison. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent comme des inventions de la vanité & de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme; ils répon-

(18) Il ne faut point regarder ces idées comme plus spécieuses que solides: de grands Législateurs ont fait voir qu'elles étoient praticables. Licurgue sçut bannir de sa République non seulement l'or & l'argent, mais tous les vices qu'ils entraînent. Il réduisit tous les exercices des Lacédémoniens à l'agriculture & à l'art militaire; aussi Sparte n'avoit-elle d'autre rempart que les corps de ses Citoyens.

répondent en ces termes: ces peuples ſont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes. Ce ſuperflu amollit, enyvre, tourmente ceux qui le poſſèdent; il tente ceux qui en ſont privés, de vouloir l'acquérir par l'injuſtice & par la violence. Peut-on nommer bien un ſuperflu qui ne ſert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ces pays ſont-ils plus ſains & plus robuſtes que nous? Vivent-ils plus long-tems? Sont-ils plus unis entr'eux? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaïe? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche & noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables de plaiſirs purs & ſimples, puiſqu'ils ſont eſclaves de tant de fauſſes néceſſités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'eſt ainſi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de nôtre politeſſe, & il faut avouer que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les terres; chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le véritable Roi. Le père de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfants, ou petits enfants, qui fait une mauvaiſe action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéïſſance, & l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée, (l) qu'on dit qui eſt retirée dans les Ciel, eſt encore ici-bas cachée parmi eux; car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont des richeſſes

ſi abon-

(l) *Aſtrée étoit fille de Jupiter & de Thémis. Après avoir habité ſur la terre durant tout l'âge d'or, elle s'en retourna au Ciel dès que les hommes commencérent à ſe corrompre.*

ſi abondantes, que des peuples ſi ſobres & ſi modérés n'ont pas beſoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays tranſporte ſes tentes d'un lieu à l'autre, quand elle a conſumé les fruits, & épuiſé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'intérêts à ſoutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'eſt le retranchement des vaines richeſſes & des plaiſirs trompeurs, qui leur conſerve cette paix, cette union, & cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune diſtinction, que celle qui vient de l'expérience des ſages vieillards, ou de la ſageſſe extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards conſommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empeſtée dans ce pays cheri des Dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſements d'Etats, qu'on voit dans les autres nations, il ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie eſt ſi courte, & il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue. Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, & pour ſe rendre mutuellement malheureux?

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquérants, qui ſubjuguent les grands Empires. Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon & ſuivant la juſtice! Mais (19) pourquoi prendre plaiſir à les gouverner malgré eux?

(19) *Pourquoi prendre plaiſir à gouverner les peuples malgré eux? &c.* Ces paroles & tout ce qui ſuit, conviennent encore trèsbien à l'uſurpation de Cromwel, qui, ſous le titre

eux ? C'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire, que de s'aſſujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon père & ſon paſteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'eſt ſe rendre très miſerable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un Conquerant eſt un homme, que les Dieux irrités contre le genre humain ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les Royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la miſère, le déſeſpoir, & pour faire autant d'eſclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme, qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas aſſez, en conduiſant avec ſageſſe ce que les Dieux ont mis dans ſes mains ? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuſte, hautain, uſurpateur, & tyrannique ſur tous ſes voiſins ? Il ne faut jamais ſonger à la guerre que pour défendre ſa liberté. Heureux celui, qui n'étant point eſclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui ſon eſclave ! Ces grands Conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, reſſemblent à ces fleuves débordés, qui paroiſſent majeſteux mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes, qu'ils devroient ſeulement arroſer.

Aprés qu'Adoam eût fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverſes queſtions curieuſes. Ces peuples, lui dit il, boivent-ils du vin ? (20) Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de raiſins : aucune terre n'en porte de plus délicieux : mais ils ſe contentent de manger le raiſin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'eſt une eſpèce de

poi-

titre de Protecteur tint ſi longtems les Anglois dans l'eſclavage.

(20) Ceci & tout ce qui ſuit, doit s'entendre des Anglois par contrevérité. Il eſt vrai qu'ils mangent le raiſin comme les autres fruits ; mais ils ſont bien éloignés de craindre le vin comme le corrupteur des hommes.

poison, disent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé & leurs forces sans vin. Avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé & de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque disoit ensuite: je voudrois bien savoir quelles loix règlent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme; il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. (21) Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles & agréables; mais simples, modestes, & laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, & sans tache. Le mari & la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps differents. Le mari & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques. Le mari règle toutes les affaires du dehors; la femme se renferme dans son ménage. Elle soulage son mari; elle paroît n'être faite que pour lui plaire. Elle gagne sa confiance, & le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Le vrai charme de leur societé dure autant que leur vie. La sobriété, la modération, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exempte de maladies. On y voit des vieillards de cent & de six-vingts ans, qui ont encore de la gaïeté & de la vigueur.

Il me reste, ajoutoit Télémaque, à savoir (22) com-

(21) *Jamais peuple ne fut si honnête ni si jaloux de la pureté*. Les Anglois sont si peu jaloux, qu'il n'y a peut-être pas de peuples parmi lesquels les femmes soïent plus libres. Les Angloises sont belles & agréables; mais elles sauvent parfaitement l'art de faire valoir leur beauté.

(22) Les Conquérants ne sont guere tentés de faire l'essai de leurs forces sur une nation pauvre, mais belliqueuse: ce sont ces deux barrières qui défendent les Cantons Suisses encore plus que leurs montagnes.

comme ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voiſins. (23) La nature, dit Adoam, les a ſéparés des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voiſins les reſpectent à cauſe de leur vertu. Souvent les autres nations ne pouvant s'accorder enſemble, les ont pris pour juges de leurs différents; & leur ont confié les terres & les villes qu'ils diſputoient entr'eux (24). Comme cette ſage Nation n'a jamais fait aucune violence, perſonne ne ſe défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle de Rois, qui ne peuvent régler entr'eux les frontières de leurs Etats. Peut-on craindre, diſent-ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il reſtera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voiſins qui viendroient s'en ſaiſir. On ne trouve dans tous les habitants de la Bætique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaiſe foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainſi leurs voiſins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent eſpérer de s'en faire craindre; c'eſt pourquoi ils les laiſſent en repos. (25) Ce peuple abandonneroit ſon pays, ou ſe livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la ſervitude. Ainſi il eſt autant difficile à ſubjuguer, qu'il eſt incapable de vouloir ſubjuguer les autres. C'eſt ce qui fait une paix profonde entr'eux & leurs voiſins.

Adoam

(23) *La nature les a ſéparés, &c.* C'eſt là préciſément la ſituation de l'Angleterre, dont les Rois ont été ſouvent les Arbitres des autres Princes de l'Europe, comme il paroit par l'Hiſtoire.

(24) Voici une contrevérité des plus fortes contre la violence qui porta les Anglois à faire mourir un de leurs Rois, & contre leur naturel plein de hauteur & de fierté.

(25) *Ce peuple, abandonneroit, &c. plutôt que d'accepter la ſervitude.* Les Anglois ſacrifient tout à l'amour de la liberté: il n'y a qu'une ſi juſte cauſe qui puiſſe excuſer certaines violences.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bætique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnés, quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin. Il nous laissèrent fonder une Ville dans l'Isle de Gades (26). Ils nous reçurent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun paiement (27). De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet, ils nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guère sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient ils, si avant dans la terre; contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent, que pour en acheter les aliments qui soutiennent la vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation,

(26) C'est Cadix, comme on l'a déjà remarqué.

(27) *Aucun paiement*. Les Seigneurs & la véritable Noblesse en Angleterre, sont honnêtes, généreux, obligeants, libéraux, civils envers les étrangers, & jaloux de la gloire de leur patrie. Leur bon naturel, & leur bonne éducation se perfectionnent par les voyages, & par la conversation des étrangers. Mais au contraire, le peuple est ennemi des étrangers. Ils mangent beaucoup de chair, & sur-tout de chair de bœuf; ils prennent aussi beaucoup de tabac; & les gens de Lettres mêmes y composent souvent leurs ouvrages la pipe à la main. Pour leurs habits, ils vont, à peu près, vêtus comme les François. Les femmes y vont sans façon au cabaret.

gation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie. Mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants apprissent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses, qui vous sont devenues nécessaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art; mais ils croyent que c'est un art pernicieux. Si ces gens là, disent-ils, ont suffisemment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher dans un autre? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas? Ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des Marchands, & pour flatter les passions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam & se réjouissoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui suivant la droite nature, fût si sage & si heureux tout ensemble. O! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignés des mœurs vaines & ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Fin du huitième Livre.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIE'ME.

VENUS toujours irritée contre Télémaque en demande la perte à Jupiter, mais les Destinées ne permettent pas qu'il périsse : la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit : ils employent une Divinité trompeuse pour surprendre le Pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur Roi Idoménée reçoit Télémaque dans sa nouvelle Ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur consultant les entrailles des victimes fait tout espérer à Idomenée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.



LIVRE NEUVIÈME.

PEndant que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit dejà au milieu de sa course, une Divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long-tems, que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'isle de Calypso. Venus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour & tous ses charmes. Dans les transports de sa douleur elle quitta Cythère, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'Isle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans ces lieux, où Télémaque avoit méprisé son empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient assemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds. Ils voïent le globe de la terre comme un

petit

petit amas de boue. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des gouttes d'eau, dont ce monceau de boue eſt un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne ſont à leur yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſurface de cette boue. Les peuples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis, qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce monceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfants. Ce que les hommes appellent gloire, grandeur, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprêmes Divinités que miſère & foibleſſe.

(1) C'eſt dans cette demeure ſi élevée deſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile. Ses yeux percent juſques dans l'abyme, & éclairent juſque dans les derniers replis des cœurs. Ses regards doux & ſereins répandent le calme & la joïe dans tout l'Univers. Au contraire, quand il ſecoue ſa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités céleſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein. Sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris (*a*) ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuſe ceinture ſur laquelle paroiſſent les Graces (*b*). Les cheveux de la Déeſſe étoient attachés par derriere

(1) On a reproché à Homère d'avoir fait des Dieux de ſes Héros, & des hommes de ſes Dieux. L'Auteur n'a ſaiſi de la Fable que ce qui aſſortit l'idée de la Divinité ; il ne la repréſente qu'environée de ſa gloire,

(a) *Iris, fille de Thaumas & d'Electre, & ſœur des Harpies. Les Anciens la croyoient meſſagère de Junon, c'eſt-à-dire, de l'air.*

(b) *Vénus engendra les trois Charites ou les Graces, qui lui tenoient ordinariement compagnie:*

riere négligemment avec une tresse d'or. Tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vûe, & leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le sont, quand Phébus après une longue nuit vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toujours sur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déesse étoient baignés des larmes, & qu'une douleur amère étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légère, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris, & se levant il l'embrassa. Ma chere fille, lui dit-il, quelle est votre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir vôtre cœur, vous connoissez ma tendresse, & ma complaisance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs: o Père des Dieux & des hommes! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? *(c) Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondements la superbe ville de* Troye que je défendois, & de s'être vengée de Paris *(d)* qui avoit préféré ma beauté à la sienne; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Télémaque est accompagné par Minerve; c'est ce qui empêche qu'elle ne

gnie: ce qui a fourni aux Poetes l'idée de cette ceinture mystérieuse dont il est parlé ici.

(c) *Vénus dans l'Iliade est opposée aux Rois de la Grece qui ont Minerve pour protectrice; l'Auteur a suivi la même fiction, mais dans l'un & dans l'autre Poëme la sagesse triomphe de la volupté.*

(d) *La discorde ayant jetté une pomme d'or au milieu de la compagnie assemblée aux nôces de Pelée & de Thétis, & cette pomme, selon l'inscription qu'elle portoit, devant être adjugée à la plus belle, Junon, Pallas, & Vénus se la disputèrent, & prirent Paris pour juge de leur différent; celui-ci, séduit par les attraits de Vénus décida en sa faveur ce qui lui attira la haine des deux autres Deesses,*

ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'Isle de Cypre pour m'outrager. Il a mépriſé ma puiſſance; il n'a pas daigné ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels; il a témoigné avoir horreur des Fêtes que l'on célèbre en mon honneur; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune pour le punir a ma prière à irrité les vents & les flots contre lui. Télémaque jetté par un naufrage horrible dans l'Isle de Calypſo, a triomphé de l'Amour même, que j'avois envoyé dans cette Isle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo & des ſes Nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour n'ont pu ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette Isle. Me voilà confondue. Un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour conſoler Vénus, lui dit: il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de vôtre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels; mais je ne puis le ſoumettre à vôtre puiſſance. Je conſens pour l'amour de vous, qu'il ſoit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſortes de maux & de dangers: mais les deſtins ne permettent ni qu'il périſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs dont vous flattez les hommes. Conſolez-vous donc, ma fille, ſoyez contente de tenir dans vôtre empire tant d'autres Héros, & tant d'Immortels.

En diſant ces paroles, il fit à Vénus un ſouris plein de grace & de majeſté. Un éclat de lumiére ſemblable aux plus perçants éclairs ſortit de ſes yeux. En baiſant Vénus avec tendreſſe, il répandit une odeur d'ambroiſie dont l'Olympe fut parfumé. La Déeſſe ne put s'empêcher d'être ſenſible à cette careſſe du plus grand des Dieux. Malgré les larmes & ſa douleur, on vit la joïe ſe répandre ſur ſon viſage. Elle baiſſa ſon voile pour cacher la rougeur de ſes joues, & l'embarras où elle ſe trouvoit. Toute l'aſſemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Vénus ſans perdre un

mo-

moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déjà, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins. Mais si nous ne pouvons abymer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple; nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes Autels; ils sont justes, sages, & laborieux dans le commerce; ils répandent par-tout la commodité & l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage. Mais je ferai que le Pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Venus contente de cette promesse rit avec malignité, & retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux, & les ris témoignérent leur joïe de la revoir, dansants autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

(2) Neptune envoya aussi-tôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil, au lieu que cette Divinité enchante les sens de ceux qui veillent. Ce Dieu malfaisant environné d'une foule innombrable de mensonges ailés, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du Pilote Athamas, qui considéroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles, & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déjà assez près de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne

(2) Ulysse essuie dans l'Odyssée toutes les fureurs de Neptune; ici les mêmes fictions ornent une morale encore plus sublime, sans laisser au Lecteur la peine de la chercher à travers le voile des allégories.

ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte se présentérent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changè leurs cours & qu'elles fussent revenues sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles; la terre même étoit changèe. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au Pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'Isle, plus cette image reculoit. Elle fuyoit toujours devant lui, & il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port. Déjà il se préparoit selon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder secrètement dans une petite Isle, qui est auprès de la grande, pour dérober aux amants de Pénélope, conjurés contre Télémaque, le retour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer est bordée, & il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre les écueils. Puis tout-à coup il remarquoit, que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages, qui obscurcissent quelquefois l'horizon pendant que le soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné, & l'impression de la Divinité trompeuse, qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler, pour jetter le navire sur les côtes de l'Hespérie (3). Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marquè.

Déjà l'aurore annonçoit le jour. Déjà les étoiles qui craignent les rayons du soleil, & qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Océan leur sombres feux, quand

(3) L'Hespérie est ici l'Italie, ainsi appellée par les Grecs, parce qu'elle étoit au couchant par rapport à eux

quand le Pilote *s'écria:* enfin je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'Isle d'Ithaque; Télémaque, réjouissez-vous, dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, & peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cri, Télémaque qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se lève, monte au gouvernail, embrasse le Pilote, & de ses yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Helas! où sommes-nous, dit-il? Ce n'est point là ma chere Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas; vous connoissez mal cette côte si éloignée de notre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette Isle. Combien de fois suis-je entré dans vôtre port? J'en connois jusqu'aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers, lorsqu'ils semblent menacer la mer par leur chûte? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la forteresse & la maison d'Ulysse vôtre père.

Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie; j'apperçois une Ville qui n'est point Ithaque. O Dieux! Est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes?

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés. Le charme se rompit: il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut son erreur. Je l'avoue, ô Telémaque, s'écria-t-il: quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux. Je croyois voir Ithaque, & son image tout entiére se présentoit à moi, mais dans ce moment elle disparoît comme un songe. Je vois une autre Ville, c'est sans doute Salente (4) qu'Idoménée fugitif de Crète vient de

(4) Salente, Capitale du pays des Salentins, aujourd'hui la *Terre d'Otrante*, dans la Pouille, au Royaume de Naples.

de fonder dans l'*Heſpérie*. J'apperçois des murs qui s'élevent, & qui ne ſont pas encore achevés: je vois un port qui n'eſt pas entiérement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette Ville naiſſante, & que Télémaque déploroit ſon malheur, le vent que Neptune faiſoit ſouffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils ſe trouvèrent à l'abri, & tout auprès du port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que ſourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque: Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas vôtre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire (5). Souvenez-vous des travaux d'Hercule; ayez toujours devant vos yeux ceux de vôtre père. Quiconque ne ſçait pas ſouffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par vôtre patience & vôtre courage, laſſer la cruelle fortune qui ſe plaît à vous perſécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuſes diſgraces de Neptune, que je ne craignois les careſſes flatteuſes de la Déeſſe qui vous retenoit dans ſon Isle. Que tardons-nous? Entrons dans ce port; voici un peuple ami, c'eſt chez les Grécs que nous arrivons. Idoménée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Auſſi-tôt ils entrèrent dans le port de Salente, où le vaiſſeau Phénicien fut reçu ſans peine, parce que les Phéniciens ſont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naiſſante. Semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du ſoleil qui viennent l'embellir; elle croît; elle ouvre ſes tendres boutons; elle étend ſes feuilles vertes; elle épanouit ſes fleurs odoriférantes avec mille cou-

(5) Les Héros fabuleux ſont relevés par le luſtre de l'adverſité bien ſoutenue. C'eſt là l'état le plus avantageux à la gloire d'un grand Homme; on ne voit point briller en lui l'éclat de la fortune, mais ſa ſeule vertu.

couleurs nouvelles : à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure, elle croissoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux étrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornements d'Architecture qui s'élevoient jusqu'au Ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers, & des coups de marteau. Les pierres étoient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit; & le Roi Idoménée donnant par-tout ses ordres lui même, faisoit avancer es ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau Phénicien fut arrivé au port, que les Crétois donnèrent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié sincère (6). On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t il; d'Ulysse ce cher ami, ce sage Héros par qui nous avons enfin renversé la ville de Troye? Qu'on l'amène ici, & que je lui montre combien j'ai aimé son père. Aussi tôt on lui présente Télémaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom.

Idoménée lui répondit avec un visage doux & riant : quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois connu (7). Voilà Ulysse lui même. Voilà ses yeux pleins de feu, & dont le regard est si ferme. Voilà son air, d'abord froid & reser-

(6) Il en est de l'Epopée comme de la Tragédie; l'action en est plus simple & plus vive quand on voit toujours agir les mêmes personnages. Un amas informe de différentes fictions, tel qu'on le voit dans nos Romans, ne suppose dans un Auteur qu'une imagination déréglée.

(7) L'Art d'un Excellent Ecrivain, c'est de réunir dans un seul point de vûe ces traits vifs qui caractérisent un homme, & qui le dépeignent tout entier. Homère a fait le portrait d'grand nombre de Héros: on n'en voit pas deux qui se ressemblent : il est, pour ainsi dire, aussi varié que la nature. Nôtre Auteur paroît travailler avec le même pinceau,

reservé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple, & insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oui, vous étes le fils d'Ulysse; mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils! Quelle aventure vous amène sur ce rivage? Est-ce pour chercher vôtre père? Hélas! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés lui & moi. Il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux: o Roi! pardonnez-moi la douleur que je ne sçaurois vous cacher, dans un tems où je ne devrois vous marquer que de la joïe & de la reconnoissance pour vos bontés. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne pouvoir trouver mon père. Il y a déjà long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope languit dans le desir d'être délivrée de ses Amants. J'avois cru vous trouver dans l'Isle de Crète. J'y ai sçu vôtre cuelle destinée; & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la fortune qui se joue des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots Idoménée embrasse tendrement Télémaque, & le menant dans son Palais, il lui dit: quel est donc ce prudent Vieillard qui vous accompagne? Il me

me semble que je l'ai vû autrefois. C'est Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il avoit confié mon enfance. Quit pourroi vous dire tout ce que je lui dois!

Aussi-tôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor. Nous nous sommes vûs, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crète, & des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeunesse & le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aïent instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage Vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes prêsque point changé depuis tant d'années. C'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur: vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand Roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse, qui éclatoit sur vôtre visage avant le siège de Troye. Mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois par vôtre sage discours que vous n'aimez pas la flatterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincérité (8). Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause; c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs. Mais vous avez bien gagnè en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'éxerce & se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les Rois (9) s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité les peines de l'esprit & les tra-

(8) La vérité n'est jamais mal reçue, quand un grand Homme la dit à un grand Prince. Agrippa déclara à Auguste qu'il étoit de sa gloire de quitter l'Empire, & il ne perdit rien de sa faveur.

(9) Lucien à écrit un petit Traité de ceux qui ont vécu long-tems. Il y parle d'un Roi, nommé Goezaé, qui mourut âgé de cent-quinze ans, & qui n'est connu dans l'Histoire que par le nombre de ses annees.

travaux du corps les font vieillir avant les tems. Dans la prosperité les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal sain que les plaisirs, où l'on ne peut se modérer. Delà vient que les Rois & en paix, & en guerre, ont toujours des peines & des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétude, & de passions; réglée & laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui sans ces précautions est toujours prête à s'envoler sur les ailes du tems.

Idoménée charmé du discours de Mentor, l'eût écouté long-tems, si l'on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque & Mentor le suivirent environnés d'une grande foule de peuple, qui considéroit avec empressement & curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres: ces deux hommes sont bien différents. Le jeune a je ne sçai quoi de vif & d'aimable; toutes les graces de la beauté & de la jeunesse sont répandues sur son visage & sur son corps. Mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa force. Sa mine paroît d'abord moins haute, & son visage moins gracieux; mais quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse & de vertu avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers & de voyageurs.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter qu'Idoménée, issu du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapitaux étoient d'argent. Le Temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas-reliefs qui représentoient Jupiter changé en Tau-

reau;

reau; le raviſſement d'Europe (*e*), & ſon paſſage en Crète au travers des flots. Ils ſembloient reſpecter Jupiter quoiqu'il fût ſous une forme étrangère. On voyoit enſuite la naiſſance & la jeuneſſe de Minos; enfin ce ſage Roi donnant, dans un âge plus avancé, des loix à toute ſon Isle, pour la rendre à jamais floriſſante. Télémaque y remarqua auſſi les principales aventures du ſiège de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces repréſentations de combats, il chercha ſon père. (10) Il le reconnut prenant les chevaux de Rhéſus, que Diomède (*f*) venoit de tuer; enſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chefs de l'armée Grecque aſſemblés; enfin ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuſes actions, dont il avoit ſouvent oui parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ſes yeux: il changea de couleur: ſon viſage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque ſe détournât pour cacher ſon trouble. *N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de vôtre père.*

Cependant le peuple s'aſſembloit en foule ſous ces vaſtes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnoient le Temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ſes mains la foudre. Ces enfants choiſis de la figure la plus agréable;

(e) *Europe étoit fille d'Agénor Roi des Phéniciens, & ſœur de Cadmus. Elle fut enlevée par Jupiter ſous la forme d'un Taureau. C'eſt elle qui a donné ſon nom à la première des quatre parties du monde.*

(10) C'eſt ainſi que dans l'Odyſſee Ulyſſe trouve les Phéaciens occupés de ſa gloire. Ænée voit à la Cour de Didon les préſentations de la guerre de Troye. Nôtre Auteur eſt enrichi des dépouilles de la Grèce & de Rome.

(f) *Diomède, Roi de Thrace, nourriſſoit ſes chevaux de la chair des étrangers qui venoient dans ſes Etats. Hercule l'ayant vaincu, l'expoſa à ces mêmes chevaux qui le dévorèrent.*

ble, avoient de longs cheveux flottants ſur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roſes, & parfumées. *Ils* étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faiſoit à Jupiter un ſacrifice de cent taureaux pour ſe le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre ſes voiſins. Le ſang des victimes fumoit de tous côtés; on le voyoit ruiſſeler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Théophane, ami des Dieux, & Prêtre du Temple, tenoit pendant le ſacrifice ſa tête couverte d'un bout de ſa robe de pourpre. Enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis ſur le trépied ſacré: O Dieux! s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux étrangers que le Ciel envoye en ces lieux? Sans eux la guerre entrepriſe nous ſeroit funeſte, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être elevée ſur ſes fondements. Je vois un jeune Héros que la Sageſſe mène par la main. Il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche, & ſes yeux etincelants; il ſembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui: ſon viſage étoit enflammé: il étoit troublé & hors de lui-même: ſes cheveux étoient hériſſés, ſa bouche écumante, ſes bras levés & immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine. Il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée! s'écria-t-il encore; que vois-je! Quels malheurs évités! Quelle douce paix au dedans! mais au dehors quels combats! Quelles victoires! O Télémaque! tes travaux ſurpaſſent ceux de ton père. Le fier ennemi gémit dans la pouſſière ſous ton glaive: les portes d'airain, les inacceſſibles remparts tombent à tes pieds. O grande Déeſſe! que ſon père... (11) O jeu-

(11) L'impatience du Lecteur auroit trop à ſouffrir, s'il n'apprenoit le dénouement de l'action qu'à la fin du Poëme. Auſſi Jupiter annonce-t-il à la fin du dixième Livre de l'Iliade, quel-

jeune homme! *tu reverras enfin....* A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte. Idoménée tremblant n'ose lui demander qu'il achève. Télémaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'à point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des Dieux. Contre quelque Nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de vôtre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux; profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles; sa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor: Tant de gloire promise ne me touche point; mais que peuvent donc signifier ces dernières paroles, *Tu reverras?...* Est-ce mon père, ou seulement Ithaque? *Hélas! que n'a-t-il achevé! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse! ô mon pére! seroit-ce vous-méme que je dois revoir?* Seroit-il vrai? Mais je me flatte; cruel Oracle, tu prends plaisir à te jouer d'un malheureux; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit: respectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leur destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire: mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télé-

quelle sera la fin de la guerre: mais afin que la surprise soit toujours soutenue, il ne découvre point par quel ressort elle sera terminée. Il en est de même dans ce poëme.

Télémaque touché de ces paroles se retint avec beaucoup de peine. Idoménée qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le sage Mentor pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eût fait un magnifique repas qui suivit le sacrifice, il parla ainsi aux deux étrangers.

J'avoue, que je ne connoissois point encore assez l'art de régner, quand je revins en Crète après le siège de Troye. Vous savez, chers amis, (12) les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande Isle; puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux, si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire & à me rendre plus modéré. Je traversai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes poursuit. Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuse & plus insupportable. Je vins refugier mes Dieux Pénates (g) sur cette côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles, où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de posséder avec un petit nombre de soldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette Isle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! disois-je en moimê-

(12) Les malheurs qui ont privé Jacques II du Trône d'Angleterre sont encore trop récents & trop connus pour avoir besoin d'être détaillés. Si jamais Roi fut un exemple terrible pour les autres Rois, c'est sans doute celui-ci, qui, par l'abus qu'il fit de son autorité, mérita d'en être depouillé pour aller chercher un asyle dans des terres étrangères.

(g) *Les Dieux Pénates, aussi nommés Dieux Lares & Domestiques, n'étoient que de petis marmousets attachés en divers lieux de la maison: les Païens les honoroient comme leurs protecteurs, & leur offroient du vin & de l'encens en sacrifice.*

même, quel changement (13)! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les Rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui règnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élévation au dessus du reste des hommes. Hé, c'est leur élévation même qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint des mes ennemis, & aimé de mes sujets. Je commandois à une nation puissante & belliqueuse. La renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés. Je régnois dans une Isle fertile & délicieuse. Cent Villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses. Ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays, Ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissants & heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération? Mais (14) mon orgueil, & la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon Trône. Ainsi tomberont tous les Rois *qui se livreront à leurs desirs, & aux conseils des esprits flatteurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai, & plein d'espérance* pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle Ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'élève assez pres de nous. C'est Phalante (15) avec ses Lacé-

(13) Il n'est pas nécessaire de recourir au tems fabuleux, pour trouver des exemples aussi frappants. Deux fois le trône de Denis le jeune fut renversé, & la Grèce entière vit ce Tyran vieillir à Corinthe dans ces voluptés infames qui avoient été la cause de sa chûte.

(14) L'orgueil & la flatterie engagèrent Jacques II à renverser les loix d'Angleterre, pour y établir le pouvoir arbitraire qne Louis XIV exerçoit en France impunément. Il trouva des oppositions à ce dessein, & les efforts qu'il fit pour les détruire, le renversèrent lui-même du Trône qu'il laissa vuide par sa fuite.

(15) Phalante depuis la dix-neuvième Olympiade, il mena les Parthéniens de Sparte en Italie, & ils s'y rendirent maitres de Tarente.

Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctète (16) donne le nom de Pétilie à una grande Ville qu'il bâtit sur la même cote. Métaponte est encore une semblable Colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errants comme nous? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur, une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumière du jour me quittât, & que la nuit vînt m'envelopper de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrents des larmes amères couloient de mes yeux, & le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentór, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur disoit-il, à Ithaque dès que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque Divinité l'ait jetté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaisseaux qui ont jamais été construits dans l'Isle de Crète; ils sont faits du bois coupé sur le véritable Mont Ida, (*h*) où Jupiter naquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots; les

(16) Philoctète, fils de Pæan, le fidèle compagnon d'Hercule, qui en mourant, l'obligea de lui promettre par serment de ne découvrir jamais à personne le lieu de sa sépulture, & lui fit présent des armes teintes du sang de l'Hydre.

(h) Ida. *Montagne de Candie : les forêts de ce Mont furent brûlées par le feu du Ciel, soixante & treize ans après le déluge de Deucalion, & l'usage* de fondre le fer *premiérement découvert en cette occassion par les Dactyles, habitants de cette montagne.*

les vents & les rochers le craignent & le reſpectent. Neptune même dans ſon plus grand courroux n'oſeroit ſoulever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Ithaque ſans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers. Le trajet eſt court & facile. Renvoyez le vaiſſeau Phénicien qui vous a portés juſqu'ici, & ne ſongez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idoménée pour réparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe, que vous ſerez jugé digne de vôtre père. Quand même les deſtinées rigoureuſes l'auroient déjà fait deſcendre dans le ſombre Royaume de Pluton, toute la Grèce charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée: renvoyons, dit-il, le vaiſſeau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils ſont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceſte (*i*) Troyen & ennemi de la Grèce, ne ſerons-nous pas encore plus ardents & plus favoriſés des Dieux, quand nous combattrons pour un des Héros Grecs, qui ont renverſé l'injuſte ville de Priam? L'Oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

(i) Aceſte, *Roi de Sicile: c'eſt le même qui reçut* Enée *&* *Anchiſe dans ſes terres, après l'embraſement de Troye.*

Fin du neuvième Livre.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIÈME.

IDOMENÉE informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hespérie où il a fondé sa Ville; qu'ils s'étoient retirés sur les montagnes voisines, où quelques uns de leurs ayant été maltraités par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux Vieillards, avec lesquels il avoit réglé des Articles de paix; qu'après une infraction de ce Traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens qui s'étoient hâtés de prendre les armes, se présentent aux portes de Salente. Nestor, Philoctète, & Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, sont contre lui dans l'Armée des Manduriens. Mentor sort de Salente, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.



LIVRE DIXIE'ME.

MEntor regardant d'un œil doux & tranquille Télémaque, qui étoit déjà plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole: Je suis bien-aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire; mais souvenez-vous que vôtre pére n'en a acquis une si grande parmi les Grecs au siége de Troye, qu'en se montrant le plus sage & le plus modéré d'entr'eux. Achille, quoi qu'invincible & invulnérable, quoique sûr de porter la terreur & la mort partout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye. Il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette Ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flamme & le fer au milieu des Troyens, & c'est à ses mains qu'on doit la chûte de ces hautes & superbes tours, qui menacèrent pendant dix ans toute la Grèce conjurée. Autant que Minerve

ve est au dessus de Mars (1), autant une valeur discrette & prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril; mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous expliquer (2) premiérement si vôtre guerre est juste; ensuite contre qui vous la faites; & enfin quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succés (3)..

Idoménée lui répondit : quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples qu'on nomme les Manduriens (4) furent épouvantés, voyant nos vaisseaux & nos armes. Ils se retirérent dans les montagnes : mais comme nos soldats furent curieux de voir le pays, & voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrérent ces Sauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent; nous avons abandonné

(1) *S'il est une qualité supérieure à la valeur, c'est l'art de la conduire. Les Romains étoient braves, mais ce fut par leur conseil & par leur patience qu'ils assujettirent les Provinces d'Espagne, dit l'Auteur du 1. liv. des Machabées, chap. 8.*

(2) La plus belle institution du Roi Numa fut sans doute le Collège des Prêtres Féciaux, établis pour décider s'il y avoit des motifs assez justes pour entreprendre la guerre. Mais l'ambition sçut restreindre à de vaines cérémonies les fonctions d'un sacerdoce qui lui étoit odieux. Aussi Cicéron, pour justifier sa nation, est-il obligé d'abandonner les décisions sévères de la *Philosophie*, & d'établir *pour principe qu'il est* permis de prendre les armes pour mesurer ses forces contre un ennemi puissant, & pour voir à qui demeurera l'honneur de la victoire.

(3) De ces trois circonstances la première fut toujours négligée de Louis XIV, qui se mit moins en peine de la justice dans les guerres qu'il entreprit, que du desir de satisfaire son ambition & d'élever sa gloire.

(4) Les Manduriens étoient des peuples de la Pouille au Royaume de Naples, ainsi nommés du lac Andocio, dont parle Pline, & dont les eaux salées ne diminuent & n'augmentent jamais.

donné les doux rivages de la mer pour vous les céder: il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles; du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errants, dispersés, & plus foibles que nous; il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoissance de vôtre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi bien que nous. Allez, souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentiments d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier & sauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de générosité (5)

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, & racontèrent ce qui leur étoit arrivé. Nos soldats en furent émus; ils eurent honte de voir que des Cretois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoient ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes. Ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les Sauvages, & les attaquérent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

Peu de tems après, ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus sages vieillards, qui venoient me demander la paix. Ils m'apportèrent des présents; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées,

(5) C'est assez l'ordinaire des François d'appeller grossiers & sauvages tous ceux qui ne sont pas de leur nation; cependant ils ont souvent reçu de leurs voisins de semblables leçons de modération & de générosité, & ils n'ont pas laissé de leur faire la guerre par le seul desir de subjuguer des peuples qui ne leur avoient jamais fait de mal

tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présents, ils parlèrent ainsi:

(6) O Roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre; choisis. Nous aimerions mieux la paix. C'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer, où le Soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits: c'est pour elle que nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du Printems, ni les riches fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui sous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les Provinces, & répand le sang des hommes qui sont tous frères. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. *Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, & si la politesse* dont ils se piquent ne leur inspire que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous nous ferons gloire d'être toujours ignorants & barbares, mais justes, humains, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu, & à mépriser la vaine délicatesse, qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'esprit. C'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos pro-

(6) Cette harangue contient une vive peinture de l'ambition de Louis XIV, qui par le motif d'une fausse gloire, n'a que trop souvent entrepris des guerres injustes qui lui ont attiré les plus fâcheux revers. Ni les sciences dont il se disoit le protecteur, ni la politesse dont on se piquoit sous son Règne, n'ont pu le préserver de cette fureur qui le portoit à ravager les terres de ses voisins.

proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins & pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder. Ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manières simples & ingénues. Les fourrures qui leur servoient d'habits, étoient nouées sur l'épaule, & laissoient voir des bras plus nerveux, & des muscles mieux nourris que ceux de nos Athlètes. Je répondis à ces deux Envoyés, que je desirois la paix. Nous réglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions; nous en primes tous les Dieux à témoin, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des présents. Mais les Dieux qui m'avoient chassé du Royaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs qui ne pouvoient pas être sitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs Envoyés, lorsqu'ils revenoient de nôtre camp; ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, & poursuivirent le reste dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses, ni à nos serments (7).

Pour être plus puissants contre nous, ils appellent à leurs

(7) Combien de fois les Alliés de la France n'ont-ils pas éprouvé qu'on ne pouvoit se fier ni à ses promesses ni à ses serments; souvent elle a violé ses Traités les plus solemnels presqu'aussi-tôt qu'ils venoient d'être conclus;

à leurs secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des massues pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer. Ils sont presque de la taille des Géants, & leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles ausquels ils s'adonnent, que leur seule vûe épouvante. Les Locriens (a) venus de la Grèce sentent encore leur origine, & sont plus humains que les autres; mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes Grecques la vigueur des barbares, & l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers (8) qui sont faits d'un tissu d'osier, & couverts de peaux; leurs épées sont longues. Les Brutiens (b) sont légers à la course comme les cerfs, & comme les daims. On croyroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds. *A peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à coup fondre sur leurs ennemis, & puis disparoître avec une égale rapidité.* Les peuples de Crotone (c) sont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on voit communément chez les Crotoniates; & si jamais ils s'appliquent à nos jeux,

(a) *Les Locriens étoient des peuples de la Phocide, qui habitoient des deux cotés du Mont Parnasse.*

(8) La plupart des Peuples de l'Antiquité avoient des armes différents, comme on peut le voir dans les Antiquités du Père Montfaucon, & il n'y avoit pas même d'uniformité parmi les Grecs, d'où venoit la difficulté de les assujetir à la même discipline.

(b) *Les Brutiens étoient des peuples d'Italie habitants une presqu'Isle de la Calabre ultérieure, qui forme le Golfe appellé aujourd'hui de Gioia, à l'embouchure du fleuve Meiro ou Métauro.*

(c) *Crotone ou Croton, étoit une ville maritime du Brutium ou Calabre, à l'entrée du Golfe de Tarente.*

jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nérite (*d*), de Brindes (*e*) & de Meſſapie (*f*), ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au Ciel à la vûe de leurs ennemis ſont affreux. Ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous deſirez des ſçavoir. Vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis.

Après cet éclairciſſement, Telémaque impatient de combattre croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idoménée: (9) D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Grèce, s'uniſſent aux Barbares contre les Grecs? D'où vient que tant de Colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guerres que vous à ſoutenir? O Idoménée, vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſécuter. Et moi je dis, qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſoufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racon-

(d) *Nérite, aujourd'hui Nardo, eſt une petite ville du Royaume de Naples dans la terre d'Otrante, vers le Couchant à une lieue du même Golfe.*

(e) *Brindes eſt auſſi dans la terre d'Otrante, & a le meilleur port de toute l'Italie.*

(f) *Meſſapie eſt une partie de la Pouille, à laquelle répond aujourd'hui la terre d'Otrante.*

(9) Pour prévenir la guerre entre des Républiques voiſines, jalouſes, & belliqueuſes, les Grecs avoient établi le Tribunal ſuprême des Amphyctions, qui connoiſſoient de tous les différents qui s'élevoient de nation à nation ou de ville à ville mais la Grèce vit ſouvent avec douleur que la force des loix étoit contrainte de céder à celle des armes.

racontez vous-même (10) de la bonne foi de ces barbares, suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux : mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuses (11). Vous auriez pu leur donner des ôtages & en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs Ambassadeurs quelques-uns de vos Chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués faute de sçavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandés, & établir des rigoureuses peines contre ceux de vos Sujets qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu sans bassesse rechercher ces barbares, qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorèrent le secours de tous les peuples voisins, ausquels ils nous rendirent suspects & odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les prîmes sans peine, & par là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares (12). J'y ai fait élever des tours (13) d'où

(10) C'est de ce nom odieux que toutes les nations policées appellent celles qui ne connoissent point les Arts : rien de si commun que de les mépriser jusqu'à les attaquer injustement & à tomber par-là dans le défaut qu'on leur reproche.

(11) La hauteur & la fierté de Louis XIV est ce qui lui a attiré de dangereuses guerres. Il a voulu dominer sur tous, & tous se sont ligués contre lui.

(12) Les Romains avoient d'autres forteresses qui défendoient bien mieux l'Empire, & qui arrêtoient plus sûrement les incursions de leurs voisins ; c'étoient leurs nombreuses Légions répandues sur toutes les frontières.

(13) Les forteresses que Louis XIV a élevées sur les frontières de ses voisins, sont précisément ce qui a excité leur jalousie. Il a voulu les brider & se mettre en état d'entrer dans leur pays pour les

d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans nôtre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entr' eux & nous est devenue très-difficile. Nous sçaurions leur abandonner ces tours, sans nous exposer à leurs incursions, & ils les regardent comme des citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude,

Mentor répondit ainsi à Idoménée: (14) vous êtes un sage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sçachez donc que ce peuple barbare vous a donné une meilleure leçon, quand il est venu vous demander la paix. *Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous?* Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri & soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez vous sa modération? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude

les opprimer; & il les a excités par-là à faire souvent de fâcheuses irruptions dans ses propres terres.

(14) Voici une contreverité très-forte, dont il est aisé de faire l'application à Louis XIV. Il ne faut que lire la plupart de ses déclarations de guerre pour y voir tous les motifs que Mentor reproche ici à Idoménée.

tude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que pour vôtre sûreté, & c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un Etat est la justice, la modération, la bonne foi, & l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidents imprévus. La fortune est capricieuse & inconstante dans la guerre; mais l'amour & la confiance de vos voisins, quand ils ont senti vôtre modération, font que vôtre Etat ne peut être vaincu, & n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres intéressés à sa conservation prennent aussi-tôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours qui rendent vos maux irremédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, vôtre Ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, & vous seriez l'arbitre de toutes les Nations de l'*Hespérie*. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses Colonies Grècques (15). Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au siège de Troye, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les Princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces Colonies dans vôtre parti ?

E les

(15) Il y en avoit une si grande quantité sur la côte orientale d'Italie, qu'on l'appelloit la Grande Grèce. Les Colonies étoient toujours dans une espèce de dépendance de leur Métropole; c'est à dire, de la ville qui les avoit fondées. C'étoit un Metropolitain qui présidoit aux Assemblées, & qui offroit les sacrifices les plus solemnels. L'objet principal des loix de la Grece, c'étoit d'entretenir une étroite liaison entre les différents peuples qui l'habitoient.

Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir; mais le trop grand éclat que cette Ville a eu dés sa naissance, les à epouvantées. Ces Grecs, aussi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé, qu'après avoir subjugué les barbares des montagnes, nous pousserions plus loin nôtre ambition. En un mot (16), tout est contre nous. Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, desirent nôtre abaissement, & la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité! reprit Mentor. Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez vôtre puissance; & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que ce malheur même n'a pu instruire qu'à demi! *Aurez-vous encore besoin d'une seconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois? Laissez-moi faire,* & racontez-moi seulement en détail, quelles sont donc ces villes Grecques.

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente (*g*). Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie (*h*) un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avoient oublié leurs maris absents pendant la guerre de Troye. Quand les

(16) Voilà l'état où s'est trouvé plusieurs fois Louis XIV par la defiance où il a jetté tous ses voisins. Ceux même qui ne lui ont pas fait une guerre ouverte, ont desiré son abaissement, parce que sa puissance leur étoit devenue formidable.

(g) *Tarente, ville des Salentins dans la province Messapie; aujourd'hui ville Archiépiscopale de la terre d'Otranto sur la côte orientale du royaume de Naples.*

(h) *La Laconie étoit une provincie du Peloponèse: c'est aujourd'hui Traconia dans la Morée.*

les maris revinrent, ces femmes ne songèrent qu'à les appaiser, & qu'à désavouer leurs fautes. Cette nombreuse jeunesse qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni père ni mère, vécut avec une licence sans bornes.

La sévérité des loix réprima leurs désordres. Ils se réunirent sous Phalante, Chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui sçut gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens. Ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctete (*i*) qui a eu une si grande gloire au siège de Troye en y portant les flèches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage le murs de Pétilie (*k*) moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin, nous avons ici-près la ville de Métaponte (*l*), que le sage Nestor a fondée avec ses Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Nestor (*m*) dans l'Hespérie, & vous n'avez pas sçu l'engager dans vos intérêts? Nestor qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié? *Je l'ai perdue, reliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom. Ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Hespérie.* Nous le détromperons, dit Mentor: Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder sa Colonie, & avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulys-

(i) *Philoctete, ami & compagnon d'Hercule, a qui il fit jurer de ne découvrir à personne le lieu de sa sépulture, & à qui il fit present de ses fleches teintes dans le sang de l'hydre.*

(k) *Petilie, aujourd'hui Strongole, en Calabre.*

(l) *Metaponte sur le golfe de Tarente.*

(m) *Nestor, fils de Néleus, Roi de Pyle dans la Morée, fort célèbre pour sa prudence, son éloquence, & sa longue vie, que l'on dit avoir duré trois-cents ans.* Il est représente dans l'Iliade comme le plus sage des Rois, parce qu'il est le plus pacifique. *Celui qui aime la guerre est*, dit-il, *avare, sanguinaire, trompeur.*

Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque: mais le principal est de guérir sa défiance. (17) C'est par les ombrages donnés à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée, & c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, laissez-moi faire.

A ces mots Idoménée embrassant Mentor, s'attendrissoit, & ne pouvoit parler. Enfin, il prononça à peine ces paroles: ô sage Vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avoue que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous. J'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois résolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis: mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître; toute la sagesse des Dieux est en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout à coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissants, d'hommes qui poussoient des hurlements épouvantables, & de trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie: voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés. Les voilà qui viennent assiéger Salente. Les Vieillards & les femmes paroissent consternés. Helas, disoient-ils, falloit-il quitter nôtre chère patrie,

(17) *C'est par les ombrages donnés à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée*, &c. Ceci & tout ce qui précède, doit s'entendre de la guerre des Pays bas en 1667, & de celle de Hollande en 1672. Les Flamands & les Hollandois sont ces Peuples que les François appellent grossiers & sauvages; mais qui n'ont rien de barbare que le nom.

trie, la fertile Crète, & suivre un Roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une Ville qui sera mise en cendres comme Troye? On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne briller au Soleil les casques, les cuirasses, & les boucliers des ennemis; les yeux en étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre comme elle est couverte par une abondante moisson, que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le Laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes, on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour le mieux découvrir. Idoménée & Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctète, & de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctète & Nestor se contentoient de ne vous point secourir! Les voilà qui ont pris les armes contre vous, & si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes Lacédémoniennes commandées par Phalante. Tout est contre vous. Il n'y a aucun voisin de cette côte dont vous n'aïez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour; il marche vers une porte de la Ville du côté par où les ennemis s'avançoient: il la fait ouvrir, & Idoménée surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au devant des ennemis (18) étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux.

(18) C'est par un trait de générosité à peu près pareil, que Laurent de Médicis sçut sauver sa patrie. Sixte IV, résolu

eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en ſigne de paix; & quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler tous les Chefs. Auſſi-tôt tous les Chefs s'aſſemblèrent, & il leur parla ainſi:

O hommes généreux aſſemblés de tant de Nations qui fleuriſſent dans la riche Heſpérie, je ſçai que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue vôtre zèle; mais ſouffrez que je vous repréſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vos peuples, ſans répandre le ſang humain.

O Neſtor, ſage Neſtor, que j'apperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eſt funeſte à ceux mémes qui l'entreprennent avec juſtice, ſous la protection des Dieux. La guerre eſt le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont ſouffert pendant dix ans devant la malheureuſe Troye. Quelles diviſions entre les Chefs! Quels caprices de la fortune! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector! Quels malheurs dans toutês les Villes les plus puiſſantes, cauſés par la guerre, pendant la longue abſence de leurs Rois? Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée (*n*), les autres ont trouvé une mort funeſte dans le ſein même de leurs épouſes. O Dieux! C'eſt donc dans vôtre colère

réſolu de perdre Florence; avoit intéreſſé Ferdinand, Roi de Naples, à la conquête de cette République; & c'étoit fait des Florentins s'ils n'avoient diviſé ces deux Puiſſances prêtes à fondre ſur eux. Laurent s'embarque avec l'élite de la jeune Nobleſſe de Florence, & va ſe mettre en la puiſſance du Roi Ferdinand. Cette confiance ébranla le Prince. Laurent acheva d[illegible]e déſarmer par ſon éloqu[illegible]ce; il lui fit ſentir qu'il n'ét[illegible]t pas de ſon intérêt d'accroître la Puiſſance de l'Egliſe des débris d'une République dont il n'avoit rien à craindre.

(n) *Capharée eſt le cap le plus occidental de l'Isle de Négrepont, aujourd'hui* Capofigera *ou* dell'*Oro*.

re que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition! O peuples Hesperiens! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste: Troye est en cendres, il est vrai: mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, & que le lache Paris jouît de ses infames amours avec Hélène. Philoctète si long-tems malheureux, & abandonné dans l'isle de Lemnos (*o*), ne craignez-vous point de retrouver des semblables malheurs dans une semblable guerre? Je sçai que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des Princes, des Capitaines, & des Soldats qui allerént contre les Troyens: O Grecs, qui avez passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troye.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens; & Nestor qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la première fois dans la Phocide (*p*); *vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dès-lors* que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit dans ces lieux? Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre? Idoménée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix, chacun de nous avoit un intérêt pressant de la desirer, mais nous ne pouvions plus trouver de sûreté avec lui: Il a violé (19) toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix, elle lui serviroit seulement à dis-

(o) *Lemnoe, isle de la mer Egée; aujourd'hui Stalimene.*

(p) *La Phocide étoit un pays de l'Achate en Grèce; c'est aujourd'hui une partie de la Livadie & Stramulipa; ou de l'Achaie moderne dépendante de la Turquie en Europe.*

(19) C'est le reproche que les voisins de la France ont toujours fait au Roi: il n'a souvent conclu la paix que pour se mettre en état de mieux recommencer la guerre,

dissiper nôtre ligue, qui est nôtre unique ressource ? Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, & il ne nous a laissé aucun moyen de défendre nôtre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau Royaume. Par sa mauvaise foi nous sommes réduits à le faire périr, où à recevoir de lui le joug de la servitude (20). Si vous trouvez quelque expédient pour faire en sorte qu'on puisse se confier en lui, & s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avouerons avec joïe que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque. Ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son père, passa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidèle ami de son père. Vous lui donnâtes même vôtre fils pour le conduire : il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer. Il a vû la Sicile, l'Egypte, l'isle de Cypre, celle de Crète. *Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque.* Nous sommes arrivés ici tout à propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée ; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des Troupes confédérées, Idoménée & Télémaque avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente. Ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus,

(20) S'il est une récompense proportionnée à la plus haute vertu ; c'est sans doute la confiance des Rois. Un Ministre que des Puissances jalouses regardent avec les mêmes sentiments & qu'elles choisissent de concert pour l'arbitre de leurs intérêts, jouit pendant sa vie de ce tribut d'admiration que des vertus moins éclatantes n'obtiennent que de la postérité.

reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les ſages entretiens de ces deux Vieillards. Neſtor avoit toujours paſſé pour le plus expérimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grèce. C'étoit lui qui modéroit pendant le ſiège de Troye le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon (*q*), la fierté d'Ajax (*r*), & le courage impéteux de Diomède. La douce perſuaſion couloit de ſes lèvres comme un ruiſſeau de miel. Sa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces Héros. Tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe: mais ſes paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choſes paſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes expériences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard admiré de toute la Grèce ſembla avoir perdu toute ſon éloquence & toute ſa majeſté dès que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flétrie & abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & ſimples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit, étoit court, précis, nerveux. Jamais il ne faiſoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit toujours par des tours nouveaux & des comparaiſons ſenſibles (21). Il avoit même je ne ſçai quoi

(q) *Agamemnon, Roi de Micène, fut élu Général de l'Armée des Grecs au ſiege de Troye.*

(r) *Ajax, fils d'Oilée Roi des Locriens, viola Caſſandre dans le Temple de Pallas après la priſe de Troye, mais il en fut puni par un coup de foudre.*

(21) Ce qui relève les

quoi de complaiſant & d'enjoué, quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins des autres, & leur inſinuer quelque verité. Ces deux hommes ſi venérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblés. Pendant que tous les Alliés ennemis de Salente ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoméné & tous les ſiens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empreſſés ce que ſignifioient leurs geſtes, & l'air de leur viſage.

poemes d'Homère, c'eſt qu'il a ſçu les parer de ce que chaque ſcience a de plus brillant. Philippe de Macédoine qui liſoit l'Iliade avec des yeux éclairés, y puiſa l'idée de cette invincible phalange qui ſubjugua l'Aſie ſous Aléxandre ſon fils. Nôtre Auteur étale les mémes richeſſes : Ce qu'il dit de l'élcquence, en renferme tout à la fois & les règles & le modèle.

Fin du dixieme Livre.

SOMMAIRE
DU
LIVRE ONZIE'ME.

TÉLÉMAQUE voyant Mentor au milieu des Alliés, veut sçavoir ce qui se passe entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, & sa présence contribue auprès des Alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des otages, & on fait un sacrifice commun entre la ville & le camp pour la confirmation de cette alliance.



LIVRE ONZIEME.

CEpendant Télémaque impatient se dérobe à la multitude qui l'environne, il court à la porte par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui est déjà auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, & se hâte, mais d'un pas pesant & tardif, de l'aller recevoir. Telémaque, saute à son cou & le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin, il s'écrie: (1) ô mon père! (je ne crains pas de vous nommer ainsi), le malheur de ne retrouver point mon véritable père, & les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon père, mon cher père,

(1) Un jeune Prince qui goûte les grands Hommes, en a d'avance les sentiments, & doit un jour leur ressembler. Alcibiade dès son enfance ne se plaisoit qu'auprès de Périclès ou de Socrate; c'est qu'il étoit né pour les Armes & pour les Muses.

père, je vous revois! ainsi puissai-je revoir Ulysse! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put à ces paroles retenir ses larmes (2), & il fut touché d'une secrète joïe, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les Alliés. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce Vieillard qui est venu parler à Nestor? Sans doute, c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor qui avoit pris plaisir a voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulisse si cher à toute la Grèce, & si cher à vous-même, ô sage Nestor! Le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée, *Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la* perte du fils suivit celle du père, & que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui est venu de lui-méme s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoïent, je commence, ô peuples assemblés de tant de Nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une solide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang, Toutes ces différentes Nations frémissoient

(2) *Ses Larmes;* Il n'y avoit pas de gens, qui pleuroient si facilement que les héros d'Homère; & c'est ce qui a donné lieu au proverbe; [illegible], *Les bons pleurent volontiers*, *Boni viri lacrymabiles*. Cela est si vrai, que presque tous les plus grands hommes du monde ont pleuré. L'Ajax de Sophocle ne pleure point dans ses plus grands maux, parce qu'il est fou. Mais vous ne trouverez aucune règle sans exception.

ſoient de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faiſoit tous ces diſcours que pour ralentir leur fureur & pour faire échapper leur proïe. Sur-tout les Manduriens ſouffroient impatiemment qu'Idoménée eſpérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor, car ils craignoient que ſes diſcours pleins de ſageſſe ne detachaſſent leurs Alliés. Ils commençoient à ſe defier de tous les Grecs qui étoient dans l'aſſemblée (3). Mentor qui l'apperçut, ſe hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la diviſion (4) dans l'eſprit de tous ces peuples.

J'avoue, diſoit-il, que les Manduriens ont ſujet de ſe plaindre & de demander quelque reparation des torts qu'ils ont ſoufferts: mais il n'eſt pas juſte auſſi, que les Grecs qui ſont ſur cette côte des Colonies, ſoyent ſuſpects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entr'eux & ſe faire bien traiter par les autres, il faut ſeulement qu'ils ſoïent modérés, & qu'ils n'entreprennent jamais d'uſurper les terres de leurs voiſins. Je ſçai qu'Idoménée a eu la malheur de vous donner des ombrages; mais il eſt aiſé de guérir toutes vos défiances. Telémaque & moi nous offrons à être des otages qui vous repondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains juſqu'à ce que les choſes qu'on vous promettra, ſoïent fidélément accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'eſt que

(3) C'eſt la jalouſie qui forme les ligues & qui les affoiblit, qui raſſemble ces grands corps & qui les diſſipe. Le Vénitiens étoient trop ſages pour déſeſpérer quand ils virent les plus grands Princes de l'Europe armés contre leur République en 1508: ils ſçurent mettre la méſintelligence entre leurs ennemis, & les diviſer en moins de tems qu'il n'en avoit fallu pour les réunir.

(4) *La diviſion: divide, & imperabis.* Homère feint, qu'une malheureuſe diſcorde, venant à ſe gliſſer parmi les Dieux, avoit troublé toute leur félicité, & les avoit empêchés de jouir des délices du Ciel même.

que les troupes des Crétois ont ſaiſi les paſſages de vos montagnes par ſurpriſe, & que par là ils ſont en état d'entrer malgré vous, auſſi ſouvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés pour leur laiſſer le pays uni qui eſt ſur les rivages de la mer. Ces paſſages que les Crétois ont fortifiés par des hautes tours pleines de gens armés, ſont donc le véritable ſujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t- il encore quelqu'autre ?

Alors le Chef des Manduriens s'avança & parla ainſi: que n'avons nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous ſont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand la paix nous eſt échappée ſans reſſource (5) par l'ambition inquiète des Crétois, & par l'impoſſibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs ſerments. Nation inſenſée! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuſe néceſſité de prendre un parti de déſeſpoir contr'elle, & de ne pouvoir plus chercher nôtre ſûreté que dans ſa perte. Tandis qu'ils conſerveront ces paſſages, nous croyrons toujours qu'ils veulent uſurper nos terres & nous mettre en ſervitude. S'il étoit vrai qu'ils ne ſongeaſſent qu'à vivre en paix avec leurs voiſins, ils ſe contenteroient de ce que nous leur avons cédé ſans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conſerver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun deſſein ambitieux. Mais vous ne les connoiſſez pas, ô ſage Vieillard. C'eſt par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juſte & néceſſaire, ſans laquelle l'Heſpérie ne pourroit jamais eſpérer une paix conſtante. O Nation ingrate, trompeuſe & cruelle, que les Dieux irrités ont envoyée

auprès

(5) Tel a été de tout tems le langage des Hollandois à l'égard des François; ils ont bien voulu les avoir pour amis, mais non pas pour voiſins. L'ambition inquiète de Louis XIV leur a fait redouter ſon voiſinage, & ils n'ont trouvé leur ſûreté que dans une forte barrière établie entre lui & eux.

auprès de nous pour troubler nôtre paix, & pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émue. Il sembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole:

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier: mais je vous offre des choses certaines & présentes. Si vous n'êtes pas contents d'avoir pour otages Télemaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillants Crétois: Mais il est juste que vous donniez aussi de vôtre côté des otages (6). Car Idoménée qui desire sincérement la paix, la desire sans crainte & sans bassesse. Il desire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez desirée, par sagesse & par modération; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vûe des dangers dont la guerre menace les hommes. *Il est prêt a périr ou à vaincre, mais il préfère la paix à la victoire la plus éclatante.* Il auroit honte de craindre d'être vaincu: mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes.

Les armes à la main, il vous offre la paix; (7) il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur; car

(6) Le Duc Charles-Emmanuel n'avoit rien à opposer aux armes victorieuses d'Henri IV, qui s'étoit rendu maître de la Savoye. Pour premier préliminaire de la paix le Roi exigeoit que le Duc la demandât; mais ce Prince délicat à l'excès sur le point d'honneur, disoit qu'il aimoit mieux perdre ses Etats que sa gloire. Il fallut toute l'adresse du Légat Aldobrandin pour l'engager à suivre les volontés du Roi.

(7) *Il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur.* Louis XIV fit tout le contraire à la paix de Nimègue; aussi n'éteignit-elle point les jalousies & les ressentiments des Parties contractantes, qui se réveillèrent dans la suite avec plus de force & de succès qu'auparavant.

car il ne fait aucun cas d'une paix *forcée*. Il veut une paix dont tous les partis soïent contents, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentiments, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot. Idoménée est dans les sentiments, où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquille.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur; & vous, ô Chefs si sages & si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins: il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent, que les passages que l'on a fortifiés par de hautes tours, soïent gardés par des troupes neutres. Vous Nestor, & vous Philoctète, vous êtes Grecs d'origine; mais en cette occasion vous vous étes déclarés contre Idoménêe. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix & *de la liberté de l'Hespérie. Soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardiens de ces passages qui causent* la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle Colonie des Grecs, semblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges & les mediateurs (8). Vous me direz, que ces conditions vous

(8) *Réservez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs.* C'est ainsi que le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces-Unies furent les Médiateurs de la paix d'Aix la Chapelle, que le Roi fit en 1668, comme par nécessité: mais la jalousie de la médiation tourna bientôt au *préjudice* de ces derniers Médiateurs. C'est d'une pareille gloire qu'Henri IV fut le *plus* jalonx. Il ne disputa *rien* à l'Espagne avec plus de vivacité que l'honneur

vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi; mais je vais vous satisfaire (9).

Il y aura pour sûreté réciproque les otages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entière, quand celui de Salente même & d'Idoménée sera à vôtre discrétion, serez-vous contents? De qui pourrez-vous désormais vous défier? Sera-ce de vous-mêmes? Vous n'osez vous fier à Idoménée, & Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne desiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas, que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres. (10) C'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine, si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. *Dans les commencements il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont* il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fièrté & avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, & qui offre de les réparer, mon-

neur de la médiation entre le Pape & les Vénitiens. Paul V n'ignoroit pas ce que le Roi devoit à cette République, mais il l'accepta pour Médiateur parce qu'il sçavoit qu'un tel Prince ne seroit point reconnoissant aux dépens de l'équité.

(9) Par le Traité conclu entre le Grand Duc de Florence & le Cardinal d'Ossat pour la restitution des isles de Provence, le Roi étoit obligé à donner des otages à ce Prince; mais le Grand Duc les refusa, disant qu'il ne connoissoit point d'otages plus sûrs que la parole du Roi.

(10) Voilà comme parloit Louis XIV; il coloroit toujours des plus beaux prêtextes de modération & de *justice* la nécessite ou il étoit de faire la paix.

montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite ſi ſage & ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe la paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix & la juſtice qui viennent à vous, la paix & la juſtice ſeront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque & moi nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prends tous les Dieux du Ciel & des Enfers à témoin des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les Chefs qui le regardèrent de près, furent étonnés & éblouis du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux. Il parut avec une majeſté & une autorité qui eſt au deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ſes paroles douces & fortes enlevoit les cœurs. *Elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui tout à coup dans le profond ſilence de la nuit arrêtent la Lune & les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & ſuſpendent le cours des fleuves rapides.*

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus, lorſqu'il étoit environné de tygres, qui oubliant leur cruauté, venoient par la puiſſance de ſa douce voix lécher ſes pieds & ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les Chefs ragardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés ſur lui. On n'oſoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant

il se faisoit aimer, il se faisoit croire: chachun étoit avide & comme suspendu pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin, après un assez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu. Ce n'étoit plus ce bruit confus de peuples qui frémissoient dans leur indignation. C'étoit au contraire un murmure doux & favorable. On découvroit déjà sur les visages je ne sçai quoi de serein & de radouci. Les Manduriens si irrités sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec ses Lacédémoniens furent surpris de trouver leurs entrailles de fer si attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctète plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor ne pouvant parler dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement; & tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrièrent aussitôt: O sage Vieillard, vous nous désarmez (11)! La paix, la paix.

Nestor un moment après voulut commencer un discours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. La paix, la paix, s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée: La paix, la paix.

Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire: vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse & la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentimentes se changent en amitié & en desirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même tems tous les

Chefs

(11) Telle fut la joie de la Grèce assemblée à Némée, quand Quintus Flaminius lui rendit la liberté & la paix au nom de la République Romaine. Il courut risque d'être accablé sous le poids des couronnes qu'on fit voler de toutes parts sur sa tête.

Chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de sortir de la Ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant: aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage & plus heureux que lui! N'avez-vous rien découvert sur sa destinée? Le souvenir de vôtre père, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer nôtre indignation. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vû Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils. Déjà on pressoit Télemaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeunesse Crétoise qui le suivoit.

(12) A la vûe d'Idoménée, les Alliés sentirent que leur courroux se rallumoit: mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance, dont les Dieux seront les témoins & les défenseurs? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidèles & innocents, retombent sur la tête parjure & exécrable de l'ambitieux, qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance. Qu'il soit détesté des Dieux & des hommes; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie; que les furies infernales sous les figures les plus hideuses viennent exciter sa rage & son désespoir; qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture; que son corps soit la proïe des chiens & des vautours, & qu'il soit aux enfers dans le profond abyme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes. Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'At-

(12) Lorsque Louis XIV paroissoit dans quelqu'une des Villes frontières, ou qu'il prenoit possession de quelque nouvelle conquéte, les peuples ne pouvoient le voir sans frémir; mais ce que les François attribuoient à l'admiration, étoit plutôt l'effet de l'indignation des étrangers.

d'Atlas (*a*) qui ſoutiennent le Ciel; que tous les peuples la révèrent & goûtent ſes fruits de génération en génération; que les noms de ceux qui l'auront jurée, ſoient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux; que cette paix fondée ſur la juſtice & ſur la bonne foi, ſoit le modèle de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, & que tous les peuples qui voudront ſe rendre heureux en ſe réuniſſant, ſongent à imiter les peuples de l'Heſpérie.

A ces paroles Idoménée & les autres Rois jurèrent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze otages. Télémaque veut être du nombre des otages donnés par Idoménée; mais on ne peut conſentir que Mentor en ſoit, parce que les Alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de ſa conduite & de celle de ſes Conſeillers juſqu'à l'entière exécution des choſes promiſes. (13) On immola entre la Ville & l'armée cent geniſſes blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de feſtons. On entendoit retentir juſques dans les montagnes voiſines les mugiſſements affreux des victimes qui tomboient ſous le couteau ſacré. Le ſang fumant ruiſſeloit de toutes parts. On faiſoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations (*b*). Les Haruſpices (*c*) conſultoient les entrailles

(a) *Atlas, Roi de Mauritanie: grand Aſtrologue, que la Fable a changé en un rocher élevé juſqu'au Ciel, d'où l'on a feint qu'il portoit les Cieux ſur ſes épaules.*

(13) La Religion des Anciens appuyoit leur politique. Ils faiſoient intervenir l'honneur des Dieux à tout ce qui intéreſſoit le repos du peuple. Les Traités d'alliance étoient jurés ſur les autels, & ſcellés du ſang des victimes; & tel qui n'auroit pas craint de paſſer pour infidèle envers ſes Alliés, appréhendoit de paſſer pour ſacrilège envers les Dieux.

(b) *Les Libations étoient des effuſions de vin ou de quelque autre liqueur faites en l'honneur des fauſſes Divinités.*

(c) *Les Haruſpices étoient des Devins qui interprétoient les prodiges, & qui prédiſoient l'avenir en conſidérant les entrailles des victimes égorgées.*

les qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs brûloient sur l'Autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures. Ils se délassoient déjà de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siège de Troye, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la superbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déjà ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, & buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la Ville dans des grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit: O Rois! o Capitaines assemblés! désormais sous divers noms & divers Chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies, qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang. La guerre est quelquefois nécessaire (14), il est vrai: mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inevitable en certaines occasions. O Rois! ne dites point qu'on doit la desirer pour acquérir de la gloire. La vraïe gloire ne se trouve point hors de l'humanité (15). Quiconque préfère sa

(14) *Nécessaire*. C'est une vertu à un Prince de faire la guerre, quand la nécessité le veut, mais c'est un grand vice, de n'aimer & de ne respirer que la guerre.

(15) Quelle instruction pour le petit-fils d'un Roi, que son orgueil avoit rendu l'aversion de tous ses voisins! On ne pouvoit trop le fortifier contre l'illusion de la fausse gloire puisqu'elle étoit dèslors si préjudiciable à son Ayeul.

ſa propre gloire aux ſentiments de l'humanité, eſt un monſtre d'orgueil, & non pas un homme. Il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire; car la vraïe gloire ne ſe trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter ſa vanité folle. Mais on dira toujours de lui en ſecret, quand on voudra parler ſincérement: Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a deſirée avec une paſſion injuſte. Les hommes ne doivent point l'eſtimer, puiſqu'il a ſi peu eſtimé les hommes, & qu'il a prodigué leur ſang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime ſon peuple, qui en eſt aimé, qui ſe confie en ſes voiſins, & qui a leur confiance! qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entr'eux, & qui ſçait envier à toutes les Nations étrangères le bonheur qu'ont ſes Sejets de l'avoir pour Roi (16). Songez donc à vous raſſembler de tems, en tems, ô vous! qui gouvernez les plus puiſſantes villes de l'Heſpérie. Faites de trois ans en trois ans une aſſemblée générale, où tous le Rois qui ſont ici préſents ſe trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau ſerment, pour raffermir l'amitié promiſe, & pour delibérer ſur tous les intérêts communs. Tandis que vous ſerez unis, vous aurez au dedans de ce beau pays la paix, la gloire, & l'abondance. Au dehors, vous ſerez toujours invincibles. Il n'y a que la diſcorde, ſortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puiſſe troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Neſtor lui répondit: vous voyez par la facilité avec laquelle nous faiſons la paix, combien nous ſommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuſte avidité de nous agrandir au préjudice de nos voiſins. Mais que peut-on faire quand on ſe trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point

(16) Les jeux Olympiques que les Grecs célébroient tous les quatre ans, n'étoient point un vain ſpectacle pour amuſer des peuples oiſifs; la Grèce réunie dans ces célèbres Aſſemblées, connoiſſoit ſes forces, démêloit ſes véritables interêts, & paroit tous les coups que les puiſſances ennemies pouvoient porter à ſa liberté.

point d'autre *loi* que son intérêt, & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats? (17) Ne croyez pas que je parle d'Idoménée (18). Non, je n'ai plus de lui cette pensée; c'est *Adraste* (19) Roi des *Dauniens* de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux, & croit que tous les hommes qui sont nés sur la terre, ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de Sujets dont il soit le Roi & le Père. Il veut des esclaves & des adorateurs. Il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Sa-

(17) C'est ainsi que la foi même des Traités ne rassuroit point les Princes voisins de Louis XIV contre ses violences & son ambition. L'avidité qu'il avoit de s'agrandir, leur faisoit craindre pendant la paix les projets qu'il formoit pour renouveller la guerre.

(18) *Plusieurs des choses qui ont été dites d'Idoménée*, conviennent parfaitement à Louis XIV; mais il n'est pourtant pas la figure de ce grand Roi des François. Idoménée souffroit qu'on lui représentât ses fautes, parce qu'il souhaitoit de les réparer; mais Louis XIV ne pouvoit souffrir de remontrances, bien loin d'être disposé à en profiter. C'est Adraste qui est l'emblème véritable de ce Monarque, par la conformité de leurs inclinations. Comme lui, Louis XIV, ne crut les autres hommes nés que pour servir à sa gloire par leur servitude; comme lui, il ne voulut que des Esclaves & des Adorateurs; comme lui, il se fit rendre les honneurs divins, en souffrant les inscriptions orgueilleuses qui lui attribuoient la Divinité; comme lui enfin, il auroit été un Roi accompli, si la justice & la bonne foi eussent réglé sa conduite. *Il est aisé d'appliquer la reste du parallèle*. Louis XIV fut heureux jusqu'à la paix de Nimègue. La force & l'artifice, tout lui étoit égal, pourvu qu'il accablât ses ennemis. Il étoit bien servi; sa présence soutenoit la valeur de ses troupes: il ne comptoit pour un bien solide & réel, que l'avantage de fouler aux pieds le genre humain.

(19) Adraste étoit Roi d'Argos, & des Dauniens, peuple de la Pouille; il fit la guerre aux Thebains en faveur de son gendre Polinice; comme Louis XIV la fit aux Flamands sur le prétexte des droits de la Reine son épouse,

Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déja pris plusieurs Villes de nos Alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il à amassé de grands trésors: ses troupes sont disciplinées & aguerries. Ses Capitaines sont expérimentés; il est bien servi. Il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit sévérement les moindres fautes, & récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient & anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un Roi accompli, si la justice & la bonne foi régloient sa conduite. Mais il ne craint ni les Dieux, ni les reproches de sa conscience (20). Il compte même pour rien la réputation; il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les esprits foibles. *Il ne compte pour un bien solide & réel, que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler à ses pieds tout le genre* humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres, & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui resister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'interêt d'Idoménée aussi-bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la Ville; car Idoménée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

(20) Il n'y a plus de ressource dans un Prince qui a perdu jusqu'au soin de sa gloire. *C'est mépriser la vertu,* dit Tacite, *que de mépriser la réputation.*

Fin du onzième Livre.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIE'ME.

NESTOR au nom des Alliés demande du ſecours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en ſorte qu'ils ſe contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revûe exacte dans la Ville & dans le Port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux Réglements pour le commerce & pour la police, lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs & la naiſſance par la diverſité des habits; lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles pour appliquer les artiſans au labourage, qu'il met en honneur.

LI-



LIVRE DOUZIE'ME.

TOute l'armée des Alliés dressoit déjà ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrés dans la Ville, (1) ils parurent étonnés, qu'en si peu de tems on eût pu faire tant de bâtiments magnifiques, & que (2) l'embarras

(1) Après que Xerxés eut renversé la ville d'Athènes, Thémistocle en releva les murs en moins de tems que n'en avoit mis ce Prince à les détruire; & l'on vit les plus grandes puissances de la Grèce jalouses d'une ville qui commençoit à renaître de ses cendres.

(2) Quoique Idoménée ne soit pas l'emblême de Louis XIV à tous égards; ce qui est dit ici ne laisse pas de regarder le Monarque François. L'embarras de la guerre ne l'em-

ras d'une si grande guerre n'eût point empeché cett
Ville naissante de croître, & de s'embellir tout-à-coup

On admira la sagesse & la vigilance d'Idoménée, qu
avoit fondé un si beau Royaume; & chacun conclut qu
la paix étant faite avec lui, les Alliés seroient bien
puissants s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens
On proposa à Idoménée d'y entrer, il ne put rejette
une si juste proposition, & il promit des troupes. Mai
comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est ne
cessaire pour rendre un Etat florissant, il comprit qu
les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi gran
des qu'elles le paroissoient. Il le prit en particulier
& lui parla ainsi:

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inu
tiles. Salente est garantie des malheurs qui la mena
çoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au
Ciel la gloire, & d'égaler la sagesse de Minos vôtre aïeu
dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous
parler librement, supposant que vous le voulez, & que
vous détestez toute flatterie. Pendant que ces Rois ont
*loué vôtre magnificence, je pensois en moi-même à la
témérité de vôtre conduite.*

A ce mot de témérité Idoménée changea de visa-
ge, ses yeux se troublèrent, il rougit, & peu s'en
fallut qu'il n'interrompit Mentor pour lui témoigner
son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste &
respectueux, mais libre & hardi: ce mot de témérité
vous choque, je le vois bien. Tout autre que moi au-
roit eu tort de s'en servir; car (3) il faut respecter
les

l'empécha jamais de satisfai-
re sa passion pour les bâti-
ments & pour les jardins, &
ces dépenses énormes jointes
à celles qu'il lui fallut faire
pour soutenir la guerre, épui-
sèrent le Royaume, & le ré-
duisirent au pitoyable état où
on l'a vû.

(3) Les grands hommes sa-
vent conserver à la vérité tou-
te sa force, sans lui rien fai-
re perdre de sa grace. C'est
mal la dépeindre que de ne
la représenter qu'avec des
couleurs odieuses. Un Cen-
seur rigide aigrit & révolte;
un ami sincère touche & per-
suade.

les Rois, & ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez sans y ajouter des termes forts. Mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvir vôtre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur vôtre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles selon vôtre besoin; mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt & sans conséquence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous la parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, & sous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée déjà revenu de sa première promptitude, parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le salut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croïe heureux d'entendre de vôtre bouche. Mais ayez pitié d'un Roi que la flatterie avoit empoisonné, (4) & qui n'a pu même dans ses malheurs trouver des hommes assez généreux pour lui dire la verité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vou-

suade. Solon étoit le seul Athénien qui parlât librement à Pisistrate, & nul Athénien n'en étoit si bien reçu que Solon.

(4) Louis XIV avoit cela de commun avec Idoménée: empoisonné dès l'enfance par la flatterie, il n'a pu même dans ses malheurs trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Il étoit extrêmement délicat sur tout ce qui avoit seulement l'apparence de réprimande : on étoit si sûr de lui déplaire en lui disant les choses comme elles étoient, que Madame de Maintenon eût toujours grand soin de les lui cacher.

vouloir me déplaire en me disant la vérité toute entière.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage Vieillard lui dit: c'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez-vous en ma place; si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être. C'est que vous avez craint des Conseillers (5) trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés & les plus propres à vous contredire? Avez vous pris soin de choisir les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentiments injustes? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés? Vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous disois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis, qui menaçoient vôtre Royaume encore mal établi, vous ne songiez au dedans de vôtre nouvelle Ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a couté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses. Vous n'avez songé ni à augmenter vôtre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondements essentiels de vôtre puissance (6)? Avoir beaucoup de bons hommes, & des terres

(5) *Conseillers*. Un Prince ne peut pas tout savoir, & par conséquent il a besoin d'être instruit & assisté par de bons Ministres. *Tac.*

(6) Tels furent les premiers principes de la politique Romaine dès la fondation de Rome. Cette Ville qui n'étoit dans son origine qu'une assem-

res bien cultivées pour les nourrir ? *Il* falloit une longue paix dans ces commencements pour favoriser la multiplication de vôtre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'ètablissement des plus sages loix. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du precipice. *A* force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner vôtre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; suspendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faste, qui ruineroit vôtre nouvelle Ville; laissez en paix respirer vos peuples; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'ètes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que vôtre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui seront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue. Couvrez-la de peuples innombrables, laborieux, & disciplinés. Faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puissant, plus heureux, & plus rempli de gloire que tous les Conquérants qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc a l'égard de ces Rois, répondit Idoménée? Leur avouerai-je ma foiblesse? Il est vrai, que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'est si facile sur cette côte. Je n'ai songé qu'à faire une Ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant de Rois, & dêcouvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux; je le ferai sans hésiter, quoiqu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son Royaume à sa propre réputation.

Ce

semblée de quelques pâtres, renfermoit un peuple si nombreux, lorsque Tullus Hostilius en fit le dénombrement, qu'on a peine à ajouter foi à ce qu'en disent les Historiens,

Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Mentor; c'est à cette bonté, & non à la vaine magnificence de vôtre Ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager vôtre honneur pour l'interêt même de vôtre Royaume. Laissez-moi faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse, (7) s'il est encore vivant ou du moins son fils dans la puissance Royale à Ithaque, & que vous voulez en chasser par force tous les Amants (8) de Pénélope. Ils n'auront pas de piene à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses; ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette Ville naissante dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins *Télémaque son fils; pendant que Télémaque lui-même est engagé d'aller* à la guerre contre *le Dauniens?* Ne soyez point en peine, re-

(7) C'est encore ici une contrevérité qui a un grand fondement dans la conduite de Louis XIV. Il étoit engagé à retablir le Roi Jacques: cependant il fit une diversion en Allemagne lors de la prise de Philisbourg, qui l'empêcha de secourir ce Roi fugitif aussi efficacement qu'il auroit dû. Il comptoit que les seules forces de l'Angleterre ne suffiroient pas à y établir le Prince d'Orange, & qu'en occupant ailleurs les Hollandois, il feroit échouer ce dessein; mais il fut trompé dans ses vûes comme il a paru par l'événement.

(8) Les plus dangereux ennemis d'*Ulysse* & de Télémaque étoient les Amants de cette Reine; mais elle avoit l'art de les amuser sans se rendre à leurs poursuites insensées. Elle savoit profiter de leur foible pour l'intérêt de son fils, & sauver l'Etat & sa gloire. Telle fut la conduite de la Reine Blanche à l'égard du Comte de Champagne.

repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous enverrez pour l'établiſſement de vôtre commerce, iront ſur la côte de l'Epire. Ils feront deux choſes à la fois; l'une, de rappeler ſur votre côte les Marchands ètrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grèce d'avec l'Italie, & on aſſure qu'on l'a vû chez les Phéaciens. Quand méme il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils. Ils répandront dans Ithaque & dans les pays voiſins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyoit mort comme ſon père. Les Amants de Pénélope ſeront étonnés d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecour d'un puiſſant Allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouer le joug. Pénélope ſera conſolée, & refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télémaque pendant qu'il ſera en vôtre place avec les Alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée s'écria: Heureux le Roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils! Un ami ſage & fidéle vaut mieux à un Roi que des armées victorieuſes. Majs doublement heureux le Roi qui ſent ſon bonheur, & qui ſait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils! Car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance les hommes ſages & vertueux, dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahiſon. Je ſuis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me ſont venus par un faux ami qui flattoit mes paſſions dans l'eſpérance que je flatterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux Rois alliés, qu'Idoménée devoit ſe charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe avec cent

jeu-

jeunes Crétois qu'*Idoménée lui donna pour* l'accompagner. C'étoit *la fleur* de la jeune *noblesse* que le Roi avoit emmenée de Crète. Mentor lui avoit conseillé de les *envoyer* dans cette guerre. Il *faut*, disoit-il, avoir *soin* pendant la paix de multiplier le peuple. *Mais* de peur que toute la Nation ne s'amollisse & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la Nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin, dans l'expérience de l'art militaire.

Les Rois alliés partirent de Salente contents d'Idoménée, & charmés de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joïe de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les Rois alliés faisoient leurs adieux, & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras, & il se sentoit arrosé de ses larmes. *Je suis insensible*, disoit Télémaque, *à là joïe d'aller acquérir de la gloire; je ne suis touché que de la douleur de nôtre séparation.* Il me semble que je vois encore ce tems infortuné, où les Egyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras & m'éloignèrent de vous, sans me laisser aucune espérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le consoler: Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente. Elle est volontaire, elle sera courte; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux. Accoutumez-vous à mon absence. Vous ne m'aurez pas toujours. Il faut que ce soit la sagesse & la vertu plutôt que la présence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots, la Déesse cachée sous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de son Egide; elle ré-

répandit au dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrépide (9) & la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu de plus grands périls, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez (10). Un Prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. (11) Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son Chef, ou son Roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le point voir dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modèle de tous les autres. Son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, o Télémaque, & périssez dans les combats plutôt

tôt

(9) C'étoit à l'assemblage de ces vertus que les Thébains avoient élevé un Temple sous le nom de la Déesse *Harmonie*, qu'ils disoient fille de Mars & de Vénus, *Il faut*, dit Plutarque, *que ces deux Divinités se corrigent réciproquement ; que les Graces adoucissent ce que la valeur a de féroce, & que la valeur anime ce que les Graces ont d'efféminé*. C'est là l'instruction cachée sous la fable des amours de Mars & de Vénus ; & ces allégories ne paroissent point forcées à ceux qui sont initiés dans la Mythologie.

(10) Louis XIV alla plusieurs fois à la guerre ; mais il évita toujours soigneusement les dangers dans les combats. Rien ne fut plus douteux que son courage, comme il parut sur-tout en 1676, au siege de Bouchain, où la bataille étant inévitable avec le Prince d'Orange, le Maréchal de Schomberg, qui vit pâlir le Roi dans le Conseil de guerre, détourna adroitement les avis qui alloient tous à donner combat.

(11) Il est difficile qu'un Prince ait des qualités assez brillantes pour racheter le défaut de courage. L'Antiquité n'en fournit guère d'autre exemple que celui d'Auguste, & ce sera toujours une espèce de paradoxe en fait d'histoire, qu'un Prince qui ne peut soutenir la vûe d'une marée, & qui sçait cependant assujettir la nation la plus belliqueuse & la plus jalouse de sa liberté. On s'égare dans ses recherches, quand on veut découvrir la cause d'un pareil événement.

tôt que de faire douteur de vôtre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires (12), seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'il vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions. Mais aussi n'allez pas chercher le périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence. Autrement c'est un mépris insensé de la vie, & une ardeur brutale. La valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possède point dans les dangers, est plutoit fougueux que brave. Il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au dessus de la crainte; parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il se trouble; il perd la liberté de son esprit, qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, & pour servir sa Patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un Capitaine. Encore même n'a-t-il *pas le vrai courage d'un simple soldat; car le soldat* doit conserver *dans le* combat *la présence* d'esprit & la modération nécessaire pour obéir. (13) Celui qui s'expose témérairement, trouble l'ordre de la discipline des troupes, donne un exemple de temérité, & expose souvent l'armée entiére à de grands malheurs.

(12) C'est ce qui fut dit plusieurs fois à la Cour, où les Princes mêmes faisoient des railleries du Roi qui demeuroit tranquillement enfermé avec Madame de Maintenon qu'ils appelloient sa vieille, pendant que ses Généraux exposoient leur vie sur les frontieres ouvertes de tous côtés aux irruptions des ennemis.

(13) Il en est de la valeur à peu près comme des armes: leurs succès dépend de la main qui les porte. Les plus grands Capitaines des Romains regardoient les actions les plus éclatantes comme les plus dangereuses, lorsqu'elles contrevenoient à l'exactitude de la discipline: *le* succès qui autorise tout au jugement du vulgaire, ne *les* éblouissoit pas.

heurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la ſûreté de la cauſe commune, méritent des châtiments, & non des récompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver, eſt d'attendre tranquillement l'occaſion favorable. La vertu ſe fait d'autant plus révérer qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'expoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage qui aillent toujours en croiſſant. Au reſte, ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De vôtre coté (14) ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange: mais louez avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir: cachez le mal, & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir; écoutez-les avec déférence: conſultez-les; priez les plus habiles de vous inſtruire, & n'aïez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur.

Enfin, n'écoutez jamais les diſcours par leſquels on voudra exciter vôtre défiance ou vôtre jalouſie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils aïent manqué à vôtre egard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raiſons. S'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en entendre. Si au contraire ils ne ſont pas aſſez raiſonnables

(14) Il n'eſt rien de ſi noble dans les hiſtoires écrites par les Héros de l'Antiquité, que la ſincérité avec laquelle ils parlent non ſeulement de leurs ennemis, mais de ceux qui partageoient avec eux le commandement des Armées. Ce n'eſt jamais ſur les débris de la réputation d'autrui qu'un grand homme élève la ſienne.

bles pour entrer dans vos sentiments, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guerre finisse, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais sur-tout, ne dites jamais à certains flatteurs qui sèment la division, les sujets des peines que vous croirez avoir contre les Chefs de l'Armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes, que les mauvais conseils & les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau Royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère. Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, & montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité *parmi les pièges innombrables & les embarras inséparables de la Royauté?* (15) Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste & de hauteur. Mais quel Philosophe pourroit se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place? Il est vrai, qu'il s'est laissé trop prévenis par ceux qui ont eu sa confiance: mais les plus sages Rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soulagent, & en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoît beaucoup moins, que les particuliers, les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué au-

(15) On ne peut mieux dépeindre l'éducation de Louis XIV qui s'est trop laissé prevenir par ses Ministres, & qui ne pouvoit guère se défendre de leurs pièges, aiant été mis si jeune entre leurs mains.

auprès de lui. On épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper.

Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talents qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, (16) leurs jalousies. On ne les persuade, ni on ne les corrige guère. Plus on à de peuples à gouverner, plus il faut de Ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; & plus on à besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix.

Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talents éblouissants, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigé. Mais c'est l'autorité qui met tous les talents à une rude epreuve, & qui découvre de grands défauts. La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont des grandes conséquences, & où les plus légères fautes ont de violents contrecoups.

Le

(16) Ceci regarde M. de Louvois & M. Colbert qui ne s'acordoient jamais ensemble, & l'incompatibilité à causé de grands préjudices au Roi & à l'Etat. En effet un Etat est dans un grand péril, lorsque deux grands hommes qui pensent différemment y partagent l'autorité. Les divisions de Nicias & d'Alcibiade coutèrent cher aux Athéniens.

Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent, n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés, & ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de prefection de lui. Un Roi, quelque bon & sage qu'il soit, est encore homme; son esprit a des bornes, & sa vertu en a aussi. Il a de l'humeur, des habitudes, dont il n'est pas tout-à-fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressés & artificieux. Il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, & tantôt par celles de se Ministres. A peine a-t il réparé une faute qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des Rois les plus éclairés & les plus vertueux. Les plus longs & les meilleurs règnes sont trop courts & trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, sans le vouloir, dans les commencements.

La Royauté porte avec elle toutes ces misères. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les Rois & les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un Roi qui n'est qu'homme semblable à eux; car il faudroit des Dieux (17) pour redresser les hommes. Mais les Rois ne sont pas moins à plaindre, n'étant qu'hommes, c'est à dire, foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innobrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par sa faute le Royaume de ses ancêtres en Créte; don-

(17) Ce n'étoit point par une servile adulation que les anciens Poëtes faisoient descendre de Jupiter, la plupart des Rois: ils vouloient leur apprendre à qui ils devoient ressembler.

(18) & ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Grece, & dans les autres pays les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inéxcuſables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractère de leur eſprit, des défauts qui les entraînent; & les plus louables ſont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égarements.

Penſez-vous qu'Ulyſſe, le grand Ulyſſe vôtre père, qui eſt le modèle des Rois de la Grèce, n'ait pas auſſi ſes foibleſſes & ſes défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il ſuccombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'eſt jouée de lui? Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redreſſé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le vérrez règner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver ſans imperfection. Vous lui en verrez ſans doute. La Grèce, l'Aſie, & toutes les Isles de la mer l'ont admiré malgré ſes défauts. Mille qualités merveilleuſes les font oublier. Vous ſerez trop heureux de pouvoir l'admirer auſſi, & de l'étudier ſans ceſſe comme un modèle.

Accoutumez-vous, o Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe ſans expérience ſe livre à une critique préſomptueuſe, qui la dégoute de tous les modèles qu'elle a beſoin de ſuivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non ſeulement vous devez aimer, reſpecter, imiter vôtre père, quoiqu'il ne ſoit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai

(18) C'eſt ainſi que le Roi Jacques II a perdu ſon Royaume par ſa faute, & pour avoir voulu changer la conſtitution de l'Etat, dont il devoit protéger & obſerver les loix.

j'ai repris en lui (19). Il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfaisant; sa valeur est parfaite; il déteste la fraude quand il la connoît & qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs sont grands & proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, & pour se mettre par-là au dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très-médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un Roi, si long-tems séduit par la flatterie, à réparer son tort: il est bien plus glorieux de se relever ainsi que de n'être-jamais tombé. Idomenée a fait les fautes que presque tous les Rois font: mais aucun Roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les moments mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher *Télémaque*. *C'est moins pour sa réputation que pour vôtre utilité qne je vous donne ce conseil.*

Mentor fit sentir à Télémaque par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste (20) en se laissant al-

(19) On fait des fautes avec ces qualités, mais on les répare. Les premières années de François I, qui avoit les vertus qu'on donne ici à Idoménée, ne rassemblèrent pas au commencement de son règne.

Il paroit par ce caractère que la personne d'Idoménée n'est pas l'emblême de Louis XIV, quoiqu'il ait fait plusieurs choses qu'on a eu en vûe d'appliquer au dernier. Mais comme on l'a déjà dit, il étoit à propos de mêler ainsi les caractères pour les déguiser un peu plus aux yeux de la Cour.

(20) La critique, sur-tout lorsqu'elle est outrée, suppose plus d'orgueil & de présomption que de véritable lumière. Rien ne donne plus d'idée de l'équité des Romains, que la facilité des ri- vaux

aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, & sur-tout contre ceux qui sont chargés des embarras & des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit: il est tems que vous partiez: adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls: mais sçachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots, Télémaque crut sentir la présence de la Déesse, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui disant: n'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant vôtre enfance pour vous rendre sage & courageux comme vôtre pére. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer.

Le Soleil se levoit déjà, & doroit le sommet des montagnes, quand les Rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campés autour de la Ville se mirent en marche sous leurs Commandants. On voyoit de tous côtés le fer des piques hérissées; l'éclat des boucliers éblouissoit les yeux. Un nuage de poussière s'élevoit jusqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduisoit dans la campagne les Rois alliés qui s'éloignoient des murs de la Ville. Enfin, ils se séparèrent, après s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraïe amitié; & les Alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit representé bien différent de ce qu'il étoit. C'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentiments naturels, mais par les conseils flatteurs & injustes ausquels il s'étoit livré.

vaux même de Pompée à lui déférer le nom de Grand. Il faut être généreux pour reconnoître dans les autres des qualités qu'on n'a pas; mais il suffit d'être malin pour les critiquer.

Après que l'*Armée* fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la Ville, & dans la Campagne; faisons-en le dénombrement. Examinons aussi combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, & des autres choses utiles. Nous sçaurons par cette voïe, si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitants, & si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux & de matelots. C'est par-là qu'il faut juger de vôtre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce; quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les Marchands se faisoient les uns aux autres; les sociétés, qu'ils faisoient entr'eux, pour sçavoir si elles étoient équitables & fidélement observées; enfin les hazards du naufrage, & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des Marchands, qui par l'avidité du gain entreprennent souvent des choses qui sont au de-là de leurs forces.

Il voulut qu'on punît sévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité. En même tems il fit des règles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute: Il établit des Magistrats, à qui les Marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses, & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls; & la police de ces sociétés étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit

entic.

entière. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les Marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle Nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts (21). Le commerce de cette Ville étoit semblable au flux & au reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté, & en sortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile; tout ce qui en sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice sévère présidoit dans le port au milieu de tant de Nations. La franchise, la bonne foi, la candeur sembloient du haut de ces superbes tours appeller les Marchands des terres les plus éloignées. Chacun de ces Marchands, soit qu'il vînt des rives orientales, où le Soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer, où le Soleil lassé de son cours va éteindre ses feux, vivoit paisiblement & en sûreté dans Salente comme dans sa patrie.

(22) *Pour le dedans de la Ville*, Mentor visita tous *les magasins*, *toutes les boutiques* d'artisans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la mollesse. (23) Il régla les habits, la nour-

(21) *Le commerce de cette Ville, &c.* Tout ceci s'entend de la ville d'Amsterdam, digne de servir de modèle à toutes les autres pour la liberté du Commerce.

(22) Tout ce qui suit est une leçon admirable, qui sert en même tems de critique au luxe que Louis XIV introduisit à Paris & à la Cour. Ce Prince a toujours aimé le faste, & a porté la magnificence plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs.

(23) Il ne faut pas regarder ce détail comme indigne de la Majesté des loix. Celles de Licurgue prescrivoient jusqu'aux mets dont se devoient nourrir les Lacédémoniens; elles régloient la quantité des plats. Ce ne sera jamais par des Réglements généraux qu'on bannira d'un Etat le luxe & la mollesse.

nourriture, *les* meubles, la grandeur & l'ornement des maiſons *pour* toutes les conditions différentes. Il bannit *tous les* ornements d'or & d'argent; & il dit à *Idoménée*: je ne reconnois qu'un ſeul moyen pour rendre vôtre peuple modeſte dans ſa *dépenſe*. C'eſt que vous lui en donniez vous-même l'*exemple*. Il eſt néceſſaire que vous ayez une certaine *majeſté* dans vôtre extérieur; mais vôtre autorité ſera aſſez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte eu pourpre. Que les principaux de l'Etat après vous ſoient vêtus de la même laine; & que toute la différence ne conſiſte que dans la couleur, & dans une légère borderie d'or que vous aurez ſur le bord de vôtre habit. Les différentes couleurs ſerviront à diſtinguer les différentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naiſſance. Mettez au premier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne & plus eclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contents de venir *après ces anciennes & illuſtres familles*, qui ſont *dans une ſi longue poſſeſſion des premiers honneurs*. Les hommes qui n'ont pas la même nobleſſe leur céderont ſans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne ſe point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſeront modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvu que vous donniez des couronnes (24) & des ſtatues aux bel-

(24) Telle étoit la politique des Grecs & des Romains; ils n'épuiſoient point les Finances pour récompenſer une bonne action; ils ſçavoient la payer par la gloire de l'avoir faite. Rien de moins onéreux au public qu'une Couronne de

belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfants de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premier rang, après vous, ſeront vêtues de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, & au cou une médaille d'or avec vôtre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médailles. Les troiſièmes, de verd & ſans anneau, ſans frange, mais avec la médaille. Les quatrièmes d'un jaune d'aurore. Les cinquièmes d'un rouge pâle ou de roſe. Les ſixièmes de gris de lin. Les ſeptièmes qui ſeront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits de ſept conditions différentes pour les hommes libres. Tous les eſclaves ſeront habillés de gris brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans qui ſeront employés à ces arts pernicieux, ſerviront ou aux arts néceſſaires qui ſont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. (25) On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits. Car il eſt indigne que des hommes deſtinés à une vie ſérieuſe & noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſements ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor ſemblable à un habile Jardinier, qui retranche

de laurier, de myrte, ou de chêne : mais quel éclat pour un paticulier que cette eſpèce de triomphe de réputation!

(25) *On ne ſouffrira jamais aucun changement, &c.* Ceci eſt une Critique des Modes, qui ſe ſont ſur-tout introduites en France ſous le règne de Louis XIV; on ne trouve point dans tout le reſte de l'Hiſtoire de France tant de changements à cet égard, qu'il en eſt arrivé ſeulement pendant la jeuneſſe du Roi.

che dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corompoit les mœurs. Il ramenoit toute chose à une noble & frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens & des esclaves (26). Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts, par lesquels ils amollissent leur ame, & ruinent insensiblement la santé de leurs corps? Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très agréable. C'est-elle qui donne avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constants. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes que celui d'irriter leur appétit au de-là des vrais besoins.

Idoménée comprit bien, qu'il avoit eu tort de laisser les habitants de sa nouvelle Ville amollir & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété. Mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi-tôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays qui est fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siège de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une règle que le Roi s'imposoit lui-même;

&

(26) Pausanias après la bataille de Platée, fit servir deux tables avec un appareil bien différent dans la tente du Général des Perses. L'on étala dans la première toute le profusion du luxe asiatique; la seconde n'avoit pour tout mets que le brouet de Lacédémone. *C'est la différence de ces deux tables*, dit-il au Capitaine Grec, *qui a décidé de la bataille.*

& chacun se corrigea ainsi de la profusion & de la délicatesse, où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite (27) la musique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeunesse (28). Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique Bacchique, qui n'enivre guere moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportement & d'impudence. Il borna toute la musique (29) aux fêtes dans les Temples pour y chanter les louanges des Dieux, & des Héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. (30) Il ne permit aussi que pour les Temples, les grands ornements d'architecture, tels que les colomnes, les frontons, les portiques; il donna des modéles d'une architecture simple & gracieuse pour faire dans un médiocre espace une maison gaïe & commode pour une famille nombreuse; en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logements en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un

(27) *La musique molle & efféminée*, &c. Jamais Prince n'eût une musique plus excellente que Louis XIV. On sçait que ce Prince ne s'endormoit jamais qu'au son d'une douce symphonie qui étoit dans son anti-chambre.

(28) *Corrompoit toute la jeunesse*: au contraire, *Emollit mores nec sinit esse feros*. Les Poëtes disent, que la musique est un présent des Dieux favorables, qui ont accordé aux hommes ce moyen innocent d'écarter, & d'affoiblir le triste souvenir de leurs maux. On prétend que ce sont les oiseaux, qui ont appris à l'homme à chanter.

(29) C'est dans ces étroites limites que Platon vouloit la contenir dans sa République. Quoiqu'en disent les ennemis de l'Antiquité, il est certain que cet art a beaucoup perdu de sa force, & qu'il ne lui reste presque plus que ce qu'il y a de dangereux dans sa douceur.

(30) Ceci est une critique de la somptuosité du château de Versailles, où le Roi Louis XIV a prodigué des sommes immenses en vains ornements.

un sallon & un petit péristile (31), avec de petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très-sévérement la multitude superflue & la magnificence des logements. Ces divers modèles des maisons suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la Ville, & à la rendre régulière; au lieu que l'autre partie, déjà achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence (32) une disposition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle Ville fut bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voisine de la Grèce fournit de bons Architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, & de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, & serviroient à peupler la campagne.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner. Mais il voulut qu'on souffrit dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une Ecole où présidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes élèves. (33) *Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tendent à la prefection. Les autres sont nés pour les arts moins nobles, & ils seront employés fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les Sculpteurs & les Peintres que pour* con-

(31) Le péristile est un bâtiment environné de colonnes en dedans comme les cloitres.

(32) *Une disposition moins agréable & moins commode.* Telle est celle des anciens quartiers de Paris, que l'on travaille à réparer tout les jours, en rendant la face des maisons uniforme.

(33) Voici un parallèle glorieux a Louis XIV. Il à établi comme Idoménée des Académies de Peinture & de Sculpture, d'où il n'est rien sorti que d'achevé.

conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtiments publics (34) ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste la modération & la frugalité de Mentor n'empêchèrent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtiments destinés aux courses des chevaux & des chariots, aux combats des Lutteurs, à ceux du Ceste (35) & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix excessif (36), des vases d'or & d'argent avec des figures de Dieux, d'hommes, & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums (37). Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de manière à durer long-tems. En sorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencèrent à sentir combien ils avoient de richesses superflues. Mais c'étoient des richesses trompeuses qui les apauvrissoient,

&

(34) On sçait que les arts rendirent à Athènes tout l'éclat qu'ils avoient reçu d'elle sous le gouvernement de périclès. Ce grand homme y fit élever des édifices publics qui ravirent l'admiration de toute la Grèce, mais il ne voulut jamais souffrir dans sa maison aucun ornement qui la distinguat de celle d'un simple particulier.

(35) *Ceste*. Gros gantelet de cuir, garni de plomb, dont se servoient les anciens Athlètes, qui combattoient à coups de poing dans les jeux publics. Eryce de Sicile excelloit dans cet excercice, mais il fut vaincu par Hercule. Cette sorte de combat étoit rude & violent.

(36) Ceci est encore une critique de la somptuosité des palais de Louis XIV, ou il y avoit quantité de vases & de meubles d'argent massif, & des ameublements des plus riches étoffes.

(37) *Que de choses dont je n'ai que faire*, dit Socrate, en voyant chez les Marchands d'Athènes le brillant attirail de ces meubles qui sont tout au plus le plaisir des yeux.

& ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'Etat, & que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vraïes nécessités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les arsenaux, & tous les magasins, pour sçavoir si les armes & toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par-tout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier & sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes, des tourbillons de fumée & des flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le Mont Etna. Le marteau resonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublés. Les montagnes voisines, & les rivages de la mer en retentissoient: on eût cru être dans cette Isle où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le Père des Dieux; & par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les prépatifs de la guere.

Ensuite Mentor sortit de la Ville avec Idoménée, & trouva (38) une grande étendue de terres fertiles qui demearoient incultes: (39) d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes, manquoient aussi

(38) *Une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes, &c.* Ceci est une peinture de l'etat où étoit la France dès la première guerre, où les enrôlements forcés avoient dépeuplé la campagne de laboureurs.

(39) Les provinces frontières des Perses étoient gouvernées par deux Satrapes; l'un commandoit les troupes, l'autre avoit soin de l'agriculture. Si la terre mal cultivée ne fournissoit pas abondamment à la subsistance des peuples & de l'armée, on déposoit le Satrape qui présidoit à l'agriculture. Si l'ennemi ravageoit la campagne par ses incursions, on déposoit le Satrape militaire.

aussi de courage & de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa prefection. Mentor voyant cette campagne desolée, dit au Roi: la terre ne demande ici qu'à enrichir les habitants, mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la Ville & dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces colines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes, exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soïent point exercés au travail; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entr'eux les terres vacantes, & appeller à leur secours des peuples voisins qui teront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront. Ils pourront dans la suite en posséder une partie, & être ainsi incorporés à vôtre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soïent laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs sujets, & ils accroîtront vôtre puissance. Vos artisans de la Ville, transplantés dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir vôtre Ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, & à se faire laboureurs: incorporez-les à vôtre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la Ville. Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes & laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la Ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses, & adonnées à l'agriculture.

Au reste, ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple. Il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple. Presque tous les

hom-

hommes ont l'inclination de se marier. Il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent sans peine avec leurs femmes & leurs enfans; car la terre n'est jamais ingrate; elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement. Elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages; les autres qui sont plus avancés en âge, mènent déjà les grands troupeaux. Enfin, les plus âgés labourent avec leur père (4). Cependant la mère & toute la famille prépare un repas simple à son époux & à ses chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée. Elle a soin de traire ses vaches & ses brebis, & l'on voit couler des ruisseaux de lait. Elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paisible prend plaisir à chanter tout le soir en attendant le doux sommeil. *Elle prépare des fromages, des châtaignes, & des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.*

Le Berger revient avec sa flute, & chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le Laboureur rentre avec sa charrue, & ses bœufs fatigués marchent, le cou panché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre, appaisent tous les noirs sou-

(40) Thèocrite & Virgile n'ont jamais mieux relevé le prix de plaisirs champêtres. L'Auteur ne les représente avec tant de graces que pour faire sentir au Prince qu'il instruit, combien il est doux de contribuer à la félicité des peuples. C'est à cette grande leçon qu'il sçait faire contribuer les sciences qui paroissent y avoir moins de rapport.

ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement. Chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi, qui ne trouble point leur joïe innocente! Mais (41) quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des deſſeins pleins de faſte & d'ambition les doux fruits de leur terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale Nature & de la ſueur de leur front! La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés & laborieux. Mais c'eſt l'orgueil & la molleſſe de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Mais que ferai-je, diſoit Idoménée, ſi ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de les cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & ſans prévoyance ne ſongent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs Sujets, qui ſont les plus vigilans & les plus induſtrieux pour faire valoir leurs biens: *c'eſt qu'ils eſpèrent en étre payés plus facilement. En même tems il chargent* moins ceux que leur pareſſe rend plus miſérables. Renverſez ce mauvais ordre (42) qui accable les bons, qui récompenſe le vice, & qui introduit une négligence auſſi funeſte au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des ſoldats qui abandonneroient leur poſte dans la guerre. Au con-

(41) *Quelle horrible inhumanité, &c.* Ceci réfléchit ſur les Tailles & les autres Impôts qui laiſſoient à peine aux gens de la Campagne de quoi ſubvenir à leurs beſoins les plus preſſants.

(42) Ce mauvais ordre pratiqué en France avec la dernière inhumanité a bientôt réduit les plus vigilants & les plus induſtrieux à l'état des plus miſérables.

contraire (43) *donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient :* augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. *Bientôt leurs familles se multiplieront*, & tout le monde s'animera *au travail* : il deviendra même honorable. La profession de Laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue maniée par les mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira. Cérès se couronnera d'épis dorés. Bacchus foulant à ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes, des ruisseaux de vin plus doux que le Nectar. Les creux vallons retentiront des concerts des Bergers, qui le long des clairs ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flutes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée! *d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de vôtre nom tant de peuples dans un si* aimable repos (44) ? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, & presque autant chez soi au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim & le désespoir (45)

O heureux le Roi assez aimé des Dieux & d'un cœur assez grand pour entreprendre d'être ainsi les déli-

(43) C'est des loix Romaines qu'est tiré ce précepte ; elles comptoient pour un grand service celui de donner à l'Etat beaucoup de Romains,

(44) Il n'y a pas à balancer entre le titre de Roi conquérant & celui de Roi pacifique. Une nation s'affoiblit insensiblement à force de vaincre. Il y a toujours une amertume cachée dans les plus beaux fruits de la guerre ; il n'y a que douceur dans ceux de la paix.

délices des peuples, & de montrer à tous les ſiècles dans ſon règne un ſi charmant ſpectacle! La terre entière, loin de ſe défendre de ſa puiſſance par des combats, viendroit à ſes pieds le prier de régner ſur elle.

Idoménée lui répondit: mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'eſt un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts. Le remède eſt facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuſe, & dans leur abondance ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe & aiant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la molleſſe & l'oiſiveté, qui rendent les peuples inſolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité & aſſez largement; mais ils n'auront que du pain & des fruits de leur propre terre, gagnés à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération (46) il faut dès-à-préſent régler l'étendue de terre, que chaque famille pourra poſſéder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept claſſes ſuivant leurs différentes conditions. Il ne faut permettre à cha-

(45) La pulpart des conquêtes de Louis XIV n'ont preſque produit à ſes Sujets d'autres fruits que les maux qui ſont décrits ici: c'eſt que faiſant la guerre par ambition, il avoit moins en vue d'aſſurer leur bonheur, que d'acquerir une fauſſe gloire, & que plus il faiſoit de conquêtes, plus il chargeoit ſes peuples pour en tirer de quoi fournir à de nouveaux projets.

(46) C'eſt par ce Régle-

chaque famille dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront faire des acquisitions sur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, & sera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je croi même que vous devez prendre garde â ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre Royaume. Si l'on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache. Le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples : il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégout du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices ou pour le Fêtes extraordinaires. Mais n'espérez point de faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préférence de l'honneur aux plaisirs & à la vie même.

Il faut avoir des Magistrats, qui veillent sur les familles (47) & sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'est-à-dire, Pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur votre

ment autorisé dans les livres Saints, que les Romains voulurent mettre un frein à l'avidité des particuliers ; mais les riches savent éluder la force de cette loi, en usurpant aux pauvres jusq'à leur nom.

(47) Tels étoient à Lacédémone les Géronces, à Athènes les Aréopagites, les Censeurs à Rome. Le Ministère public étoit encore plus occupé à prévenir le crime qu'à le venger.

votre troupeau. *Par-là* vous préviendrez un nombre infini de déſordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévérement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais (48) quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſûreté que dans l'oppreſſion des peuples! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au déſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité, ou de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouer le joug de votre tyrannique domination; eſt ce là le moyen de régner ſans trouble? Eſt-ce là le chemin qui mène à la gloire.

Souvenez-vous que les pays, où la domination du Souverain eſt plus abſolue, ſont ceux où les Souverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruinent tout, il poſſèdent ſeuls tout l'Etat; mais auſſi tout l'Etat languit, les campagnes ſont en friche & preſque déſertes. Les Villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout ſeul, & qui n'eſt grand que par ſes peuples; s'anéantit lui-même peu à peu par l'aneantiſſement inſenſible des peuples dont il tire ſes richeſſes & ſa puiſſance. Son Etat s'épuiſe d'argent & d'hommes. Cette dernière perte eſt la plus grande & la plus irréparable. Son pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de Sujets. On le flatte, on fait ſemblant de l'adorer; on tremble au moindre de ſes regards; mais attendez la moindre révolution. Cette Puiſſance monſtrueuſe, pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit

(48) Ce qui ſuit juſqu'à la fin du Livre, eſt un recueil des maximes que Louis XIV a priſes pout règles de ſon gouvernement. On en laiſſe faire l'application au Lecteur qui y trouvera une parfaite conformité avec l'état où ſe trouve encore aujourd'hui la France.

roit durer. *Elle* n'a aucune *ressource* dans le cœurs des peuples; *elle* a lassé & irrité tous les corps de l'Etat; *elle* contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on *lui* porte, l'Idole se renverse, se brise, & est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot, toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le Roi, qui dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ces discours, Idoménée persuadé par Mentor, sa hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, & d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la Ville.

Fin du Deuxieme Livre.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

A

Elle

Laby-

El-

Leur

Ils

LABY-

L

M

— Eux

Or-

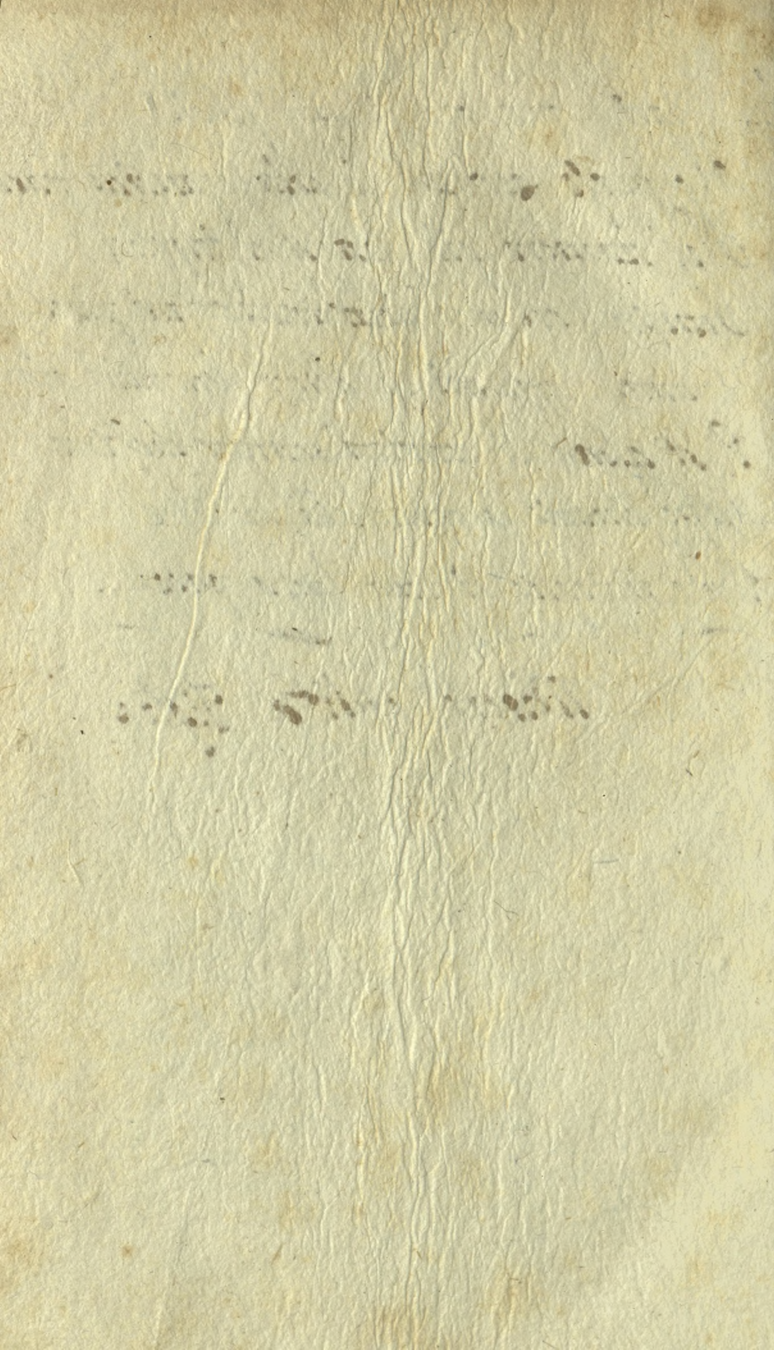
— El-

Théo-

FIN.

Son finiti per me i dì felici
Ho perso ~~per me~~ la dolce, e antica pace
Nel numero già son degl'infelici,
Sempre col mio dolor trattar mi piace
Smanie, affanni, e dolori sono miei amici.
E l'alma si conviene sempre che tace
Spesso chiamo la morte; ella mi dice
Vivo ti voglio sì; ma senza pace.

Misera afflitta Figlia




342





